

Du bizarre au merveilleux, la transition est insensible et le lecteur se trouvera en plein fantastique avant qu'il se soit aperçu que le monde est loin derrière lui.
Prosper MÉRIMÉE. (*Essai sur Nicolas Gogol.*)

Publication mensuelle

EDITION FRANÇAISE DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »

SCIENCE-FICTION

FANTASTIQUE

RUBRIQUES

Présentation des nouvelles par Jacques Bergier et Alain Dorémieux

Dessin de couverture de Jean-Claude Forest illustrant la nouvelle « Ouvre-moi, ô ma sœur... »

9e Année — N° 93 **Août 1961**

Directeur : Maurice RENAULT.
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX.
Rédaction et administration :
Editions OPTA, 96, *rue de la Victoire, Paris*-9e (PIG. 87-49).
Abonnements et vente :
24, *rue de Mogador, Paris*-9e (TRI. 40-56) — *C C P Paris* 1848-38.
La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous.
La publication des récits contenus dans ce numéro est faite avec l'accord de Mercury Press, Inc New York N. Y (U. S. A.)

Le numéro : France, 1,60 *N F ; Maroc,* 185 *F M.*
ABONNEMENTS (6 mois) : *France et Union Française,* 8,70 *N F. Etranger,* 9,90 *N F.*
1 an : — — 16,80 *N F. Etranger,* 19,20 *N F.*

Ouvre-moi, ô ma sœur...

(*Open to me, my sister*)

par PHILIP JOSÉ FARMER

Philip José Farmer ne paraît que rarement dans nos pages — mais chaque fois c'est avec un récit digne de rester en mémoire.

Après « Attitudes » (n° 5), « La planète du dieu » (n°s 33 et 34) *et* « La Nuit de la Lumière » (n° 82), *voici une nouvelle œuvre de cet auteur singulier, qui occupe une place à part dans la science-fiction contemporaine.*

Les histoires de Farmer peuvent choquer violemment, mais elles ne laissent pas indifférent. Celle que vous allez lire offre des aspects déplaisants *— ou qui paraîtront tels aux personnes facilement dégoûtées. En contrepartie, on y trouve la description biologique la plus cohérente, la plus complexe, que la S.F. nous ait donnée depuis longtemps sur le thème des races extra-terrestres.*

Dépeindre des habitants d'autres planètes est trop souvent, pour l'auteur de S.F., une solution de facilité. Il suffit d'imaginer des notations psychologiques insolites, des traits de mœurs hors de la norme. Mais reconstituer, en entrant dans chaque détail, tous les processus physiologiques caractérisant une forme de vie étrangère, est une autre tâche.

Dans ce domaine, Philip José Farmer a déjà montré son ingéniosité (que l'on se reporte aux découvertes biologiques racontées dans « La planète du dieu »). *Mais ici, pour la première fois, il a consacré tout un récit à ce genre de problème. L'aventure de son héros, un Terrien seul sur la planète Mars, naît tout entière de son contact avec des êtres non-humains, dont il étudie — à la fois avec une lucidité d'entomologiste et une répugnance fascinée — les fonctions vitales.*

L'hallucinante précision concrète avec laquelle est narrée cette expérience donne au récit une couleur inusitée, d'autant plus frappante que l'action par elle-même est volontairement sans éclat. Le lecteur peut accepter ou rejeter la conception qu'a Philip José Farmer de la S.F. ; il ne peut en tout cas l'ignorer.



A sa sixième nuit sur Mars, Lane pleura. Il sanglota bruyamment et des larmes coulèrent sur ses joues. Il martela de son poing droit la paume de sa main gauche jusqu'à en avoir mal. L'angoisse de la solitude le fit hurler. Il lâcha les jurons les plus obscènes et les plus blasphématoires qu'il connût, et il en connaissait beaucoup après dix ans passés dans l'Armée Spatiale de l'U. N.

Au bout d'un moment, il s'arrêta de pleurer. Il se sécha les yeux, avala une gorgée de scotch et se sentit beaucoup mieux.

Il n'était pas honteux d'avoir braillé comme une femme. Après tout, il avait existé un Homme qui n'avait pas eu honte de pleurer. D'ailleurs, une des raisons de sa sélection pour faire partie du premier groupe de débarquement sur Mars était justement cette capacité de pleurer. Personne n'aurait pu l'appeler un homme faible de caractère ou un poltron. Un homme sans courage n'aurait pas franchi avec succès l'arsenal de tests et d'appareils de contrôle de l'école spatiale terrestre, sans parler des nombreux alunissages qu'il avait faits. Mais, tout viril et masculin qu'il fût, il avait une soupape de sûreté féminine. Il pouvait dissoudre en larmes les meules de sa tension intérieure ; il était le roseau qui plie sous le vent, non le chêne qui s'écroule, arraché jusqu'aux racines.

Ensuite, le cœur libéré de son poids et de sa douleur, se sentant presque gai, il envoya sur l'émetteur-récepteur son rapport périodique au navire circummartien, à huit cent quinze kilomètres au-dessus de sa tête. Puis il s'allongea sur sa couchette et ouvrit le seul livre personnel qu'on lui avait permis d'emporter, une anthologie des plus grands poètes du monde.

Il lut de-ci de-là, parcourant, s'arrêtant seulement sur un ou deux vers, pour compléter ensuite de mémoire ceux qu'il avait mille fois murmurés. De-ci de-là il lut, comme une abeille goûtant à la quintessence du nectar...

C'est la voix de ma bien-aimée qui frappe, et elle dit :
Ouvre-moi, ô ma sœur, mon amour, ma colombe, mon immaculée...

Nous avons une petite sœur,
Et elle n'a point de seins ;
Que ferons-nous pour notre sœur
Le jour où elle sera fiancée ?...

Certes, quoique je marche dans la vallée de l'ombre de la mort,
Je ne crains aucun mal ; car tu es avec moi...

Viens vivre auprès de moi et de mon amour,
Et nous éprouverons tous les plaisirs...

Il n'est pas encore en notre pouvoir d'aimer ou de haïr...
Car en nous la volonté est dominée par le destin...

A deviser avec toi j'oublie toute notion du temps,
Toutes les saisons et leurs changements me plaisent également...

Il continua de lire sur l'amour, sur l'homme et la femme, jusqu'à ce qu'il eût presque oublié ses soucis. Ses paupières se fermaient ; le livre lui tomba des mains. Mais il se redressa, descendit de la couchette, se mit à genoux et pria. Il implora la compréhension et le pardon de ses

blasphèmes et de son désespoir. Et il pria pour que ses quatre camarades perdus fussent retrouvés sains et saufs. Puis il grimpa à nouveau sur la couchette et s'endormit.

A l'aube la sonnerie de son réveille-matin le réveilla à contre-cœur. Néanmoins il ne se rendormit pas mais se leva, alluma l'émetteur-récepteur, remplit une tasse d'eau et de café instantané, et y jeta une pilule calorique. Son café à peine fini, il entendit la voix du Capitaine Stroyansky dans le récepteur. Stroyansky parlait avec tout juste un soupçon d'accent slave.

— « Cardigan Lane ? Réveillé ? »

— « Plus ou moins. Comment allez-vous ? »

— « Tout irait bien si nous n'étions pas inquiets au sujet de tout votre groupe. »

— « Je sais bien. Alors, quels sont les ordres du capitaine ? »

— « Il n'y a qu'une chose à faire, Lane. Vous devez aller à la recherche des autres. Sinon, vous ne pourrez pas remonter jusqu'à nous. Il faut au moins deux hommes de plus pour piloter la fusée. »

— « Théoriquement un seul homme peut piloter la bête, » répondit Lane. « Mais c'est risqué. Enfin, ça ne fait rien. Je pars tout de suite à la recherche des autres. Je le ferais même si vous me donniez d'autres ordres. »

Stroyansky eut un rire étouffé. Puis il aboya comme un phoque : « Le succès de l'expédition est plus important que le sort de quatre hommes. Mais si j'étais dans votre peau — et je suis content de ne pas y être — je ferais comme vous. Alors, bonne chance, Lane. »

— « Merci, » dit Lane. « Il me faudra plus que de la chance. Il me faudra aussi l'aide de Dieu. Je suppose qu'Il est là, bien que l'endroit ait l'air abandonné de Dieu et des hommes. »

Il contempla d'un œil évaluateur ce qui était visible à travers les doubles murs de plastique transparent du dôme.

« Le vent souffle à environ quarante kilomètres à l'heure, » dit-il, « la poussière est en train de recouvrir les traces des chars. Il faut que je me mette en route avant qu'elles soient complètement effacées. Mes provisions sont emballées ; j'ai de la nourriture, de l'air et de l'eau pour six jours. Ça fait un gros paquet ; les réservoirs à air et la tente de couchage prennent aussi beaucoup de place. Il y en a pour plus de cinquante kilos terrestres, mais seulement une vingtaine ici. J'emporte aussi une demi-douzaine de fusées. Et un émetteur-récepteur portatif.

» Je devrais en avoir pour deux jours à faire à pied les quarante-cinq kilomètres jusqu'au point où les chars se sont signalés pour la dernière fois. Deux jours de recherches. Deux jours pour le retour. »

— « Vous serez de retour dans cinq jours ! » cria Stroyansky. « C'est un ordre ! Ça ne devrait pas vous prendre plus d'un jour pour prospecter. Ne prenez pas de risques. Cinq jours ! Sinon, le conseil de guerre, Lane ! »

Et, sur un ton radouci, il ajouta : « Bonne chance et, s'il y a un Dieu, qu'Il vous protège ! »

Lane essaya de trouver quelque chose à dire, une chose qui pût figurer dans les annales, du genre « *Docteur Livingstone, je présume ?* » Mais tout ce qu'il put dire fut : « A bientôt. »

Vingt minutes après, il ferma derrière lui la porte donnant accès au sas du dôme. Il endossa son énorme paquetage et se mit à marcher. Mais, arrivé à une cinquantaine de mètres de la base, il éprouva le besoin de se retourner pour jeter un regard à ce qu'il ne verrait peut-être plus jamais. La bulle pressurisée était là, posée sur la plaine de feldspath ocrée. Telle était l'habitation prévue pour les cinq hommes pendant un an. Le planeur qui les avait amenés était tapi auprès d'elle, ses ailes immenses largement étalées, ses patins couverts de la poussière éternellement soulevée par le vent.

En face de lui il y avait la fusée, posée toute droite sur ses ailerons, pointée vers le ciel bleu-noir, qui brillait sous le soleil martien et rayonnait une promesse de puissance, d'évasion de Mars et de retour au navire en orbite. Le planeur l'avait apportée sur son dos en atterrissant à deux cents kilomètres à l'heure. Après qu'on eut déchargé les deux chars à chenilles de six tonnes juchés sur elle, on l'avait amenée au sol, puis redressée sur sa queue au moyen de treuils actionnés par ces mêmes chars. Maintenant, elle attendait Lane ainsi que les quatre autres hommes.

— « Je reviendrai, » lui murmura-t-il. « Et si c'est nécessaire, je te prendrai seul. »

Il se mit à marcher en suivant les larges traces doubles laissées par le char. Elles étaient faibles parce qu'elles dataient de deux jours et que la poussière de silicate amenée par le vent les avait presque comblées. Quant à celles du premier char, parti trois jours plus tôt, elles étaient complètement invisibles.

La piste menait au nord-ouest. Elle quittait la plaine de cinq kilomètres de large, bordée par deux collines de roche nue, et pénétrait dans un couloir d'une largeur de quatre cents mètres, encadré d'une double rangée de végétation. Ces rangées s'élançaient rectilignes et parallèles d'un horizon à l'autre, à des kilomètres et des kilomètres devant et derrière lui. Un observateur aérien aurait constaté qu'il y avait beaucoup de lignes semblables cheminant côte à côte. Pour ceux du navire en orbite, les centaines de rangées paraissaient une seule ligne homogène. Cette ligne était un des prétendus canaux de Mars.

Etant au sol et près d'une des rangées, Lane la voyait telle qu'elle était. Sa base était constituée par un tube interminable, émergeant d'un mètre, dont la masse principale, comme celle d'un iceberg, se trouvait sous la surface. Les bords incurvés étaient recouverts de ces lichénoïdes bleu-vert qui poussaient sur tous les rochers. De la partie médiane du tube et régulièrement espacés, s'élançaient des troncs de plantes. Ces troncs étaient des colonnes bleu-vert lisses et brillantes, d'un diamètre de soixante-dix centimètres et d'une hauteur de deux mètres. A leur sommet, s'irradiaient de nombreuses branches minces comme des crayons, semblables à des doigts de chauves-souris. Entre les doigts, une membrane bleu-vert était tendue, l'unique feuille gigantesque de l'arbre-parapluie.

Lorsque Lane les avait vus pour la première fois, lors du passage en trombe du planeur, il les avait comparés à une armée de mains géantes tendues vers le soleil pour le capter. Et géantes, elles l'étaient, car chaque feuille, supportée par ses nervures, mesurait trente mètres d'envergure. Et c'étaient bien des mains — des mains pour mendier et saisir l'or parcimonieux du minuscule soleil. Pendant le jour, les nervures situées le plus près de la course du soleil s'inclinaient vers le sol, et les plus éloignées se redressaient. De toute évidence, cette incessante manœuvre diurne était destinée à exposer à la lumière la surface entière de la membrane, à éviter qu'un seul pouce en demeurât à l'ombre.

Les Terriens s'étaient bien attendus à trouver ici d'étranges formes de vie végétale, mais point de constructions dues à la vie animale. Or, en fait, de telles constructions recouvraient un huitième de la planète.

Ces constructions étaient les tubes d'où s'élevaient les troncs des arbres-parapluies. Lane avait essayé de forer dans le côté d'apparence rocheuse d'un des tubes. Il était si dur qu'il avait émoussé un foret et en avait endommagé un autre avant de pouvoir en détacher une parcelle. Il s'en était contenté pour le moment, l'avait rapportée au dôme pour l'examiner au microscope. Il avait poussé un sifflement de stupéfaction. Des cellules végétales étaient noyées dans la masse, dure comme du ciment. Certaines étaient partiellement détruites ; d'autres, encore intactes.

Un examen plus poussé lui avait montré que cette substance était composée de cellulose, d'un corps ligneux, de divers acides nucléiques et de matériaux inconnus.

Il avait fait au navire en orbite un rapport sur sa découverte ainsi que sur sa conjecture. Quelque forme de vie animale avait dû, à un moment donné, avaler et partiellement digérer du bois, puis le régurgiter sous forme de ciment. C'était à partir de ce ciment que les tubes avaient été façonnés.

Le jour suivant, il avait eu l'intention de retourner au tube et d'y percer un trou au moyen d'explosifs. Mais deux des hommes étaient partis en char pour explorer la région. Lane, dont c'était le tour de faire fonction d'opérateur-radio, était resté dans le dôme. Il devait rester en contact avec les deux hommes qui, eux, devaient lui faire un compte rendu tous les quarts d'heure.

Le char était parti depuis deux heures et devait s'être éloigné d'environ cinquante kilomètres quand il cessa tout appel. Deux heures plus tard, l'autre char emportait deux autres hommes sur les traces du premier. Ils étaient allés à environ cinquante kilomètres de la base, restant en liaison radio permanente avec Lane.

— « Il y a un léger obstacle devant nous, » avait alors dit Greenberg. « C'est un tube qui part à angle droit de celui que nous avons longé. Aucune plante ne pousse dessus. Il n'est pas très haut et la retombée de l'autre côté ne sera pas grand chose. Ce sera facile. »

Puis il avait hurlé.

Et ce fut tout.

Maintenant, c'était le lendemain, et Lane suivait à pied la piste évanescente.

La base, derrière lui, se trouvait près de la jonction des deux *canaux* connus sous les noms d'Avernus et de Tartarus, et il se dirigeait vers le nord-est, en direction de Sirenum Mare, la prétendue Mer des Sirènes. Il supposait que cette mer serait un groupe beaucoup plus étendu de tubes arborifères.

Il marchait d'un pas régulier tandis que le soleil s'élevait et que l'air se réchauffait. Il avait depuis longtemps coupé le chauffage de sa combinaison. On était en été et près de l'équateur. A midi, la température serait d'environ 21 degrés.

Mais au crépuscule, une fois que l'air sec eut ramené la température à moins trente-deux, Lane était dans sa tente de couchage. Elle ressemblait à un cocon par sa forme de saucisse et sa dimension guère plus grande que son corps. Elle était gonflée afin qu'il pût enlever son casque et respirer en se réchauffant au radiateur à pile, tout en mangeant et buvant. La tente était aussi très flexible ; sa forme de cocon se mua en triangle lorsque Lane s'assit sur un pliant d'où pendait un sac en plastique, pour faire ce que tout homme doit faire, quel que soit son ennui et sa répugnance.

Pendant le jour, il n'avait pas à entrer dans la tente pour cette opération. Son vêtement était ingénieusement agencé de façon à lui permettre de rabattre un pan arrière et de n'exposer que la surface nécessaire sans perdre de la pression d'air répartie dans le reste du costume. Naturellement il n'était pas question de tenter le froid de la nuit martienne. A minuit, soixante secondes suffisaient à geler grièvement la partie postérieure d'un individu.

Lane dormit jusqu'à une demi-heure passé l'aube, mangea, dégonfla la tente, la plia, la rangea dans son paquetage ainsi que la batterie, le radiateur, la boîte aux aliments et le pliant, jeta le sac en plastique, endossa le paquetage et se mit en route.

A midi, les traces avaient disparu complètement. Cela n'avait guère d'importance parce que les chars n'avaient pu prendre qu'un seul chemin. A savoir, le couloir entre les tubes et les arbres.

Il vit alors un détail que les deux chars avaient signalé. Sur sa droite, les arbres commençaient à paraître morts. Les troncs et les feuilles étaient marron et les nervures s'affaissaient.

Il hâta le pas, son cœur battit plus fort. Au bout d'une heure, la ligne d'arbres morts s'allongeait toujours à perte de vue.

— « Ce doit être par ici, » se dit-il tout haut.

Alors il s'arrêta. Il y avait un obstacle devant lui. C'était le tube dont Greenberg avait parlé, celui qui partait perpendiculairement aux deux autres et les reliait.

Lane le regarda et crut entendre à nouveau le cri de désespoir de Greenberg. Cette pensée agit en lui comme l'ouverture d'une soupape, de sorte que l'immense pression de la solitude, qu'il avait réussi à endiguer jusque là, l'envahit. Le bleu-noir du ciel devint la noirceur et l'infini de

l'espace même, et il devint une parcelle de chair dans une immensité comparable à la surface de la Terre, une parcelle qui ne savait rien de plus de ce monde qu'un nouveau-né ne savait du sien.

Minuscule et impuissant comme un bébé...

Non, se murmura-t-il à lui-même, pas un bébé. Minuscule, oui. Impuissant, non. Je ne suis pas un bébé. Je suis un homme, un homme, un Terrien.

Terrien : Cardigan Lane. Citoyen des U.S.A. Né à Hawaï, le cinquante-et-unième état. D'ascendance allemande, hollandaise, chinoise, japonaise, mélano-africaine, cherokee, polynésienne, portugaise, juive russe, irlandaise, écossaise, norvégienne, finnoise, tchèque, anglaise et galloise. Trente et un ans. Un mètre soixante-quinze. Soixante-dix-huit kilogs. Cheveux châtains. Yeux bleus. Profil aquilin. Docteur en médecine et en philosophie. Marié. Sans enfants. Méthodiste. Sociable, mésomorphe, moyennement extraverti. Radio amateur. Eleveur de chiens. Chasseur de cerfs. Chasseur sous-marin. Ecrivant une poésie de bonne qualité mais loin d'être un grand poète. Tout cela contenu dans sa peau et son costume pressurisé, plus le goût de la camaraderie et de la vie, une ardente curiosité et du courage. Et présentement très inquiet de tout perdre sauf sa solitude.

Pendant un moment il se tint droit comme une statue devant le mur, haut d'un mètre, du tube. Finalement il secoua violemment la tête, et avec elle sa peur comme un chien secoue son eau après un bain. Malgré le paquetage massif accroché à son dos, il sauta avec légèreté sur le dessus du tube et regarda de l'autre côté, bien qu'il n'y eût là rien qu'il n'eût déjà vu avant de sauter.

Le spectacle qui s'étendait devant lui ne différait qu'en un point de celui auquel il tournait le dos. C'était le nombre des petites plantes qui couvraient le sol. A seconde vue, d'ailleurs, il s'aperçut qu'il n'avait pas encore rencontré de ces plantes dans ce format. Elles étaient les répliques, hautes de trente centimètres, des énormes arbres-parapluies qui poussaient sur les tubes. Et elles n'étaient pas disséminées au hasard, comme il eût été normal de s'y attendre si elles avaient jailli de graines apportées par le vent. Elles croissaient au contraire en rangs réguliers, les bords extérieurs de chaque rangée étant séparés de ceux de la rangée voisine par un espace d'environ soixante centimètres.

Son cœur battit encore plus vite. Cet espacement devait signifier qu'elles avaient été plantées par des êtres intelligents. Cependant de tels êtres paraissaient très improbables étant donné le milieu martien ambiant.

Peut-être quelque condition naturelle était-elle la cause de l'apparente artificialité de ce jardin. Il fallait qu'il étudie la question.

Toujours avec précaution, toutefois. Tant de choses reposaient sur lui : la vie de quatre hommes, le succès de l'expédition. Si celle-ci échouait, ce serait peut-être la dernière. Tant de Terriens exprimaient bruyamment leur mécontentement du coût de l'Armée Spatiale et demandaient à grands cris des résultats se traduisant en argent et en puissance.

Ce champ, ou ce jardin, s'étendait sur environ trois cents mètres. A son extrémité, il y avait un second tube perpendiculaire aux tubes parallèles.

Et, au-delà, les parapluies géants réapparaissaient avec leur couleur bleu-vert vivante et luisante.

La disposition de l'ensemble avait tout l'air d'un jardin enclos, aux yeux de Lane. Le carré formé par les tubes le préservait du vent et des flocons de feldspath. Les murs maintenaient également la chaleur dans le carré.

Lane inspecta le haut du tube, en quête d'éraflures faites par les chenilles des chars sur les lichénoïdes. Il n'en trouva pas mais n'en fut pas surpris. Les lichénoïdes poussaient à une vitesse phénoménale sous le soleil d'été.

Il examina le sol du côté du jardin, là où les chars étaient vraisemblablement retombés. Il n'y avait aucun signe de leur passage, car les petits parapluies plantés à soixante centimètres du bord du tube étaient intacts.

Il ne trouva pas davantage de traces aux extrémités du tube, aux points de jonction avec les rangées parallèles.

Il s'arrêta, réfléchissant à ce qu'il allait faire, et fut surpris de constater qu'il haletait. Un contrôle rapide de son niveau d'air lui montra que cela ne provenait pas d'un réservoir presque vide. Non, c'était l'appréhension, le sentiment d'un mystère inquiétant, de quelque chose de *mauvais* qui faisait battre son cœur aussi vite et lui faisait pomper plus d'oxygène.

Où pouvaient bien être passés deux chars et quatre hommes ? Et quelle pouvait être la cause de leur disparition ?

Avaient-ils pu être attaqués par des êtres vivants ? Si tel était le cas, ou bien les créatures inconnues avaient emporté les chars de six tonnes, ou bien elles les avaient conduits ailleurs, ou encore elles avaient obligé les hommes à les conduire ailleurs.

Où ? Comment ? Par qui ? Ses cheveux se dressèrent sur sa nuque.

— « C'est ici que ça a dû se passer, » marmonna-t-il. « Le premier char a signalé qu'il voyait ce tube lui barrer le chemin et a dit qu'il ferait un nouveau rapport dans dix minutes. Ce fut son dernier appel. Le deuxième char a interrompu le contact au moment où il se trouvait sur le tube. Qu'est-il donc arrivé ? Il n'y a pas de villes sur le sol de Mars et aucun indice d'une civilisation souterraine. Le navire en orbite aurait vu des voies d'accès par ses téléscopes... »

Il hurla si fort que l'écho de sa voix contre les parois de son casque l'assourdit. Puis il se tut et observa, à l'autre bout du jardin, l'envol d'une rangée de globes bleus, montant rapidement dans le ciel.

Il renversa la tête autant que le lui permit son casque et regarda s'envoler les globes. Ils étaient de la taille d'un ballon de basket à leur apparition au sol, et gonflaient ensuite jusqu'à un diamètre d'une cinquantaine de mètres. Tout-à-coup, comme une bulle de savon, le plus élevé disparut.

Le deuxième éclata également à l'altitude du premier. Et les autres suivirent.

Ils étaient transparents. Il put voir des cirrus blancs à travers le bleu des bulles.

Lane ne bougea pas mais observa la ligne ininterrompue de globes qui

sortaient du terrain. Bien qu'abasourdi, il n'oublia pas ses instructions. Il nota que les globes, outre qu'ils étaient semi-transparents, s'élevaient du sol à angle droit et qu'ils ne dérivaient pas dans le vent. Il les compta et arriva à quarante-neuf quand il cessèrent d'apparaître.

Il attendit un quart d'heure. Quand il lui sembla que rien d'autre ne se produirait, il décida d'aller inspecter le lieu où les globes paraissaient avoir jailli du sol. Il prit une inspiration profonde, plia les genoux et sauta dans le jardin. Il se posa légèrement, à environ trois mètres cinquante du bord du tube, entre deux rangées de plantes.

Pendant une seconde, il ne sut pas ce qui lui arrivait, bien qu'il se rendît compte que quelque chose n'allait pas. Puis il pirouetta, ou tout au moins essaya de le faire. Un pied remonta mais l'autre s'enfonça plus profondément. Il fit un pas en avant et le pied qu'il avançait disparut également dans la matière meuble cachée sous la poussière ocrée. Quant à l'autre pied, il était maintenant trop enfoncé pour qu'il pût le ressortir.

Bientôt il était enseveli jusqu'à la hanche et s'accrochait aux tiges des plantes de chaque côté de lui.

Il les déracina facilement et se retrouva avec une plante dans chaque main.

Il les lâcha et se rejeta en arrière dans l'espoir de libérer ses jambes et de s'allonger sur le sol gélatineux. Si son corps offrait une surface suffisante, il pourrait peut-être l'empêcher de sombrer. Et, au bout d'un moment, il parviendrait à atteindre la terre ferme au moyen du tube. En espérant trouver une terre ferme.

Son violent effort réussit. Ses jambes sortirent du demi-liquide collant. Etalé sur le dos, il regarda le ciel à travers le dôme transparent de son casque. Il avait le soleil à sa gauche ; quand il tournait la tête à l'intérieur du casque, il voyait le soleil décliner sur sa courbe depuis le zénith. Il descendait un peu plus lentement qu'il ne l'eût fait sur Terre parce que la journée martienne était plus longue d'environ quarante minutes. Il espérait que, s'il ne pouvait regagner un terrain solide, il pourrait rester à sa surface jusqu'au soir. Alors, ce bourbier serait suffisamment gelé pour lui permettre de se lever et de marcher dessus — à condition qu'il se levât avant d'être lui-même complètement gelé.

Entre temps, il appliquerait la méthode de sauvetage recommandée lorsqu'on est pris dans des sables mouvants. Il ferait un tour rapide sur lui-même et s'étalerait de nouveau. En répétant cette manœuvre, il réussirait peut-être finalement à atteindre la bande de sol vierge proche du tube.

Son paquetage collé à son dos l'empêchait de rouler. Il lui fallait relâcher les bretelles enserrant ses épaules.

Il le fit, et au même moment sentit ses jambes s'enfoncer. Leur poids les entraînait vers le fond, alors que les réservoirs d'air du paquetage, ceux qui étaient fixés à sa poitrine, et la bulle que constituait son casque permettaient au haut de son corps de flotter.

Il se tourna sur le côté, attrapa le paquetage et se hissa dessus. Naturellement le paquetage s'enfonça. Mais ses jambes étaient libres, bien

que gluantes et empoussiérées, et il se tint debout au sommet de l'île étroite constituée par le paquetage.

La gelée épaisse monta jusqu'à ses chevilles tandis qu'il envisageait la marche à suivre.

Il pouvait s'accroupir sur le paquetage en espérant qu'il ne sombrerait pas trop loin avant d'être arrêté par la couche de glace perpétuelle qui devait exister...

A quelle profondeur ? Il s'était enfoncé jusqu'à la hanche et n'avait rien senti prendre consistance sous ses pieds. Et... Il gémit. Les chars ! Maintenant il comprenait ce qui leur était arrivé. Ils étaient passés par-dessus le tube et étaient retombés dans le jardin, sans que leurs occupants se doutent un seul instant que cette surface d'apparence solide recouvrait un marécage. Ils avaient fait le plongeon et le cri de Greenberg avait été un cri d'horreur en s'apercevant de ce qu'il y avait sous la poussière ; puis la glu s'était refermée sur le char et sur son antenne, et naturellement l'émetteur avait été coupé.

Il devait donc renoncer à cette solution. Mais il ne lui servirait à rien non plus d'atteindre la bande de sol vierge près du tube. Elle devait être aussi mouvante que le reste du jardin, puisque c'était à cet endroit que les chars avaient dû sombrer.

Il lui vint une autre idée ; les chars avaient dérangé l'ordonnance de ceux des petits parapluies qui étaient le plus près du tube. Toutefois il n'y avait pas trace d'un tel dérangement. En conséquence, quelqu'un avait dû secourir les plantes et les remettre d'aplomb. Cela signifiait que quelqu'un pouvait venir à temps pour le secourir.

Ou pour le tuer, pensa-t-il. Dans l'un et l'autre cas, son problème serait résolu.

En attendant, il savait qu'il était inutile de sauter du paquetage à la bande de sol jouxtant le tube. La seule chose à faire était de rester perché sur le paquetage en espérant qu'il ne s'enfoncerait pas trop profondément.

Cependant le paquetage s'enfonça effectivement. La gélatine lui monta vite aux genoux, puis l'enlisement commença à ralentir. Il pria, non pour un miracle, mais pour que la flottabilité du paquetage additionnée à celle de son réservoir thoracique l'empêchât de sombrer complètement.

Avant la fin de sa prière, il cessa de s'enfoncer. L'espèce de glu n'avait pas dépassé sa poitrine, laissant ses bras libres.

Il eut un soupir de soulagement mais ne fut pas, pour autant, au comble de la joie. Dans moins de quatre heures, il ne resterait plus d'air dans son réservoir. A moins de pouvoir extirper du paquetage un autre réservoir, il était perdu.

Il appuya de toute sa force sur le paquetage puis lança les bras en l'air vers l'arrière dans l'espoir de faire remonter ses jambes et de pouvoir s'étaler sur le dos. S'il y réussissait, alors le paquetage, libéré de son poids, remonterait à la surface et il pourrait y prendre un autre réservoir.

Mais ses jambes, gênées par la viscosité, ne remontèrent pas assez haut, et son corps, déplacé par la détente, se retrouva un peu à l'écart du paquetage ; juste assez pour que les jambes, dans leur inévitable retombée, ne

trouvent plus de plateforme sur laquelle prendre appui. Désormais, il dépendait entièrement du support de son réservoir d'air.

Celui-ci ne lui en donna pas assez pour le maintenir à son niveau antérieur ; cette fois-ci il s'enfonça jusqu'à ce que bras et épaules eussent disparu et que seul émergeât son casque.

Il était réduit à l'impuissance.

D'ici quelques années, la seconde expédition, si elle avait lieu, verrait peut-être l'éclat du soleil sur son casque, et trouverait son corps collé comme une mouche dans de la glu. « Si cela arrive, » pensa-t-il, « j'aurai au moins eu mon utilité ; ma mort les préviendra de ce piège.

» Mais je doute qu'ils me trouvent. Je pense que Quelqu'un ou Quelque Chose m'aura enlevé et caché. »

Puis, sentant un afflux de désespoir, il ferma les yeux et murmura quelques-uns des vers lus cette dernière nuit à la base, quoiqu'il les sût tellement bien que le fait de les avoir lus récemment ou non était sans importance.

Certes, quoique je marche dans la vallée de l'ombre de la mort, je ne crains aucun mal ; car tu es avec moi.

Répéter cela n'allégeait pas le fardeau de son désespoir. Il se sentait absolument seul, abandonné de tous y compris de son Créateur. Telle était la désolation de Mars.

Mais quand il rouvrit les yeux, il s'aperçut qu'il n'était pas seul. Il voyait un Martien.

Un trou était apparu dans la paroi du tube à sa gauche. C'était un disque d'environ un mètre vingt de diamètre qui s'était enfoncé vers l'intérieur comme un bouchon que l'on retire, ce qui était bien le cas.

Un instant après, une tête sortit tout-à-coup du trou. De la taille d'un melon d'eau, elle avait la forme d'un ballon de football et était aussi rose qu'un derrière de bébé. Ses deux yeux étaient grands comme des tasses à café et chacun d'eux était pourvu de deux paupières verticales. La créature ouvrit une espèce de bec de perroquet, en sortit une langue tubulaire très longue, rentra la langue et ferma le bec d'un coup sec. Puis elle se faufila hors du trou pour révéler un corps, lui aussi en forme de ballon de football, et seulement trois fois plus grand qu'elle-même. Le corps rosâtre était supporté, à quatre-vingt dix centimètres du sol, par dix pattes fuselées d'araignées, cinq de chaque côté.

Ces pattes étaient terminées par de larges coussinets ronds, grâce auxquels l'animal courait sur la surface du marécage gélatineux en enfonçant à peine. Derrière lui une cinquantaine de ses congénères pour le moins déferlèrent.

Ceux-ci ramassèrent les petites plantes que Lane avait bousculées en se débattant et les nettoyèrent à coups de leurs langues rondes et étroites, qui avaient bien soixante centimètres de long. Ils semblaient aussi communiquer entre eux par des attouchements de langue, comme font les insectes avec leurs antennes.

Se trouvant dans l'intervalle entre deux rangées, Lane n'était pas mêlé à la restauration des plantes délogées. Plusieurs des créatures léchèrent

son casque, mais elles furent les seules à lui prêter quelque attention. Ce fut alors qu'il cessa de craindre de se voir attaqué par leurs becs d'apparence formidable. Par contre il fut saisi d'une sueur froide à l'idée qu'elles pourraient ne tenir aucun compte de son existence.

Ce fut précisément le cas. Après avoir délicatement enfoncé les racines minces des petites plantes dans la substance gluante, elles retournèrent en courant vers le trou dans le tube.

Lane, accablé de désespoir, les appela en hurlant, bien qu'il sût qu'elles ne pouvaient l'entendre à travers son casque et l'air raréfié, à supposer qu'elles eussent une ouïe.

— « Ne me laissez pas mourir ici ! »

Cependant, c'étaient ce qu'elles faisaient. La dernière bondit dans le trou, et l'ouverture se mit à le fixer comme l'œil noir et rond de la Mort elle-même.

Il fit des efforts furieux pour se hisser hors du marécage, indifférent au fait qu'il ne faisait que s'épuiser.

Tout d'un coup, il cessa de lutter et regarda fixement le trou. Une silhouette venait d'en sortir en rampant, vêtue d'un costume pressurisé.

Il cria de joie. Que le personnage fût martien ou non, il était bâti comme un membre de la famille *homo sapiens*. On pouvait supposer qu'il était intelligent et, par conséquent, curieux.

Il ne fut pas déçu. L'être costumé, se tenant sur deux hémisphères de luisant métal rouge, s'avança vers lui d'une démarche glissante. Arrivé à lui, il lui tendit le bout d'une corde en plastique qu'il portait sous le bras.

Il faillit la lâcher. Le costume de son sauveteur était transparent. C'était déjà un choc suffisant de voir clairement les détails du corps du personnage, mais la vue de deux têtes à l'intérieur du casque le fit pâlir.

Le Martien retourna en glissant au tube du haut duquel Lane avait sauté. Il quitta d'un bond léger les deux supports sur lesquels il se tenait et se posa sur le haut du tube, d'où il commença à haler Lane. Celui-ci émergea lentement mais régulièrement et bientôt se mit à avancer en s'accrochant à la corde. Quand il atteignit la base du tube, il fut hissé jusqu'à ce qu'il pût poser les pieds sur les deux supports. De là, il était facile de sauter à côté du bipède.

Celui-ci détacha deux autres supports de son dos, les donna à Lane, puis se laissa descendre sur ceux qui étaient restés dans le jardin. Lane le suivit à travers le marécage. En entrant par le trou, il se retrouva dans une pièce si basse qu'il dut s'accroupir. De toute évidence, elle avait été construite par les décapèdes et non par son compagnon, car lui aussi devait plier dos et jambes.

Lane fut poussé de côté par quelques décapèdes. Ils ramassèrent le bouchon épais, de la même substance grise que les murs du tube, et bouchèrent l'entrée. Puis ils dévidèrent de leurs bouches des fils grisâtres, du genre d'une toile d'araignée, afin de sceller le bouchon.

Le bipède fit signe à Lane de le suivre et se laissa glisser dans un tunnel qui plongeait dans la terre, selon un angle de quarante-cinq degrés. Il éclaira le passage à l'aide d'une torche qu'il avait décrochée de sa ceinture.

Ils arrivèrent dans une pièce qui contenait les cinquantes décapèdes au complet. Ceux-ci, immobiles, semblaient attendre quelque chose. Le bipède, comme s'il devinait la curiosité de Lane, retira son gant et le tint devant plusieurs petits orifices dans le mur. Lane enleva son gant et sentit de l'air chaud venir par les trous.

C'était évidemment une chambre pressurisée construite par les animaux à dix pattes. Mais une telle preuve d'intelligente ingéniosité ne signifiait pas que ces êtres eussent l'intelligence individuelle d'un homme. Il pouvait s'agir d'intelligence collective comme en possèdent les insectes terrestres.

Au bout d'un moment la pièce fut remplie d'air. On retira un autre bouchon ; Lane suivit les décapèdes et son sauveteur vers le haut d'un second tunnel à quarante-cinq degrés. Il estima qu'il devait se retrouver dans le tube d'où le bipède était sorti tout d'abord. Il avait raison. Il y pénétra en rampant par un autre trou.

Et il sentit le claquement d'un bec qui mordait son casque !

Automatiquement, il écarta la bête. Sous la force de son geste, le décapède lâcha prise et roula par terre, paquet de pattes se contorsionnant.

Lane ne se soucia pas s'il lui avait fait mal. Il ne pesait guère, mais son corps devait être résistant pour être capable de plonger sans dommage de l'air lourd de l'intérieur du tube dans les conditions quasi-stratosphériques de l'extérieur.

Cependant il porta la main à son couteau accroché à sa ceinture. Mais le bipède posa une main sur son bras et secoua une de ses deux têtes. Plus tard, Lane devait s'apercevoir que la morsure n'avait été qu'un accident. Jamais — à une exception près — les êtres à pattes ne devaient faire attention à lui.

Il devait découvrir aussi qu'il avait eu de la chance. Les bêtes à pattes étaient sorties inspecter le jardin parce que, grâce à quelque système de détection inconnu, elles savaient que les petites plantes avaient été dérangées. Normalement le bipède ne les aurait pas accompagnées. Néanmoins, aujourd'hui, sa curiosité avait été mise en éveil du fait que les bêtes étaient sorties trois fois en trois jours, et il avait décidé d'enquêter.

Le bipède éteignit sa torche et fit signe à Lane de le suivre. Il obéit maladroitement. Il y avait de la lumière, mais faible comme au crépuscule. Elle était produite par de nombreuses créatures qui pendaient du plafond du tube. Elles mesuraient un mètre de long et quinze centimètres d'épaisseur, étaient cylindriques, roses de peau et aveugles. Une douzaine d'appendices se balançaient continuellement et leur mouvement maintenait la circulation d'air dans le tunnel.

Leur froide lueur de lucioles provenait de deux organes globulaires palpitants, qui pendaient des deux côtés de la bouche molle et ronde située à l'extrémité libre de l'animal. De la bave dégoulinait de la bouche et tombait goutte à goutte dans une rigole étroite, qui courait le long de la partie la plus basse du sol en pente. De l'eau coulait dans cette rigole profonde de quinze centimètres, la première eau indigène qu'il eût vue. L'eau collectait la bave et l'emportait sur une certaine distance avant qu'elle fût avalée par un autre animal couché dans le fond de la rigole.

Les yeux de Lane s'accoutumèrent au demi-jour jusqu'à pouvoir discerner cet habitant de l'eau : il était en forme de torpille et dénué d'yeux et de nageoires. Son corps comportait deux orifices ; l'un, visiblement, absorbait l'eau, l'autre la rejetait.

Il comprit tout de suite ce que cela signifiait. Les glaces du pôle nord fondaient l'été et l'eau coulait dans l'extrémité correspondante du système tubulaire. Aidée par la pesanteur et par le pompage des animaux disposés en file dans la rigole, l'eau était transportée des pourtours du pôle à l'équateur.

Des bêtes à pattes le frôlaient, lancées vers de mystérieuses courses. Quelques-unes, toutefois, faisaient halte sous les animaux pendants. Elles se dressaient sur leurs cinq pattes de derrière et dardaient leur langue dans les bouches ouvertes entre les globes luminescents. Aussitôt, le ver luisant géant s'étirait à deux fois sa longueur primitive dans une frénétique vibration de cils. Sa bouche rencontrait celle du décapède et un échange de substance s'opérait entre eux.

Le bipède tira impatiemment le bras de Lane. Il le suivit le long du tube. Ils arrivèrent bientôt dans une région où des racines pâles sortaient de trous du plafond ; elles s'étalaient sur les murs courbes en s'y accrochant, puis devenaient un réseau de multiples radicelles minces comme des fils, rampant sur le sol et allant plonger dans l'eau de la rigole.

Ici et là, un décapède mâchonnait une racine et courait en porter un morceau aux bouches des vers luisants.

Après une marche de plusieurs minutes, le bipède enjamba le ruisseau et progressa en se tenant aussi près que possible du mur, tout en jetant des regards anxieux à la paroi opposée du tunnel, celle à côté de laquelle ils marchaient précédemment.

Lane regarda aussi mais ne vit rien d'alarmant. Il y avait une grande ouverture à la base du mur ; elle conduisait certainement à un tunnel. Lane supposa que ce tunnel aboutissait souterrainement à une ou plusieurs pièces, car de nombreuses bêtes à pattes y entraient ou en sortaient. Une douzaine d'entre elles, d'une taille au-dessus de la moyenne, faisaient les cent pas devant le trou comme des sentinelles ou des gardiens.

Lorsqu'ils eurent dépassé l'ouverture d'une cinquantaine de mètres, le bipède se détendit. Il entraîna Lane pendant encore dix minutes et s'arrêta. Puis il toucha le mur de sa main nue.

Pour la première fois, Lane s'aperçut que cette main était petite et fine comme celle d'une femme.

Une portion du mur bascula. Le bipède se courba pour entrer en rampant dans le trou, présentant des fesses et des jambes d'un galbe arrondi et féminin. Ce fut à partir de ce moment que Lane pensa à la créature comme à un être femelle. Toutefois les hanches, bien que bardées de tissu graisseux, n'étaient pas larges. L'ossature n'offrait pas la place nécessaire au port d'un enfant. Malgré leur arrondi, ces hanches étaient relativement aussi étroites que celles d'un homme.

Derrière eux, le bouchon de l'ouverture se rabattit. La créature n'alluma pas sa torche, car il venait de la lumière du bout du tunnel. Le sol

et les murs n'étaient pas constitués de la dure substance grise ni de terre battue. Ils paraissaient vitrifiés comme par une haute température.

Lane se laissa tomber d'un rebord d'un mètre de haut dans une vaste pièce où la créature l'attendait. Pendant une minute, il fut aveuglé par la vive lumière. Quand ses yeux furent habitués, il chercha la source lumineuse mais ne la trouva pas. Il remarqua qu'il n'y avait pas d'ombres dans la pièce.

La bipède enleva son casque et son vêtement et les suspendit dans un réduit. La porte coulissa d'elle-même quand elle s'en approcha et se referma de même quand elle s'en éloigna.

Elle lui fit signe de retirer son costume. Il n'hésita pas. L'air pouvait bien être empoisonné, il n'avait pas le choix. Son réservoir serait bientôt vide. D'ailleurs, il était probable que l'atmosphère contenait assez d'oxygène. Il avait déjà émis l'idée que les feuilles des arbres-parapluies croissant au sommet des tubes absorbaient la lumière du soleil et des traces d'anhydride carbonique. A l'intérieur des tunnels, les racines pompaient de l'eau de la rigole et absorbaient la grande quantité d'anhydride carbonique dégagée par les décapèdes. L'énergie de la lumière solaire transformait le gaz et le liquide en glucose et oxygène, qui étaient restitués dans les tunnels.

Même ici, dans cette pièce profonde située sous le tube et sur le côté de celui-ci, une racine épaisse traversait le plafond et étalait ses fines radicelles blanches sur les murs. Il se tenait juste sous la protubérance charnue lorsqu'il retira son casque et prit sa première bouffée d'air martien.

Aussitôt il sursauta. Une goutte venait de lui tomber sur le front. Il regarda en l'air et vit que la racine secrétait du liquide par un large pore.

Il essuya la goutte du doigt et la goûta. Elle était collante et sucrée. Eh bien, pensa-t-il, c'était un arbre qui laissait normalement tomber des gouttes d'un liquide sucré. Mais il semblait le faire à une cadence anormalement rapide.

Puis il lui vint à l'esprit que c'était peut-être dû au fait que la nuit venait au dehors, et avec elle le froid. Il se pouvait que les arbres-parapluies pompent dans leurs troncs l'eau des tunnels chauds. Ainsi, pendant la nuit glaciale, évitaient-ils de geler, de se gonfler et d'éclater.

Cela paraissait être une théorie plausible.

Il jeta un regard circulaire. La pièce était moitié appartement d'habitation, moitié laboratoire biologique. Il y avait des lits, des tables, des chaises et divers objets non identifiables. L'un d'eux était une grande boîte de métal noir dans un coin. Il en sortait, à intervalles réguliers, un chapelet de minuscules bulles bleues. Elles montaient au plafond tout en augmentant de volume. En atteignant le plafond, elles ne s'arrêtaient pas et n'éclataient pas non plus, mais pénétraient dans la paroi vitrifiée comme si celle-ci n'existait pas.

Lane connaissait désormais l'origine des globes bleus qu'il avait vus apparaître à la surface du jardin. Mais leur destination lui restait cachée.

Il n'eut pas beaucoup de temps pour regarder les globes. La bipède

prit dans un placard un grand bol de céramique vert et le posa sur une table. Lane la regarda avec curiosité, se demandant ce qu'elle allait faire. Il s'était déjà aperçu que la seconde tête appartenait en fait à une créature totalement distincte : une espèce de mince serpent rose d'un mètre cinquante de long, pareil à un ver géant, enroulé autour du cou et du torse de la bipède. Sa tête plate se tourna vers Lane ; ses yeux bleu clair d'ophidien brillèrent. Soudain, sa bouche s'ouvrit, révélant des gencives édentées, et sa langue d'un rouge vif, qui était celle d'un mammifère et nullement celle d'un reptile, se darda vers lui.

La bipède, sans prêter la moindre attention aux gestes du ver, s'en débarrassa. Doucement, en le berçant de quelques mots d'une langue douce aux nombreuses voyelles, elle le plaça dans le bol. Il s'y installa et se lova le long des parois comme un serpent dans une jarre.

La bipède prit une cruche posée sur une boîte de plastique rouge. Bien que la boîte ne fût pas reliée à une quelconque source d'énergie, elle semblait être un fourneau. La cruche contenait de l'eau chaude qu'elle versa dans le bol, le remplissant à moitié. Sous la douche, le ver ferma les yeux comme s'il ronronnait.

Puis la bipède fit une chose qui inquiéta Lane.

Elle se pencha sur le bol et y vomit.

Il fit un pas vers elle. Indifférent au fait qu'elle ne pouvait pas le comprendre, il lui dit : « Etes-vous malade ? »

Elle découvrit des dents d'apparence humaine en un sourire destiné à le rassurer, et s'éloigna du bol. Il regarda le ver qui avait plongé sa tête dans la pâtée. Il eut un haut-le-cœur parce qu'il était sûr que l'animal était en train de se nourrir du mélange. Et tout aussi sûr qu'elle le nourrissait régulièrement d'aliments régurgités.

Son dégoût ne se dissipa pas en réfléchissant au fait que ses réactions envers elle ne devaient pas être les mêmes que vis-à-vis d'une créature terrestre. Il savait qu'elle lui était totalement étrangère et qu'il était fatal que certaines de ses mœurs fussent pour lui un sujet de répulsion, voire de scandale. Rationnellement, il savait cela. Mais si son cerveau lui disait de comprendre et de tolérer, son ventre lui disait de détester et de rejeter.

Son aversion ne fut pas sensiblement diminuée par un examen attentif de sa personne en train de prendre une douche dans une cabine murale. Elle mesurait environ un mètre cinquante, était mince comme une femme mince, avec une ossature fine sous une chair galbée. Ses jambes étaient humaines ; en bas nylon et talons hauts, elles auraient été excitantes — toutes choses égales d'ailleurs. Toutefois, si elle avait porté des chaussures ouvertes du bout, ses pieds eussent attiré des commentaires nombreux. Ils avaient quatre doigts.

Ses longues et belles mains avaient cinq doigts. Ceux-ci paraissaient dénués d'ongles ainsi que ceux des pieds, quoique un examen ultérieur plus serré dût lui démontrer qu'ils portaient des ongles rudimentaires.

Elle sortit de la cabine et se mit à s'essuyer, non sans lui avoir fait signe d'ôter son costume et de prendre une douche, lui aussi. Il la regarda,

fasciné, jusqu'à ce qu'elle eût un petit rire embarrassé. C'était un rire féminin, sans aucune gravité d'intonation. Puis elle parla.

Il ferma les yeux et entendit ce qu'il ne pensait pas entendre à nouveau pendant des années : une voix de femme. Celle-ci était extraordinaire ; à la fois rauque et suave.

Mais quand il rouvrit les yeux, il la vit telle qu'elle était. Ni femme ni homme. Pourtant, l'envie de penser « *elle* » était trop forte.

Ceci, malgré son absence de mamelles. Elle avait bien un thorax mais aucun têton, fût-il rudimentaire. C'était un thorax d'homme, musclé sous la couche de graisse qui s'incurvait subtilement pour donner l'impression que, dessous... des seins naissants ?

Non, pas cette créature-ci. Jamais elle n'allaiterait de petits. Elle ne les porterait même pas vivants, *si tant est qu'elle portât*. Son ventre était lisse, sans la fossette d'un nombril.

Lisse également l'intersection de ses jambes, imberbe, sans faille, aussi vierge que si elle eût été une nymphe peinte pour quelque livre d'enfants victorien.

C'était cette jonction asexuée des jambes qui était si horrible. Comme le ventre blanc d'une grenouille, pensa Lane en frissonnant.

En même temps, sa curiosité devint encore plus forte. Comment cette créature faisait-elle pour s'accoupler et se reproduire ?

De nouveau elle rit et sourit de ses lèvres d'un rouge pâle dont le dessin était humain, elle fronça son nez court et légèrement retroussé et passa la main dans son épaisse fourrure raide d'or rouge. C'était de la fourrure et non une chevelure, et elle avait un lustre légèrement huileux comme celle d'un animal aquatique.

Quant à la figure, elle aurait pu passer, bien qu'étrange, pour humaine, mais de justesse. Ses pommettes, très hautes, saillaient vers les tempes d'une façon inhumaine. Sous les sourcils à l'arc en V, les yeux étaient bleu foncé et tout-à-fait humains. Mais cela ne signifiait rien. On pouvait en dire autant des yeux d'une pieuvre.

Elle alla à un autre placard et, la regardant s'éloigner, il remarqua de nouveau que les hanches, malgré leur arrondi féminin, ne se balançaient pas selon le mouvement pelvien d'une femme humaine.

L'ouverture momentanée de la porte découvrit les carcasses de plusieurs décapèdes amputés de leurs pattes, pendus à des crochets. Elle en retira un, le mit sur une table métallique, prit dans le placard une scie et plusieurs couteaux et commença à découper.

Impatient de voir l'anatomie du décapède, il s'approcha de la table. Elle lui fit signe encore une fois de prendre une douche. Il retira son costume. Quand il en vint au couteau et à la hache, il hésita ; mais, craignant qu'elle pût le croire méfiant, il accrocha la ceinture contenant ses armes à côté du costume. Cependant, il n'enleva pas ses autres vêtements parce qu'il était bien décidé à voir les organes internes de l'animal. Il prendrait sa douche plus tard.

La bête à pattes n'était pas un insecte en dépit de son apparence d'arachnide. En tout cas pas au sens terrestre du mot. Ce n'était pas davantage un vertébré. Sa peau lisse et sans poils était celle d'un animal, aussi peu pigmentée que celle d'un Suédois blond. Mais, bien que possédant un squelette interne, il n'avait pas de colonne vertébrale. A sa place, les os du corps formaient une cage ronde. Ses côtes minces rayonnaient à partir d'un col cartilagineux jouxtant le dos de la tête. Les côtes s'incurvaient vers l'extérieur puis vers l'intérieur, se rejoignant presque au postérieur.

A l'intérieur de la cage, se trouvaient des poumons ventraux, un cœur assez grand, et des organes du genre foie et reins. Trois artères partaient du cœur, au lieu des deux artères des mammifères. Il lui sembla, bien que son examen fût trop précipité pour qu'il pût en être sûr, que l'aorte dorsale charriait à la fois le sang pur et l'impur, comme chez certains reptiles terrestres.

Il y avait d'autres particularités notables. La plus extraordinaire, dans la mesure où il pouvait s'y reconnaître, était que le décapède n'avait pas d'appareil digestif. Il paraissait dépourvu aussi bien d'intestins que d'anus, à moins qu'on n'appelât intestin un sac reliant directement la gorge au milieu du corps. De plus, il n'existait rien qu'il pût identifier comme organes reproducteurs, bien que cela ne signifiât pas que l'animal en fût dépourvu. La longue langue tubulaire, ouverte au couteau par la bipède, révélait un canal longitudinal allant de l'ouverture du bout à une vessie située à la base de la langue. Ces organes devaient faire partie du système excrétoire.

Lane se demanda ce qui permettait au décapède de supporter les grandes différences de pression entre l'intérieur du tube et la surface. Dans le même temps, il réfléchit que cette capacité n'était pas plus extraordinaire que le mécanisme biologique permettant aux baleines et aux phoques de supporter d'énormes pressions à près de mille mètres sous la mer.

La bipède le regarda de ses très jolis yeux bleus tout ronds, rit et extirpa du crâne ouvert d'un coup de hachoir une cervelle minuscule.

— « *Hauaimi,* » dit-elle lentement. Elle indiqua sa propre tête, répéta : « *Hauaimi* » puis sa tête à lui. « *Hauaimi.* »

Lui faisant écho, il indiqua sa propre tête. « *Hauaimi.* Cerveau. »

— « Cerveau, » dit-elle, et elle rit de nouveau.

Elle se mit en devoir d'énoncer les organes de l'animal qui correspondaient aux siens propres. De cette manière, la préparation du repas passa rapidement, d'autant qu'il élargit le procédé à d'autres objets de la pièce. Lorsque elle eut frit la viande, bouilli des lamelles de la feuille membraneuse de la plante-parapluie et ajouté quelques conserves exotiques, elle avait échangé au moins quarante mots avec lui. Une heure après, il s'en rappelait vingt.

Il y avait encore une chose à apprendre. Il se montra du doigt et dit : « Lane. »

Puis il pointa son doigt vers elle avec une expression interrogative.

— « Mahrseeya, » dit-elle.

— « Martia » ? répéta-t-il. Elle le corrigea, mais il était tellement frappé par la ressemblance qu'il l'appela toujours ainsi par la suite. Elle finit par renoncer à essayer de lui enseigner la prononciation exacte.

Martia se lava les mains et lui versa un plein bol d'eau. Il se servit du savon et de la serviette qu'elle lui tendit, puis alla, à la table devant laquelle elle l'attendait debout. Il y avait dessus un bol de soupe épaisse, une assiette de cervelles frites, une salade de feuilles bouillies et de légumes non identifiables, un plat de côtelettes de viande de décapède épaisse et noire, des œufs durs et des petits pains.

Martia lui fit signe de s'asseoir. Apparemment son code de bienséance ne lui permettait pas de s'attabler avant son hôte. Il feignit de ne pas voir sa chaise, passa derrière elle, mit une main sur son épaule, appuya et de l'autre main avança la chaise sous ses jambes. Elle tourna la tête et leva les yeux vers lui en souriant. Sa fourrure glissa de côté, révélant une oreille pointue sans lobe. Il la remarqua à peine, tant il était absorbé par la sensation, mi-repoussante mi-excitante, du contact de sa peau. Celle-ci n'en était pas elle-même la cause, car elle était douce et chaude comme celle d'une jeune fille. Ç'avait été *l'idée* de la toucher.

Une part de cet émoi, pensa-t-il en s'asseyant, venait de sa nudité. Parce que celle-ci révélait, non son sexe, mais bien plutôt son absence de sexe. Pas de seins, pas de têtons, pas de nombril, pas de repli ou de relief pubique. Cette absence paraissait anormale, très anormale, et déroutante. C'était une *honte* qu'elle n'eût rien à cacher.

Drôle d'idée, pensa-t-il. Et il rougit sans raison.

Martia, qui ne remarquait rien, prit une haute bouteille et lui versa un plein verre d'un vin sombre. Il le goûta. Il était exquis, pas meilleur que celui que la Terre pouvait offrir de meilleur, mais aussi bon.

Martia saisit un des petits pains, le cassa en deux morceaux et lui en tendit un. Tenant le verre de vin d'une main et le pain de l'autre, elle baissa la tête, ferma les yeux et se mit à chanter.

Il la regarda, médusé. C'était une prière, une action de grâces. Etait-ce le prélude à une sorte de communion, si semblable à celle de la Terre que c'en était bouleversant ?

Si tel était le cas, il n'avait pas de quoi en être surpris. Chair et sang, pain et vin : le symbolisme était simple, logique, et pouvait même être universel. Cependant, il se pouvait qu'il fût en train d'établir des parallèles qui n'existaient pas. Elle accomplissait peut-être un rite dont l'origine et le sens n'avaient rien de commun avec tout ce qu'il pouvait imaginer.

Si cela était, son geste suivant pouvait également être mal interprété. Elle grignota un peu de pain, but une gorgée de vin, puis l'invita clairement à en faire autant. Ce qu'il fit. Martia prit une troisième coupe vide, cracha dedans un morceau de pain humecté de vin et lui fit signe de l'imiter.

Lorsque il l'eut fait, il eut un haut-le-cœur. Car elle mélangea du doigt le produit de leurs bouches et lui présenta ce doigt. De toute évidence, il devait le sucer.

Le geste était donc à la fois physique et métaphysique ! Le pain et le vin était la chair et le sang de la divinité inconnue qu'elle adorait. Il y avait plus : étant imprégnée du corps et de l'esprit du dieu, elle voulait maintenant les mélanger ainsi que les siens à ceux de Lane.

Ce que je mange du dieu, je le deviens. Ce que tu manges de moi, tu le deviens. Ce que je mange de toi, je le deviens. Et maintenant nous trois sommes devenus un.

Lane, loin d'être repoussé par cette idée, la trouvait exaltante. Il savait que de nombreux chrétiens auraient probablement refusé de participer à cette communion, parce que le rituel n'avait pas les mêmes origines que le leur ou ne s'y conformait pas. Peut-être même auraient-ils pensé qu'en communiant ainsi, ils donnaient leur adhésion à un dieu étranger. Lane considérait une telle idée non seulement comme étroite et intolérante, mais encore comme illogique, peu charitable et ridicule. Il ne pouvait y avoir qu'un seul Créateur ; les noms que la créature donnait au Créateur importaient peu.

Lane croyait sincèrement en un dieu personnel, un dieu qui le reconnaissait en tant qu'individu. Il croyait aussi que l'humanité avait besoin de rédemption et qu'un rédempteur avait été envoyé sur Terre. Et que si d'autres mondes avaient besoin de rédemption, eux aussi avaient reçu ou recevraient un rédempteur. Peut-être allait-il plus loin que la plupart de ses coreligionnaires, car il faisait réellement un effort pour mettre en pratique l'amour de l'humanité. Cela lui avait donné un peu une réputation de fanatique parmi ses amis et relations. Toutefois, il s'était montré suffisamment réservé pour ne pas se rendre insupportable, et sa chaleur de cœur l'avait fait bien accueillir de tous.

Six ans plus tôt, il était agnostique. Son premier voyage spatial avait été le point de départ de sa conversion. Cette expérience écrasante lui avait fait prendre conscience brutalement de l'être insignifiant qu'il était, de la complexité et de l'immensité accablantes de l'univers, et de l'extrême nécessité pour lui d'avoir une ligne à suivre pour parvenir à un but.

L'aspect le plus curieux de sa conversion, il s'en aperçut plus tard, fut que l'un de ses compagnons dans ce baptême de l'espace avait été un fervent croyant qui, à son retour sur Terre, renonça à sa secte et à sa foi et devint un parfait athée.

Il pensait à cela en mettant dans sa bouche le doigt qu'elle lui offrait et en suçant la bouillie de pain et de vin. Ensuite, obéissant à ses gestes, il plongea à son tour un doigt dans le bol et le glissa entre les lèvres de Martia.

Elle ferma les yeux et prit délicatement son doigt dans sa bouche. Quand il essaya de le retirer, elle l'arrêta en lui saisissant le poignet. Il n'insista pas pour retirer le doigt, car il voulait éviter de l'offenser. Peut-être le rite devait-il être prolongé un certain temps.

Mais l'expression de Martia paraissait si intense et en même temps si extatique, semblable à celle d'un bébé affamé à qui on a donné le sein, qu'il se sentit gêné. Au bout d'une minute, voyant qu'elle ne donnait aucun

signe de lassitude, il libéra son doigt lentement mais fermement. Elle ouvrit les yeux et soupira, mais ne fit aucun commentaire. Puis elle se mit à lui servir à diner.

La soupe chaude et épaisse était délicieuse et revigorante. Sa consistance rappelait celle de la soupe au plancton qui était en train de se populariser sur la Terre affamée, mais elle n'avait pas goût de poisson. Le pain brun lui rappela le seigle. La viande du décapède était comme du lapin de garenne, bien que plus sucrée, avec une saveur indéfinissable. Il ne prit qu'une bouchée de la salade de feuilles et s'empressa d'avaler quelques gorgées de vin pour rincer sa gorge en feu.

Des larmes lui vinrent aux yeux et il toussa jusqu'à ce qu'elle lui parlât d'un ton inquiet. Il lui sourit mais refusa de toucher de nouveau à la salade. Non seulement le vin lui rafraîchit la bouche, mais il fit chanter ses veines. Il se dit qu'il ne fallait pas qu'il en reboive. Néanmoins, il finit sa seconde coupe avant de se rappeler sa résolution de tempérance.

Mais alors, il était trop tard. La boisson forte lui monta droit à la tête ; il se sentit étourdi et eut envie de rire. Les événements de la journée, le danger de mort auquel il avait échappé de justesse, sa prise de conscience de la mort de ses camarades, celle de sa situation présente, la tension qu'avait suscitée en lui ses rencontres avec les décapèdes, sa curiosité insatisfaite concernant les origines de Martia et l'habitat de ceux de sa race, toutes ces choses combinées le plongeaient dans un état mi d'hébétude mi d'exubérance.

Il se leva et offrit à Martia de l'aider pour la vaisselle. Elle secoua la tête et mit les assiettes dans une laveuse sonique. Entre temps il décida qu'il avait besoin de laver la sueur, la crasse collante et l'odeur corporelle accumulées en deux jours de voyage. En ouvrant la porte du placard de douche, il s'aperçut qu'il n'y avait pas assez de place pour y accrocher ses vêtements. Alors, décontracté par la fatigue et le vin, se souvenant aussi du fait que Martia, après tout, *n'était pas* un être féminin, il se déshabilla.

Martia l'observait et ses yeux s'agrandissaient à chaque pièce de vêtement qu'il enlevait. Finalement elle suffoqua, recula et pâlit.

— « Ce n'est pas si grave, » grogna-t-il, se demandant ce qui avait provoqué sa réaction. « Après tout, certaines choses que j'ai vues ici ne sont pas si faciles à avaler. »

Elle pointa vers lui un doigt tremblant et lui posa une question d'une voix chevrotante.

Etait-ce l'effet de son imagination, mais il aurait juré qu'elle avait eu des intonations britanniques devant quelque chose de *shocking* :

« Etes-vous malade ? Ces excroissances sont-elles des tumeurs malignes ? »

Il n'avait pas de mots pour expliquer, et n'avait pas non plus l'intention de prouver la fonction par l'action. Au lieu de cela, il referma sur lui la porte du placard et fit couler l'eau. La chaleur de la douche et le contact du savon, la sensation de propreté naissante, l'apaisèrent quelque peu, de

sorte qu'il put penser à des questions qu'il n'avait pas eu le temps d'envisager.

D'abord, il faudrait qu'il apprît la langue de Martia ou qu'il lui enseignât la sienne. Les deux choses se feraient sans doute simultanément. Il était sûr d'une chose : ses intentions envers lui étaient pacifiques, au moins jusqu'ici. Lorsque elle avait communié avec lui, elle avait été sincère. Il n'avait pas l'impression que partager le pain et le vin avec une personne qu'elle eût l'intention de tuer fît partie de ses principes d'éducation.

Se sentant mieux, quoique encore fatigué et un peu ivre, il sortit de la douche. Il se dirigea avec répugnance vers ses sous-vêtements sales. Alors il sourit. Ils avaient été nettoyés pendant qu'il était sous la douche. Martia, cependant, ne fit aucune attention à son sourire d'agréable surprise mais, le visage morose, lui fit signe de se coucher sur le lit et de dormir. Elle-même, par contre, au lieu de s'allonger, prit un seau et se mit à remonter le tunnel. Il décida de la suivre et, quand elle le vit, elle haussa simplement les épaules.

En émergeant dans le tube, Martia alluma sa torche. Le tunnel était plongé dans l'obscurité. Le rayon de la torche, en courant sur le plafond, montra que les vers luisants s'étaient éteints. Il n'y avait pas de bêtes à pattes en vue.

Elle dirigea la lumière sur la rigole et il put voir que les poissons-torpilles continuaient d'absorber et de rejeter l'eau. Avant qu'elle ait pu déplacer le rayon, il lui immobilisa le poignet et, de son autre main, ramassa un poisson. Il dut faire effort pour l'arracher. Il comprit pourquoi lorsqu'il retourna l'animal et vit l'appendice charnu qui lui pendait au ventre. Il sut alors pourquoi ces poissons n'étaient pas rejetés en arrière par la poussée de l'eau. Le pied ventral leur servait de ventouse pour se maintenir au fond de la rigole.

Martia s'écarta de lui avec un peu d'impatience et commença à remonter rapidement le tunnel. Il la suivit jusqu'à ce qu'elle arrivât à l'ouverture murale devant laquelle elle avait manifesté tant d'appréhensions auparavant. Elle y pénétra en s'accroupissant, mais elle dut bien vite repousser sur le côté un amas enchevêtré de bêtes à pattes. Celles-ci appartenaient à la grande espèce au bec puissant et c'était elles qu'il avait vues précédemment garder l'entrée. Maintenant elles dormaient à leur poste. Il en déduisit que la chose dont elles défendaient l'accès devait dormir elle aussi.

Et Martia ? Quel était son rôle en tout ceci ? Peut-être ne jouait-elle aucun rôle. Peut-être était-elle absolument étrangère, un être auquel leur instinct n'était pas préparé et dont, par conséquent, ils ne tenaient pas compte. Cela expliquerait pourquoi ils n'avaient fait aucune attention à lui quand il était embourbé dans le jardin.

Toutefois, il devait y avoir une exception à cette règle, puisque Martia avait cherché à ne pas attirer l'attention des sentinelles lors de son premier passage devant l'entrée.

Un instant après, il comprit pourquoi. Ils entrèrent dans une immense pièce qui faisait bien soixante mètres de côté. Il y faisait aussi noir que

dans le tube mais, pendant la période de veille, elle devait être très éclairée, à en juger par l'abondance des vers luisants plafonniers.

Martia promena la lumière de sa torche autour de la pièce, lui montrant les piles de décapèdes endormis. Puis soudain, elle s'immobilisa. Il jeta un regard et son cœur bondit. Il sentit ses cheveux se dresser sur sa tête.

Devant lui, s'étalait un animal haut de près d'un mètre et long de six !

Instinctivement il empoigna Martia pour l'empêcher de s'en approcher. Mais il laissa aussitôt retomber sa main. Elle devait savoir ce qu'elle faisait.

Martia dirigea le faisceau de lumière sur son propre visage et sourit comme pour lui dire de ne pas s'alarmer. Et elle lui toucha le bras d'un geste timidement affectueux. Tout d'abord, il ne comprit pas pourquoi. Puis il lui vint à l'idée qu'elle était contente parce qu'il avait pensé à la protéger. De plus, sa réaction prouvait qu'elle s'était remise du choc qu'elle avait eu en le voyant nu.

Il s'écarta d'elle pour examiner le monstre. Il était allongé sur le sol et dormait, ses yeux énormes fermés par des fentes verticales. Il avait une grosse tête en forme de ballon de football comme celles des petits décapèdes autour de lui. La bouche était immense mais le bec très petit, comme deux verrues cornées sur les lèvres. Le corps était celui d'une chenille, moins les poils. Dix petites jambes atrophiées sortaient des flancs, trop courtes même pour atteindre le sol. Les flancs étaient ballonnés comme s'ils étaient gonflés de gaz.

Martia passa le long du monstre et s'arrêta devant son postérieur. Là, elle releva un pli de peau. Il y avait en-dessous un tas d'une douzaine d'œufs à la peau pareille à du cuir, maintenus ensemble par une sécrétion gluante.

— « Maintenant j'ai compris, » marmonna Lane. « Parbleu ! C'est la reine pondeuse. Elle est spécialisée dans la reproduction. Voilà pourquoi les autres n'ont pas d'organes reproducteurs, ou si rudimentaires que je n'ai pas pu les détecter. Les décapèdes sont bien des animaux mais, par certains aspects, ils ressemblent aux insectes terrestres.

» Cependant ça n'explique pas l'absence de système digestif. »

Martia mit les œufs dans son seau et fit un pas en direction de la sortie. Il l'arrêta et lui fit comprendre qu'il voulait inspecter encore un peu. Elle haussa les épaules et se mit à le conduire autour de la pièce. Ils devaient tous deux faire attention à ne pas marcher sur les décapèdes couchés partout.

Ils arrivèrent près d'un coffre ouvert, fait de la même substance grise que les murs. A l'intérieur on voyait de nombreuses étagères sur lesquelles des centaines d'œufs étaient posés. Les espèces de fils d'araignées les empêchaient de rouler en bas. Auprès du coffre s'en trouvait un autre, rempli d'eau, sur le fond duquel d'autres œufs étaient posés. Au-dessus d'eux, des poissons-torpilles miniatures, de la taille de vairons, allaient et venaient sans bruit dans l'eau.

Les yeux de Lane s'agrandirent à cette vue. Ainsi, ces poissons n'étaient pas des spécimens d'une autre espèce mais bien les larves des bêtes à pattes. Et si on les plaçait dans la rigole, c'était non seulement

pour pomper l'eau qui descendait du pôle nord, mais aussi pour qu'ils grandissent et se métamorphosent finalement en décapèdes adultes.

Cependant Martia lui montra un autre coffre qui lui fit reviser partiellement sa théorie première. Celui-ci était sec et les œufs étaient posés sur le sol. Martia en ramassa un, ouvrit sa peau épaisse avec son couteau et en renversa le contenu dans une main.

Alors les yeux de Lane s'agrandirent pour de bon, car l'embryon avait un minuscule corps cylindrique, une ventouse à un bout, une bouche ronde à l'autre bout, et deux organes globuleux pendant de la bouche. Un jeune ver luisant...

Martia le regarda pour voir s'il comprenait. Lane écarta les bras et voûta ses épaules d'un air perplexe. Elle l'entraîna d'un signe à un autre coffre où se trouvaient d'autres œufs. Certains d'entre eux avaient été brisés de l'intérieur et les bestioles aux becs durs qui avaient éclos titubaient faiblement alentour sur leurs dix pattes.

Martia se lança courageusement dans une série de pantomimes. En la regardant, il commença à comprendre.

Les embryons qui restaient dans les œufs jusqu'à leur développement complet passaient par trois métamorphoses principales : le stade du poisson-torpille, le stade du ver luisant et, enfin, le stade du bébé décapède. Mais, si les œufs étaient ouverts par les infirmiers adultes à l'un ou l'autre des deux premiers stades, l'embryon restait fixé dans cette forme. Toutefois, il grandissait.

Comment se comportait la reine ? demanda-t-il en indiquant le corps monstrueusement gonflé d'œufs.

Pour toute réponse, Martia ramassa un des nouveaux-nés. Il agita ses nombreuses pattes mais ne protesta pas d'autre manière, étant, comme tous ceux de son espèce, muet. Martia le retourna sur le dos et montra un petit pli dans son postérieur. Puis elle lui montra le même endroit chez un adulte endormi. Le derrière de l'adulte était lisse et dénué du pli.

Martia fit les gestes de manger. Il fit oui de la tête. Ces créatures naissaient pourvues d'organes sexuels rudimentaires, mais ceux-ci ne se développaient jamais. En fait, ils s'atrophiaient complètement — à moins que l'on ne donnât aux jeunes un régime spécial pour les faire devenir des pondeurs.

Mais il manquait quelque chose au tableau. S'il y avait des femelles, il fallait qu'il y eût des mâles. Il était douteux que des animaux aussi évolués fussent auto-fécondateurs ou se reproduisissent par parthénogenèse.

Alors il se rappela Martia et des doutes naquirent en lui. Elle ne paraissait pas avoir d'organes reproducteurs. Son espèce était-elle auto-reproductrice ? Ou était-elle neutralisée, et ses fonctions naturelles déviées par un régime spécial ?

Cela ne paraissait pas probable, mais il ne pouvait pas être sûr qu'une telle chose fût impossible.

Lane voulait assouvir sa curiosité, aussi, feignant d'ignorer le désir de Martia de quitter la pièce, il examina chacun des cinq bébés décapèdes. Tous étaient des femelles en puissance.

Brusquement Martia, qui venait de l'observer d'un air sérieux, sourit et, lui prenant la main, le conduisit vers le fond de la pièce. Là, comme ils approchaient d'un autre objet, il sentit une forte odeur chlorée.

L'objet se révéla être, non pas un coffre, mais une cage hémisphérique. Ses barreaux, constitués de la dure substance grise, partaient du sol en s'arrondissant vers un point central. Il n'y avait pas de porte. La cage avait évidemment été construite *autour* de son occupant, et ce dernier devait y rester jusqu'à sa mort.

Martia montra bientôt à Lane pourquoi cet être n'avait pas droit à la liberté. Il dormait, mais Martia passa un bras entre les barreaux et lui donna un coup de poing sur la tête. L'être ne réagit que lorsqu'il eut reçu cinq autres coups de poing. Alors, il ouvrit lentement ses paupières verticales, dévoilant de grands yeux fixes, aussi rouges que du sang artériel.

Martia lui lança un des œufs à la tête. Il ouvrit promptement le bec, engloutit l'œuf, et referma son bec avec un bruit de déglutition.

La nourriture le réveilla. Il se leva sur ses dix longues pattes, fit claquer son bec et se jeta plusieurs fois sur les barreaux.

Bien qu'elle ne fût pas en danger, Martia eut un mouvement de recul devant la convoitise des yeux écarlates du tueur. Lane n'avait pas de peine à comprendre sa réaction. C'était un géant, plus grand que les sentinelles de l'entrée d'au moins soixante centimètres. Son dos était au même niveau que celui de Martia ; il aurait pu lui saisir la tête dans son bec.

Lane fit le tour de la cage pour bien le voir par derrière. Intrigué, il fit un second tour sans trouver quoi que ce soit de mâle chez la bête hormis sa rage féroce, comme celle d'un étalon enfermé dans une grange à la saison du rut. A part sa taille et ses yeux rouges, il ressemblait aux gardiens de l'entrée.

Lane essaya de faire part à Martia de sa perplexité. Elle commençait à savoir devancer ses désirs. Elle se livra à une nouvelle série de pantomimes, dont certaines si énergiques et si comiques qu'il ne put s'empêcher de sourire.

D'abord elle lui montra deux œufs sur une étagère voisine. Ils étaient plus gros que les autres et tachetés de rouge. Il supposa qu'ils contenaient des embryons de mâles.

Ensuite elle lui montra ce qu'il adviendrait si le mâle adulte s'échappait. Par une mimique qui se voulait féroce mais ne fit que l'amuser, claquant des dents et contrefaisant de ses mains les pattes griffues, elle imita la folie furieuse du mâle. Il tuerait tous ceux qu'il trouverait sur son passage. Tout le monde, la colonie entière, la reine, les ouvriers, les gardiens, les larves, les œufs. Il croquerait les têtes d'une bouchée, lacérerait les chairs ; il les dévorerait tous. Sortant de l'abattoir, il irait se ruer dans le tube et tuer tous les décapèdes qu'il rencontrerait, il dévorerait les poissons-torpilles, décrocherait les vers luisants du plafond, les mettrait en pièces et les mangerait. Il mangerait les racines des arbres. Tuer, tuer, tuer, dévorer, dévorer, dévorer !

Tout ça est bien joli, dit Lane par gestes. Mais comment fait-il pour... ?

Martia lui fit comprendre qu'une fois par jour les ouvriers faisaient littéralement rouler la reine à travers la pièce jusqu'à la cage. Là ils l'installaient de manière à ce qu'elle présente son arrière-train à quelques centimètres des barreaux et du mâle en furie. Et celui-ci, bien que ne voulant rien d'autre que lui planter son bec dans la chair et la mettre en pièces, n'était plus maître de lui-même. La Nature était la plus forte ; sa volonté était trahie par son système nerveux.

Lane fit signe de la tête qu'il comprenait. Il avait dans l'esprit l'image du décapède disséqué. A l'extrémité intérieure de la langue, il y avait une poche. Le mâle en avait probablement deux, une pour les excréments, l'autre servant de vésicule séminale.

Soudain Martia se figea, repoussant des mains une horreur imaginaire. Elle avait posé la torche électrique sur le sol pour être libre de ses mouvements ; le faisceau lumineux éclaira sa pâleur.

— « Qu'y a-t-il ? » demanda Lane en faisant un pas vers elle.

Martia recula avec le même geste des mains. Elle paraissait horrifiée.

« Je ne vais pas vous faire de mal, » dit-il. Néanmoins il s'arrêta, pour qu'elle vît qu'il n'avait pas l'intention de se rapprocher davantage.

Qu'est-ce qui lui faisait peur ? Rien ne bougeait dans la pièce sauf le mâle, et il était derrière des barreaux.

Alors elle tendit le doigt, tout d'abord vers lui, puis vers le décapède en fureur. Devant ce geste clair d'identification, il comprit. Elle avait entrevu qu'il était un mâle lui aussi, comme la bête en cage, et maintenant elle entrevoyait sa structure et sa fonction.

Ce qu'il ne comprenait pas, c'était la cause de sa frayeur de lui. La répulsion, oui. Lui-même avait éprouvé un dégoût voisin de la nausée en voyant son corps à elle apparemment dénué de sexe. Il n'était que naturel qu'elle réagît devant le sien d'une façon semblable. Cependant elle avait paru s'être remise de ce premier choc.

Pourquoi ce changement inattendu, cette horreur de lui ?

Derrière lui, le bec du mâle claqua contre les barreaux sous l'effet d'une poussée de son corps. Ce bruit fit écho dans l'esprit de Lane. Parbleu ! La rage de tuer du monstre !

Jusqu'à leur rencontre, elle n'avait connu qu'une seule créature mâle. C'était la bête en cage. Maintenant, d'un seul coup, elle venait de l'assimiler au monstre. Un mâle était un tueur.

Craignant que, prise de panique, elle ne sortît de la pièce à toutes jambes, il fit une mimique désespérée pour lui signifier qu'il n'était pas comme ce monstre ; il secoua la tête : non, non, non. Il n'était pas comme lui, pas comme lui, pas comme lui !

Martia, qui l'observait intensément, commença à se détendre. Sa peau reprit sa teinte rosée. Ses yeux revinrent à leur taille normale. Elle réussit même à lui faire un sourire contraint.

Pour l'amener à penser à autre chose, il lui fit comprendre qu'il aimerait savoir pourquoi la reine et son époux avaient un appareil digestif, alors que les ouvriers n'en avaient pas. Pour répondre, elle plongea la main dans la bouche pendante du ver suspendu au plafond. Elle la retira cou-

verte d'une sécrétion. Après avoir senti son poing, elle le lui donna à renifler. Il le saisit, feignant d'ignorer le léger recul de Martia, sans doute involontaire, à son contact.

La substance avait une odeur de nourriture prédigérée.

Martia passa de là à un autre ver. Les deux organes lumineux de celui-là n'étaient pas colorés en rouge, mais avaient une teinte verdâtre. Martia lui chatouilla la langue avec son doigt et fit une coupe de ses mains. Du liquide dégoutta dans ses paumes.

Lane huma le liquide. Pas d'odeur. Il le goûta, et découvrit que c'était une sorte de sirop sucré. Martia lui expliqua par gestes que les vers luisants servaient d'appareils digestifs aux ouvriers, et qu'ils leur servaient aussi de réserves à nourriture. Les ouvriers tiraient une partie de leur énergie du glucose sécrété par les racines des arbres. Les protéines et les éléments végétaux de leur alimentation provenaient des œufs et des feuilles de l'arbre-parapluie. Des groupes de moissonneurs qui se risquaient au dehors dans la journée rapportaient dans les tubes des lanières de la feuille coriace et membraneuse.

Les vers digéraient partiellement les œufs, les décapèdes morts et les feuilles et les restituaient sous forme de soupe. Soupe et glucose étaient avalés par les ouvriers et traversaient les parois de leurs gorges ou tombaient dans la longue poche rectiligne qui reliait la gorge aux vaisseaux sanguins plus importants. Les résidus étaient exsudés par la peau ou déversés par le canal lingual.

Lane hocha la tête en signe de compréhension et sortit. Apparemment soulagée, Martia le suivit. Revenus dans leurs quartiers, elle mit les œufs dans un réfrigérateur, remplit deux verres de vin, trempa le doigt dans chaque verre, et toucha ensuite ses lèvres et celles de Lane. Il lui toucha légèrement le bout du doigt avec sa langue. Il conclut que ceci était un rite de plus, peut-être un rite du coucher témoignant qu'ils étaient d'accord et en paix. Ce rite pouvait même avoir un sens plus profond, mais en ce cas, celui-ci lui échappait.

Martia vérifia la sécurité et le confort du ver dans son bol. Il avait maintenant mangé toute sa nourriture. Elle le prit, le lava, lava le bol, le remplit à moitié d'eau sucrée chaude, le posa sur une table près du lit et mit la bête dedans. Puis elle s'étendit sur le lit et ferma les yeux. Elle ne se couvrit pas et ne semblait pas s'attendre à ce qu'il demandât une couverture.

Bien que fatigué, Lane n'avait pas envie de se reposer. Il marchait de long en large, comme un ours en cage. Il ne cessait de ruminer l'énigme posée par Martia et le problème de son retour à la base et finalement au navire en orbite. Il fallait que la Terre sût ce qui était arrivé.

Au bout d'une demi-heure, Martia s'assit sur son lit. Elle le regarda posément, comme si elle cherchait à découvrir la cause de son insomnie. Puis, devinant, semblait-il, ce qui n'allait pas, elle se leva et ouvrit un petit placard mural. Il contenait quelques livres.

« Ah ! je vais peut-être trouver enfin à me documenter ! » dit Lane, et il

les feuilleta tous. Fébrilement impatient, il en choisit trois et les posa sur le lit avant de s'asseoir et de les parcourir à fond.

Naturellement, il ne pouvait pas lire les textes, mais les trois livres étaient pleins d'illustrations et de photographies. Le premier volume était grand et semblait être une sorte d'histoire du monde pour enfants.

Lane regarda les quelques premières images. Puis il dit d'une voix rauque : « Mon Dieu, mais vous n'êtes pas plus martienne que moi ! »

Martia, alertée par le ton surpris et pressant de sa voix, vint s'asseoir à côté de lui. Elle le regarda tourner les pages jusqu'à ce qu'il arrive à une certaine photo. De manière inattendue, elle cacha alors son visage dans ses mains et son corps fut secoué de longs sanglots.

Lane fut surpris. Il ne savait pas au juste la cause de son chagrin. La photo était une vue aérienne d'une ville sur la planète natale de Martia — ou sur quelque planète où vivaient les siens. Peut-être était-ce la ville même où, d'une manière ou d'une autre, elle était née.

Toutefois il ne fut pas long à se mettre à l'unisson de sa peine. Avant de s'en rendre compte, il se mit lui aussi à pleurer.

Maintenant il savait pourquoi. C'était la solitude, l'effroyable solitude, du genre de celle qu'il avait connue lorsqu'il avait cessé de recevoir des nouvelles des hommes partis en chars et qu'il s'était cru le seul être humain à la surface de ce monde.

Au bout d'un moment, les larmes tarirent. Il se sentit mieux et espéra qu'elle aussi était soulagée. Elle parut sentir sa sympathie car elle lui sourit à travers ses larmes. Et dans un irrésistible élan de rapprochement et d'affection, elle lui embrassa la main et happa deux de ses doigts dans sa bouche. Il pensa que c'était sa manière à elle d'exprimer l'amitié. Ou peut-être une forme de gratitude pour sa présence. Ou de la joie pure. En tout état de cause, pensa-t-il, sa civilisation devait avoir une forte orientation orale.

« Pauvre Martia, » murmura-t-il. « Ce doit être une chose terrible d'être obligé de se tourner vers quelqu'un d'aussi étranger et bizarre que je dois te paraître. Et surtout vers quelqu'un dont tu n'étais pas sûre, il n'y a qu'un instant, qu'il n'allait pas te manger. »

Il retira ses doigts, mais, voyant sa mine déconfite, il prit impulsivement à son tour ceux de Martia dans sa bouche.

Chose étrange, ce fut la cause d'un nouvel accès de larmes. Mais il s'aperçut vite que c'étaient des larmes de joie. Quand ce fut fini, elle rit doucement, comme de contentement.

Lane prit une serviette et lui essuya les yeux, puis il la lui mit sur le nez tandis qu'elle se mouchait.

Revigorée maintenant, elle fut capable de lui désigner certaines illustrations et de lui suggérer leur signification.

Le livre d'enfants commençait par un aperçu de l'aube de la vie sur la planète de Martia. Cette planète gravitait autour d'une étoile qui, selon une carte simplifiée, était au centre de la galaxie.

La vie avait commencé là d'une façon très analogue à ses débuts sur la Terre, dans les grandes lignes. Mais il y avait des images assez dérou-

tantes de la vie aquatique primitive. Cependant Lane n'était pas sûr de son interprétation, car ces images présupposaient bien des choses.

Elles montraient clairement que les schémas d'ensemble et les mécanismes biologiques de l'évolution avaient été différents de ceux de la Terre.

Fasciné, il suivit le passage du poisson à l'amphibie, de celui-ci au reptile, du reptile à des animaux à sang chaud mais non mammifères, puis à une sorte de singe à posture verticale vivant au sol, et enfin à des êtres du genre de Martia. Celle-ci indiqua le nom de sa race : les Eeltau.

Ensuite les images peignaient différents aspects de la vie préhistorique de ces êtres. Plus tard, l'invention de l'agriculture, le travail des métaux et ainsi de suite.

L'histoire de la civilisation consistait en une série d'images dont il pouvait rarement saisir le sens. Une chose était à remarquer, en opposition avec l'histoire de la Terre. Il y avait une absence relative de guerres. Les Ramsès, Gengis Khan, Attila, César, Hitler paraissaient manquer.

Mais il y avait plus, beaucoup plus. La technologie avait progressé d'une façon très semblable à celle de la Terre, en dépit de l'absence de stimulation des guerres. Peut-être, pensa-t-il, avait-elle commencé plus tôt que sur sa planète. Il avait l'impression que les congénères de Martia avaient évolué jusqu'à leur stade actuel bien avant *l'homo sapiens*.

Que cela fût vrai ou non, ils surpassaient maintenant l'homme. Ils voyageaient presque à la vitesse de la lumière, ou peut-être plus vite, et étaient passés maîtres dans la navigation interstellaire.

C'est alors que Martia montra une page contenant plusieurs photos de la Terre, visiblement prises à des distances variées par un spationef. Au dos, un artiste avait dessiné une silhouette vague, mi-singe, mi-dragon.

« C'est ça que la Terre représente pour vous ? » demanda Lane. « *Danger ? Ne pas toucher ?* »

Il chercha d'autres photos de la Terre. Il y avait de nombreuses pages traitant d'autres planètes, mais une seule de la sienne. Cela suffisait.

« Pourquoi nous surveillez-vous à distance ? » demanda-t-il. « Vous avez tellement d'avance sur nous que sur le plan technologique, nous sommes des aborigènes d'Australie. De quoi avez-vous peur ? »

Martia se leva et lui fit face. Brusquement, d'un air méchant, elle gronda, fit claquer ses dents et imita de ses mains des pattes griffues.

Il en eut le frisson. C'était la même pantomime qu'elle avait faite pour illustrer la folie meurtrière du décapède mâle encagé.

Il baissa la tête. « Je ne peux pas vous le reprocher sérieusement. Vous avez absolument raison. Si vous preniez contact avec nous, nous volerions vos secrets. Et alors, malheur à vous ! Nous infesterions l'espace tout entier ! »

Il prit un temps, se mordit la lèvre et reprit : « Tout de même, nous donnons quelques signes de progrès. Il n'y a pas eu une guerre ni une révolution depuis quinze ans ; l'U.N. a réglé des problèmes qui auraient autrefois entraîné une guerre mondiale ; la Russie et les Etats-Unis sont encore armés, mais sont loin d'être aussi proches d'un conflit qu'à l'époque de ma naissance. Peut-être... ?

» Tiens, je parie que vous n'avez jamais vu un Terrien en chair et en os avant moi. Vous n'avez peut-être jamais vu l'image d'un Terrien, sinon habillé. Il n'y a aucun Terrien dans ces livres. Vous saviez peut-être que nous étions divisés en hommes et femmes, mais ça n'avait pas grand sens pour vous jusqu'à ce que vous m'ayez vu prendre une douche, et alors le rapprochement qui s'est soudainement imposé à vous entre le décapède mâle et moi vous a horrifiée. Et vous vous êtes aperçue que vous n'aviez que ça au monde comme compagnie. Un peu comme si moi je m'étais échoué sur une île et avais découvert que le seul autre habitant était un tigre.

» Mais ça n'explique pas ce que vous faites ici, toute seule, à vivre dans ces tubes parmi les Martiens autochtones. Ah ! si je pouvais vous parler !

» *A deviser avec toi,* » dit-il, se remémorant les vers qu'il avait lus pendant sa dernière nuit à la base.

Elle lui sourit et il dit : « Eh bien, au moins vous n'avez plus peur. Je ne suis pas un si mauvais bougre, après tout, hein ? »

Elle sourit à nouveau et alla prendre du papier et une plume dans un placard. Et elle se mit à dessiner une série d'esquisses. En regardant courir sa plume agile, il commença à entrevoir ce qui s'était passé.

Le peuple de Martia avait eu pendant longtemps — très longtemps — une base sur la face de la Lune invisible aux Terriens. Mais quand les premières fusées venant de la Terre avaient pénétré l'espace, ses concitoyennes avaient effacé toute trace de la base. Elles en avaient créé une nouvelle sur Mars.

Puis, comme il devenait clair qu'une expédition terrienne aurait lieu sur Mars, on avait détruit cette base-là pour en construire une autre sur Ganymède.

Néanmoins quatre savantes étaient demeurées sur place afin d'achever leur étude des décapèdes. Bien que les concitoyennes de Martia eussent étudié ces créatures pendant quelque temps, elles n'avaient pas encore découvert comment leurs corps pouvaient s'adapter à la différence de pression entre les tubes et l'air libre. Les quatre savantes croyaient qu'elles cernaient le secret de très près et elles avaient obtenu la permission de rester jusqu'à la limite du débarquement des Terriens.

Martia était en fait une indigène, en ce sens qu'elle était née là et y avait grandi. Elle y avait vécu sept ans. Elle expliqua cela en désignant une esquisse de la révolution de Mars autour du soleil, puis en levant sept doigts.

Lane calcula que cela lui donnait l'âge terrestre de quatorze ans. Peut-être l'espèce de Martia arrivait-elle à maturité un peu plus vite que la sienne. Si toutefois elle était adulte. C'était difficile à dire.

L'épouvante tordit son visage et agrandit ses yeux quand elle lui décrivit ce qui était arrivé la nuit précédant leur départ projeté pour Ganymède. Un mâle échappé de sa cage les avait attaquées pendant leur sommeil.

Il était rare qu'un mâle s'échappât. Mais cela arrivait de temps à autre. Quand il y réussissait, il détruisait la colonie tout entière, toute vie dans

le tube sur son passage. Il mangeait même les racines des arbres, de sorte que ceux-ci mouraient et que l'oxygène cessait d'arriver dans cette partie du tunnel.

Une colonie avertie du danger n'avait qu'un moyen de combattre un mâle en liberté — et c'était une méthode périlleuse. Elle consistait à relâcher son propre mâle. On choisissait les quelques sacrifiés qui resteraient sur place pour dissoudre les barreaux grâce à une sécrétion acide de leurs corps pendant que les autres s'enfuiraient. La reine, complètement impotente, mourrait elle aussi. Mais on mettait en lieu sûr un nombre suffisant de ses œufs pour fabriquer ailleurs une autre reine et un autre époux.

En attendant, on espérait que les deux mâles s'entretueraient ou bien que le vainqueur serait tellement affaibli que les soldats pourraient l'achever sans peine.

Lane opina du bonnet. Le seul ennemi naturel des décapèdes était donc un mâle échappé. Laissés à leur croissance normale, les décapèdes auraient vite fait d'encombrer les tubes et d'épuiser la nourriture et l'air. Si cruel que cela parût, l'évasion d'un mâle de temps à autre était la seule chose qui pût lutter contre le surpeuplement, et sauver les Martiens de la famine sinon de l'extinction.

Quoi qu'il en soit, la brute n'avait rien eu d'un bienfait dissimulé pour les compagnes de Martia. Trois d'entre elles avaient été tuées dans leur sommeil avant que les deux autres se réveillent. L'une des deux s'était jetée à la tête de la bête en criant à Martia de s'échapper.

Presque folle de peur, Martia ne s'était pourtant pas laissée envahir par la panique et n'avait pas fui. Au contraire, elle s'était ruée sur un placard pour y prendre une arme.

Une arme, se dit Lane. Il faudra que je découvre de quoi il s'agit.

Martia mima ce qui s'était passé. Elle venait d'ouvrir la porte du placard et d'atteindre l'arme quand elle avait senti le bec du monstre happer sa jambe. Malgré le choc de la morsure profonde, elle avait réussi à appuyer le bout de l'arme contre le corps du mâle. L'arme avait rempli son rôle car la bête s'était effondrée. Malheureusement le bec n'avait pas relâché sa terrible prise sur la cuisse, juste au-dessus du genou.

Ici, Lane tenta d'interrompre le récit pour obtenir une description de l'arme et du principe de son fonctionnement. Toutefois Martia ne tint pas compte de sa demande. Elle fit celle qui ne comprenait pas sa question, mais Lane était sûr qu'elle ne voulait pas répondre. Elle n'avait pas en lui une confiance entière, ce qui était compréhensible. Comment aurait-il pu l'en blâmer ? Elle eût été sotte de se sentir rassurée en face de l'inconnue qu'il représentait. Si toutefois il lui était inconnu.

Somme toute, bien que le connaissant peu personnellement, elle connaissait le genre de peuple auquel il appartenait et ce qu'on pouvait en attendre. Il était étonnant qu'elle ne l'eût pas laissé mourir dans le jardin, et stupéfiant qu'elle eût partagé avec lui le pain et le vin dans cette sorte de communion.

Il pensa que sa solitude en était peut-être la cause et que n'importe quelle compagnie était préférable à rien. Ou bien qu'elle agissait à un

niveau éthique supérieur à celui de la plupart des Terriens, en ne pouvant supporter l'idée de laisser mourir un autre être doué de sensibilité, quand bien même elle le considérerait comme un barbare sanguinaire. Ou encore qu'elle nourrissait d'autres projets à son égard, comme celui de l'emmener en captivité.

Martia poursuivit son récit. Elle s'était évanouie et avait repris ses sens un peu plus tard. Le mâle commençait à remuer, alors elle l'avait tué pour de bon.

Me voilà renseigné sur un autre point, pensa Lane. Cette arme est réglable selon la gravité du choc que l'on veut infliger. Puis, continua Martia, bien qu'allant de syncope en syncope, elle s'était traînée jusqu'à l'armoire aux médicaments et s'était soignée. Au bout de deux jours, elle trottait comme un lapin et les cicatrices commençaient à s'effacer.

Ils doivent être très en avance sur nous dans tous les domaines, se dit Lane. Selon elle, Martia avait eu plusieurs muscles sectionnés. Pourtant ils s'étaient ressoudés en un jour.

Martia expliqua que la réparation de son corps avait mobilisé une énorme quantité de nourriture en cours de guérison. Elle avait passé le plus clair de son temps à manger et à dormir. Une restauration mobilisait le même apport d'énergie, qu'elle eût lieu à vitesse normale ou accélérée.

Entre temps, les cadavres du monstre et de ses compagnes empestaient la pourriture. Elle avait dû s'obliger à les découper et à s'en débarrasser dans le brûleur de détritus. En racontant cela, des larmes emplirent ses yeux et elle sanglota.

Lane allait lui demander pourquoi elle ne les avait pas ensevelies, mais il se retint. Bien que ce ne fût peut-être pas la coutume de son peuple d'enterrer ses morts, il était plus probable qu'elle avait voulu effacer toute trace de leur existence avant l'arrivée des Terriens sur Mars.

Il lui demanda par signes comment le mâle était entré dans la chambre malgré le bouchon qui obstruait le tunnel. Elle lui fit comprendre que le bouchon n'était normalement fermé que lorsque les décapèdes étaient éveillés ou que ses compagnes et elle-même dormaient. Mais cette nuit-là, c'était le tour de l'une d'entre elles de ramasser des œufs dans la chambre de la reine.

Elle reconstituait les choses ainsi : le monstre était sorti quand la savante était là-bas et l'avait tuée. Puis, après avoir ravagé la colonie encore endormie, il avait parcouru le tube et avait aperçu la lumière brillant au-delà du tunnel à l'orifice débouché. Lane connaissait le reste de l'histoire.

Mais, demanda-t-il toujours par gestes, pourquoi le mâle évadé ne dormait-il pas en même temps que tous ses frères de race ? Celui qu'ils avaient vu en cage dormait manifestement comme ses compagnons. Et les gardiens de la reine dormaient eux aussi, se croyant à l'abri d'une attaque.

Non, répondit Martia. Un mâle qui était sorti d'une cage ne connaissait d'autre loi que la fatigue. Quand il s'était épuisé à tuer et à manger, il se couchait pour dormir, peu importait l'heure de la journée. Une fois

reposé, il s'élançait en fureur le long des tubes et ne s'arrêtait que lorsqu'il était de nouveau trop fatigué pour remuer.

Alors, pensa Lane, ceci explique la zone d'arbres-parapluies morts au sommet du tube, près du jardin. Une autre colonie s'était installée dans la zone dévastée, avait construit le jardin à l'extérieur et planté les jeunes parapluies.

Il se demanda pourquoi ni lui ni ses camarades n'avaient vu les décapèdes au dehors pendant leurs six journées sur Mars. Il devait bien y avoir au moins une chambre pressurisée et une sortie pour chaque colonie, et les tubes, d'ici au point le plus rapproché de la base, devaient contenir une quinzaine de colonies pour le moins. Mais peut-être les moissonneurs de feuilles ne s'aventuraient-ils au dehors qu'une fois de temps à autre.

Il se rappela alors que ni lui ni personne d'autre n'avait remarqué de trous dans les feuilles. Cela voulait dire que la récolte avait été faite depuis déjà quelque temps et que les arbres étaient maintenant prêts à être moissonnés à nouveau. Si seulement l'expédition avait eu lieu quelques jours plus tard, ils auraient pu voir les décapèdes à l'œuvre et recueillir des observations. Et tout se serait passé différemment.

Il avait d'autres questions à poser à Martia. Le vaisseau qui devait les emmener sur Ganymède était-il caché dans l'espace extérieur ou bien devait-on l'envoyer les prendre ? Si on en envoyait un, comment prendrait-on contact avec la base de Ganymède ? Par radio ? Ou par quelque moyen inconcevable ?

Les globes bleus ! Servaient-ils à transmettre des messages ?

Terrassé de fatigue, il cessa d'y penser et s'endormit. Sa dernière vision fut celle de Martia se penchant sur lui souriant.

Lorsqu'il se réveilla de mauvaise grâce, il était plein de courbatures et sa bouche était aussi sèche que le désert martien. Il se leva à temps pour voir Martia déboucher du tunnel, un seau plein d'œufs à la main. En voyant cela, il grogna. Cela voulait dire qu'elle était retournée à la pouponnière et qu'il avait dormi un tour de cadran.

Il se leva en vacillant et prit une douche. Il en sortit ragaillardi pour trouver le petit déjeuner servi chaud sur la table. Martia procéda à la communion rituelle, puis ils mangèrent. Le café lui manqua. La soupe chaude était bonne mais ne le remplaçait pas de façon satisfaisante. Il y avait un bol de céréales et de fruits mélangés, provenant tous deux de boîtes de conserve. La mixture devait être hautement énergétique car elle le réveilla tout-à-fait.

Ensuite, il fit un peu de culture physique pendant qu'elle lavait les assiettes. Tout en exerçant son corps, il pensait à des choses sans rapport avec ses mouvements. Qu'allait-il faire maintenant ? Son devoir lui commandait de rentrer à la base et de faire son rapport. Il aurait des nouvelles d'importance pour le navire en orbite ! L'histoire serait immédiatement communiquée à la Terre. Toute la planète en serait bouleversée.

Son projet : emmener Martia avec lui, se heurtait à une objection.

Elle ne voudrait pas partir.

Au beau milieu d'une flexion des genoux, il s'arrêta. Quel idiot il était ! Il avait été trop fatigué et énervé pour s'en apercevoir. Puisqu'elle lui avait révélé que ses compatriotes avaient jeté une base sur Ganymède, c'est qu'elle ne s'attendait pas à ce qu'il rapportât le renseignement. Elle eût été stupide de le lui dire à moins d'être rigoureusement certaine qu'il ne pourrait le communiquer à personne.

Cela voulait dire qu'un navire était en route et arriverait bientôt. Et que non seulement il emporterait Martia, mais lui avec. S'il devait être tué, il serait bientôt mort.

Si on avait choisi Lane pour faire partie de la première expédition sur Mars, c'est parce qu'il ne manquait pas d'esprit de décision. Cinq minutes plus tard, il s'était décidé. Son devoir était clair. En conséquence, il le remplirait, même si cela devait froisser ses sentiments personnels envers Martia et nuire à celle-ci.

D'abord, il allait la ligoter. Puis il ferait un paquet de leurs costumes pressurisés, des livres et des outils transportables pour qu'ils soient examinés plus tard sur la Terre. Il la ferait marcher devant lui dans le tube jusqu'au point situé en face de sa base. Là ils mettraient leurs vêtements pressurisés, sortiraient et iraient au dôme. Et aussitôt que possible ils monteraient dans la fusée vers le navire en orbite. Cette partie du programme était la plus hasardeuse parce qu'il était extrêmement difficile pour un homme seul de piloter la fusée. Théoriquement, pourtant, c'était faisable. Il fallait le faire.

Lane serra les mâchoires et contraignit ses muscles à cesser de trembler. L'idée d'abuser de l'hospitalité de Martia le tracassait. Cependant, si elle l'avait si bien traité, ce n'était pas dans un but complètement altruiste. Pour autant qu'il le sût, elle tramait quelque chose contre lui.

Dans l'un des placards se trouvait une corde, la même corde flexible avec laquelle elle l'avait tiré du marais. Il ouvrit la porte du placard et prit la corde. Martia se tenait au milieu de la chambre et le regardait faire, tout en caressant la tête du gros ver aux yeux bleus, enroulé comme un serpent autour de ses épaules. Il espérait qu'elle resterait ainsi jusqu'à ce qu'il arrivât près d'elle. Elle ne portait manifestement aucune arme sur elle, ni d'ailleurs quoi que ce soit excepté son animal. Depuis le moment où elle avait enlevé son costume, elle était restée nue.

En le voyant se rapprocher, elle lui parla sur un ton inquiet. Il n'était pas besoin d'être grand clerc pour savoir qu'elle lui demandait ce qu'il comptait faire avec la corde. Il essaya de lui adresser un sourire rassurant et n'y réussit pas. Cela le rendait malade.

Un moment plus tard, il *fut* violemment malade. Martia avait prononcé un mot d'une voix très forte et ç'avait été comme si ce mot le frappait au creux de l'estomac. Il fut pris d'une nausée, se mit à saliver et il dut lâcher la corde et courir à la douche pour éviter de faire du dégât par terre.

Au bout de dix minutes, il se sentit un peu mieux. Mais quand il essaya d'aller jusqu'au lit, ses jambes menacèrent de l'abandonner. Martia dut le soutenir.

Il jura en lui-même. Avoir un malaise brutal dû à la nourriture inhabituelle à un moment aussi crucial ! La chance n'était pas de son côté.

Si toutefois il s'agissait de chance. La manière dont elle avait prononcé ce dernier mot avait été si étrange et si énergique. Se pouvait-il qu'elle eût établi en lui un réflexe conditionné à ce mot, par hypnotisme ou d'une autre manière ? Dans les circonstances présentes, ç'eut été une arme plus puissante qu'un revolver.

A y bien réfléchir, il lui semblait étrange que son corps eût toléré cette nourriture inhabituelle jusqu'à cet instant précis. L'hypnotisme ne paraissait pas expliquer vraiment le fait. Comment aurait-elle pu l'utiliser si facilement sur lui qui ne connaissait pas plus de vingt mots de sa langue ?

La langue ? Les mots ? Mais ils n'étaient pas nécessaires. En supposant qu'elle eût mêlé un hypnogène à ses aliments, et l'eût réveillé au cours de la nuit, elle aurait pu lui suggérer la réaction qu'elle voulait obtenir de lui en cas de besoin. Elle aurait pu lui donner le mot-clé, puis le laisser se rendormir.

Il en savait assez sur l'hypnotisme pour se rendre compte que c'était possible. Que ses soupçons fussent vrais ou non, le fait demeurait qu'il avait été réduit à l'impuissance. Néanmoins il ne perdit pas sa journée. Il apprit vingt mots de plus et elle dessina pour lui de nombreuses esquisses. Il découvrit que, lorsqu'il avait sauté dans le marécage, il était littéralement tombé dans de la soupe. La substance dans laquelle on avait planté les jeunes arbres-parapluies était une masse glutineuse de légumes unicellulaires et d'anaérobies qui s'en nourrissaient. La chaleur dégagée par ces corps entassés et gonflés d'eau gardait le terreau du jardin au chaud et préservait les plantes délicates du gel pendant les nuits glaciales du plein été.

Lorsqu'on aurait transplanté les jeunes arbres dans le toit du tube pour remplacer les adultes morts, la « soupe » serait apportée en bloc dans le tube et jetée dans la rigole. Les poissons-fusées en filtreraient une partie et mangeraient l'autre tout en pompant l'eau venant de l'extrémité polaire du tube pour la diriger vers l'extrémité équatoriale.

Vers la fin de la journée, Lane goûta à la « soupe » et réussit à la digérer. Un peu plus tard, il mangea des céréales.

Martia insista pour le nourrir à la cuiller. Sa sollicitude avait quelque chose de si féminin et de si tendre qu'il ne put protester.

— « Martia, » dit-il, « je me trompe peut-être. La bonne volonté et les échanges heureux peuvent exister entre nos deux espèces. Voyez notre cas. Ma foi, si vous étiez une vraie femme, je serais amoureux de vous.

» Naturellement, vous avez pu susciter en moi des sentiments tout différents au début. Vous avez pu me causer de la répugnance. Mais si vous l'avez fait, ce fut pour une raison pratique et non par méchanceté. Et maintenant vous prenez soin de moi, votre ennemi. Aime ton ennemi. Et vous ne le faites pas par devoir. »

Evidemment, elle ne le comprit pas. Néanmoins elle répondit dans

sa propre langue, et il lui sembla que sa voix contenait une sympathie réciproque.

En s'endormant, il pensait que peut-être Martia et lui seraient les deux ambassadeurs de paix entre leurs peuples. Somme toute, ils étaient l'un comme l'autre hautement civilisés, essentiellement pacifistes et dévotement religieux. La fraternité existait non seulement entre les hommes, mais aussi entre tous les êtres sensibles à travers le cosmos, et...

Il fut réveillé par le gonflement de sa vessie. Il ouvrit les yeux. Le plafond et les murs dansaient. Les aiguilles de son bracelet-montre se contorsionnaient. Il dut faire un effort intense pour arriver à les voir droites. Cette montre, construite exprès pour mesurer la journée martienne un peu plus longue, marquait minuit.

Il se leva en chancelant. Il était sûr qu'il avait été drogué et ne se serait pas réveillé si la pression de sa vessie n'avait été si forte. Si seulement il pouvait trouver quelque antidote, ce serait le moment de mener à bien son plan. Mais il fallait d'abord qu'il allât aux lavabos.

Pour ce faire il devait passer près du lit de Martia. Elle était allongée immobile, les bras écartés tombant de chaque côté du lit, la bouche grande ouverte.

Il détourna le regard parce qu'il lui paraissait inconvenant de la contempler dans cette posture.

Mais quelque chose attira son regard — un mouvement, un éclat de lumière dans sa bouche, comme celui d'un bijou.

Il se pencha pour regarder et recula d'horreur.

Une petite tête pointait entre ses dents.

Il leva la main pour l'attraper mais s'arrêta net en reconnaissant la moue de la minuscule bouche ronde et les petits yeux bleus. C'était le ver.

Tout d'abord, il crut Martia morte. Le ver n'était pas lové dans sa bouche. Son corps disparaissait au fond de la gorge.

Puis il vit que la poitrine de Martia se soulevait calmement et qu'elle ne paraissait nullement en danger.

Domptant ses haut-le-cœur et les spasmes des muscles de son cou, il se força à s'approcher du ver et mit la main devant la bouche de celui-ci. Il sentit de l'air chaud sur ses doigts et entendit un faible sifflement.

Martia respirait par l'intermédiaire du ver !

— « Dieu ! » s'écria-t-il dans un souffle en lui secouant l'épaule. Il ne voulait pas toucher au ver de peur que cela ne fît mal à Martia, de quelque manière. Sous le coup de l'émotion, il avait oublié qu'il possédait sur elle un avantage qu'il aurait dû mettre à profit.

Martia ouvrit les paupières ; ses grands yeux gris-bleus étaient fixes.

— « Ne vous inquiétez pas, » dit-il.

Elle frissonna. Ses paupières se fermèrent, son cou se tendit en arrière et son visage se crispa. Il n'aurait su dire si la grimace était provoquée par une douleur ou par autre chose.

— « Qu'est-ce que c'est que ce... ce monstre ? » dit-il. « Un symbiote ? Un parasite ? »

Il pensait à des vampires, à des vers s'introduisant dans le corps des dormeurs pour leur sucer le sang.

Tout à coup elle se redressa et lui tendit les bras. Il lui prit les mains et lui dit : « Qu'est-ce qu'il y a ? »

Martia l'attira à elle tout en levant son visage vers lui.

Le ver lui sortit des lèvres et pointa sa tête vers Lane. Sa petite bouche formait un O.

Par pur réflexe de peur, Lane lâcha les mains de Martia et recula d'un bond. Il n'avait pas voulu ce geste, mais c'était plus fort que lui.

Du coup Martia se réveilla complètement. Le ver lui sortit de la bouche sur toute sa longueur et tomba en tas entre ses jambes. Là il s'agita un moment avant de se lover comme un serpent, la tête posée sur la cuisse de Martia, les yeux levés vers Lane.

Cela ne faisait aucun doute : Martia avait l'air déçu et frustré.

Lane se sentit une grande faiblesse aux genoux. Il réussit cependant à atteindre les lavabos où il soulagea sa vessie et rendit son repas. En en ressortant, il put aller jusqu'au lit de Martia mais il dut s'y asseoir. Son cœur lui battait les côtes et il haletait péniblement.

Il s'assit derrière elle pour éviter tout contact éventuel avec le ver.

Martia lui fit signe de retourner se coucher pour que tout le monde dormît. De toute évidence, elle ne trouvait rien d'alarmant à l'incident.

Mais il savait qu'il ne trouverait pas le repos avant d'avoir une explication, quelle qu'elle fût. Il prit sur la table de chevet du papier et une plume, les lui tendit et gesticula avec véhémence. Martia haussa les épaules et se mit à dessiner des esquisses sous le regard attentif de Lane. Il lui fallut cinq feuilles de papier pour communiquer son message.

Les yeux de Lane s'étaient agrandis et il était encore plus pâle.

Martia *était donc bien* une femelle. Femelle, tout au moins, en ce sens qu'elle portait des œufs en elle — et, parfois, des petits.

Et puis il y avait le ver, comme il l'appelait. Et comment l'appeler autrement ? Il ne faisait partie d'aucune catégorie. Il était plusieurs choses à la fois. Il était une larve. Il était un phallus. Il était aussi l'enfant de Martia.

Mais il ne provenait pas de ses gènes à elle. Il ne descendait pas d'elle.

Elle lui avait donné naissance, mais elle n'était pas sa mère. Elle n'était aucune de ses mères.

Le vertige et la confusion que ressentait Lane ne venait pas uniquement de son indisposition. Il apprenait trop de choses à la fois. Il pensait intensément, essayant de mettre de l'ordre dans ces renseignements tout neufs, mais sa pensée tournait en rond et il n'arrivait à rien.

« Il n'y a pas de raison de s'affoler, » se dit-il. « Après tout, la séparation des animaux en deux sexes n'est qu'un mode de reproduction parmi d'autres, celui de la Terre. Sur la planète de Martia, la Nature — Dieu — a conçu une autre méthode pour les animaux supérieurs. Et Lui seul sait combien d'autres systèmes de reproduction Il a créés sur combien d'autres mondes. »

Néanmoins, il était désemparé.

Ce ver, non, cette larve, cet embryon sorti de l'œuf et de sa mère secondaire... bon, il l'appellerait larve une fois pour toutes, puisqu'en fait il se métamorphosait plus tard.

Cette larve particulière était condamnée à demeurer sous sa forme actuelle jusqu'à ce qu'elle mourût de vieillesse.

A moins que Martia ne rencontrât une autre Eeltau adulte.

Et que cette autre adulte et elle-même fussent attirées l'une par l'autre.

Alors, à en juger par son dessin, Martia et son amie ou amante se coucheraient ou s'assoieraient ensemble. Tout comme des amants terrestres, elles se diraient des mots tendres, caressants et excitants. Elles se caresseraient et s'embrasseraient d'une façon très analogue à celle d'un homme et d'une femme de la Terre.

Puis, sans plus de rapport avec les procédés terriens, une tierce créature s'intégrerait au couple pour former un triangle éternel, désiré avec ferveur et, en fait, indispensable.

Les caresses mutuelles du couple exciteraient la larve qui, obéissant aveuglément et mécaniquement à ses instincts, descendrait la queue la première dans la gorge d'une des deux Eeltaus. Une valvule de chair s'ouvrirait dans le corps de l'amante pour laisser pénétrer le corps mince de la larve. La pointe ouverte de ce corps toucherait l'ovaire de l'hôtesse. Telle une anguille électrique, la larve lancerait un courant minuscule. L'hôtesse se pâmerait d'extase, sous l'excitation électrochimique de ses nerfs. L'ovaire libérerait un œuf gros comme la pointe d'un crayon. Cet œuf disparaîtrait dans le trou du bout de la queue de la larve, d'où il commencerait à voyager à l'intérieur d'un canal jusqu'au centre du corps de la larve, poussé par des contractions musculaires et des cils vibratiles.

Ensuite la larve se coulerait hors de la bouche de la première hôtesse et entrerait la queue la première dans celle de l'autre, pour recommencer le même processus. En fait la larve récoltait des œufs ou n'en récoltait pas, suivant que l'ovaire avait ou non un œuf développé à libérer.

Quand l'opération réussissait, les deux œufs allaient à la rencontre l'un de l'autre, mais pas jusqu'à se toucher.

Pas encore.

Il fallait que la larve récoltât d'autres œufs dans son incubateur obscur, qu'elle les récoltât par paires, mais ne provenant pas nécessairement des mêmes donneuses.

Leur nombre devait se situer entre une vingtaine et une quarantaine de paires.

Et puis, un jour, la mystérieuse chimie cellulaire avertissait le corps de la larve qu'il avait amassé une quantité suffisante d'œufs.

Il produisait une hormone ; et la métamorphose commençait. La larve grossissait énormément et la mère, voyant cela, la plaçait tendrement en un endroit chaud et la nourrissait abondamment de nourriture prédigérée et d'eau sucrée.

Alors, sous les yeux de sa mère, la larve raccourcissait et élargissait. Sa queue se rétrécissait ; ses cartilages vertébraux, largement séparés au stade larvaire, se rapprochaient les uns des autres et durcissaient. Un squelette se formait, avec des côtes et des épaules. Des jambes et des bras naissaient et poussaient, prenant une forme humanoïde. Au bout de six mois, une chose ressemblant à un bébé d'*homo sapiens* reposait dans son berceau.

A dater de là, l'Eeltau croissait et se développait jusqu'à sa quatorzième année d'une manière très semblable à sa contrepartie terrienne.

L'âge adulte, toutefois, amenait d'autres changements étranges. Le corps libérait hormone sur hormone jusqu'à ce que la première paire de gamètes, en sommeil pendant les quatorze premières années, se réunissent.

Ils fusionnaient, la chromatine de l'un s'unissant à la chromatine de l'autre. De cette union, une créature unique, longue de dix centimètres et ressemblant à un ver, se formait dans l'estomac de son hôtesse.

Puis, une nausée. Un vomissement. Et, relativement sans douleur, la naissance d'un être génétiquement nouveau.

Ce ver deviendrait à son tour foetus et phallus tout à la fois et procurerait des extases sexuelles ; il attirerait dans son corps les œufs d'adultes amoureuses et se métamorphoserait successivement en bébé, enfant et adulte.

Et ainsi de suite, et ainsi de suite.

Lane se leva et alla en flageolant jusqu'à son propre lit. Il s'y assit, la tête penchée, et se mit à marmonner tout seul.

« Voyons un peu. Martia a donné naissance à cette larve. Mais, en réalité, la larve n'a pas un seul gène de Martia. Celle-ci lui a simplement servi d'hôtesse.

» Mais si Martia a une amante, elle transmettra son héritage génétique par le canal de cette larve. Celle-ci deviendra adulte et se transformera en l'enfant de Martia. »

Il leva les bras en un geste de désespoir.

« Comment les Eeltaus font-ils pour s'y reconnaître dans leur généalogie ? Pour faire le compte de leurs parents ? S'en soucient-elles seulement ? Ne serait-il pas plus simple de considérer sa mère nourricière, son hôtesse, comme sa vraie mère ? Puisque elle l'est en ce sens qu'elle vous a porté.

« Et quel est le code sexuel de ce peuple ? Je ne pense pas qu'il puisse ressembler beaucoup au nôtre. Et il n'y a aucune raison pour qu'il lui ressemble.

» Mais qui est responsable de l'éducation de la larve et de l'enfant ? Sa pseudo-mère ? Est-ce que l'amante partage la responsabilité ? Et quelles sont les lois sur la propriété et l'héritage ? Et, et... »

Il jeta un regard misérable à Martia.

Elle lui rendit son regard tout en caressant tendrement la tête de la larve.

Lane secoua la tête.

« Je me suis trompé. Les Eeltaus et les Terriens ne trouveront pas de terrain d'entente. Mes compatriotes auraient devant les vôtres la même réaction que devant une vermine dégoûtante. Leurs préjugés les plus profondément ancrés se verraient heurtés, leurs tabous les plus forts violés. Ils ne s'habitueraient pas à vivre avec vous autres ni à vous considérer même comme vaguement humaines.

» Et, dans la même mesure, pourriez-vous vivre avec nous ? Ne fut-ce pas un choc pénible pour vous de me voir nu ? Cette réaction fait-elle partie des raisons pour lesquelles vous ne prenez pas contact avec nous ? »

Martia posa la larve par terre, se leva, vint à lui et lui embrassa le bout des doigts. Lane, quoique se raidissant contre un mouvement de recul trop visible, lui prit les doigts et les embrassa. « Toutefois... les individus pourraient apprendre à se respecter les uns les autres, à avoir une affection réciproque. Et les masses sont faites d'individus. »

Il se recoucha. La sensation de vertige, un moment balayée par l'excitation intellectuelle, lui revenait. Il n'allait plus pouvoir lutter longtemps contre le sommeil.

« Beau et noble langage, » murmura-t-il, « mais qui ne veut rien dire. Les Eeltaus croient qu'il vaut mieux ne pas s'occuper de nous. Et, sans le savoir, nous poussons de leur côté. Qu'arrivera-t-il quand nous serons prêts à faire le saut interstellaire ? La guerre ? Ou bien auront-elles peur de nous laisser nous avancer même jusqu'à ce point, et nous détruiront-elles auparavant ? Après tout, une bombe au cobalt... »

Il regarda de nouveau Martia, son visage pas tout à fait humain et cependant beau, la peau douce de sa poitrine, de son ventre et de ses reins, dénuée de mamelles, de nombril et de lèvres. Elle était venue de très loin, d'un endroit peut-être terrifiant à travers des distances terrifiantes. Il n'y avait pourtant en elle pas grand-chose de terrifiant, mais beaucoup de chaleur, de générosité, de sociabilité et d'attrait.

Comme sous l'effet d'un déclic mystérieux, les vers qu'il avait lus avant de s'endormir, pendant sa dernière nuit à la base, lui revinrent.

C'est la voix de ma bien-aimée qui frappe, et elle dit :
Ouvre-moi, ô ma sœur, mon amour, ma colombe, mon immaculée...

Nous avons une petite sœur,
Et elle n'a point de seins ;

Que ferons-nous pour notre sœur
Le jour où elle sera fiancée ?...

A deviser avec toi j'oublie toute notion du temps,
Toutes les saisons et leurs changements me plaisent également...

« *A deviser avec toi,* » dit-il à haute voix. Il se retourna sur son lit en tournant le dos à Martia et se mit à taper du poing.

« Ah ! Seigneur, pourquoi n'est-ce pas ainsi ? »

Il resta allongé là un long moment, la figure enfoncée dans le matelas. Il y avait un changement en lui : la fatigue accablante avait disparu ; son corps avait puisé de la force à quelque réserve naturelle. En ayant pris conscience, il s'assit sur son lit et fit signe à Martia de le rejoindre, avec un sourire.

Elle se leva lentement et fit un pas vers lui, mais il lui fit signe d'apporter la larve. D'abord, elle parut perplexe. Puis son expression se rasséréna et s'illumina de compréhension. Avec un sourire ravi, elle alla à lui et, bien qu'il sût que ce n'était qu'un jeu de son imagination, il lui sembla qu'elle balançait les hanches comme une femme.

Elle s'arrêta devant lui et se pencha pour l'embrasser en plein sur les lèvres. Elle avait fermé les yeux.

Il hésita une fraction de seconde. Elle — non, pas elle : *ça*, se dit-il — avait un air si confiant, si amoureux, si féminin, qu'il n'allait pas pouvoir.

« Pour la Terre ! » dit-il sauvagement, et il la frappa sur le cou du tranchant de la main.

Elle s'affaissa sur lui, le visage contre sa poitrine. Lane la prit sous les bras et la coucha le visage en avant sur le lit. La larve, qu'elle avait lâchée, se démenait par terre comme si elle souffrait. Lane la ramassa par la queue et, avec une frénésie qui n'était si violente que parce qu'il craignait de ne pouvoir le faire, il la fit claquer comme un fouet.

La tête s'écrasa sur le sol avec un bruit sec et le sang jaillit des yeux et de la bouche. Lane posa son talon sur la tête et appuya dessus jusqu'à ce qu'elle fût écrasée.

Puis, vite, avant que Martia reprît ses sens et prononçât un mot qui le rendrait malade et faible, il bondit à un placard. Il y attrapa une serviette au vol, courut à elle et la bâillonna. Après quoi, il lui lia les mains derrière le dos avec la corde.

« Espèce de garce ! » cria-t-il dans un halètement. « Rira bien qui rira le dernier ! C'est ça que tu voulais faire avec moi, hein ? Tu n'as que ce que tu mérites ; et ton monstre mérite la mort ! »

Il se mit à faire les bagages avec furie. En un quart d'heure, il eut fait deux paquets des costumes, casques, réservoirs, et de la nourriture. Il chercha l'arme dont elle avait parlé et trouva quelque chose qui pouvait raisonnablement passer pour cela. Elle avait une crosse qu'il tenait bien en main, un cadran qui pouvait être un rhéostat pour contrôler les degrés d'intensité des projectiles, quels qu'ils fussent, et une ampoule au bout. Il espéra que l'ampoule était faite pour cracher la paralysie ou la mort. Bien sûr, il pouvait se tromper. Elle servait peut-être à tout autre chose.

Martia était revenue à elle. Elle était sur le bord du lit, les épaules rentrées, la tête pendante, et des larmes lui coulaient le long des joues jusque dans la serviette nouée sur sa bouche. Ses yeux ne quittaient pas le ver écrasé à ses pieds.

Lane la saisit brutalement par les épaules et la fit se lever. Elle le regarda sauvagement et il la poussa légèrement. En même temps il se sentait écœuré d'avoir tué la larve sans y avoir été obligé, et d'être en

train de brutaliser Martia parce qu'il avait peur de lui-même et non pas d'elle. S'il était si dégoûté qu'elle fût tombée dans son piège, c'était parce que lui aussi, par-delà son dégoût, avait eu envie de commettre cet acte d'amour. Commettre, pensa-t-il, était le mot à employer. Il contenait des implications criminelles.

Martia pivota et faillit perdre l'équilibre à cause de ses mains liées. Elle grimaçait et émettait des sons à travers le bâillon.

« Tais-toi ! » rugit-il en la poussant de nouveau. Elle alla à terre et n'évita de tomber sur la figure qu'en atterrissant sur les genoux. Il la releva et s'aperçut qu'elle s'était écorché les genoux. Au lieu de le radoucir, la vue du sang ne fit que l'enrager un peu plus.

« Tiens-toi tranquille ou ça ira encore plus mal ! » gronda-t-il.

Elle lui jeta un nouveau coup d'œil interrogateur, renversa la tête et émit un curieux bruit étranglé. Aussitôt son visage prit une teinte bleutée. La seconde d'après, elle tomba lourdement sur le sol.

Il la retourna, inquiet. Elle était en train de mourir d'étouffement. Il lui arracha son bâillon, plongea la main dans sa bouche et saisit sa langue. La langue lui glissa des doigts, il la rattrapa et elle lui échappa encore comme si elle était un animal vivant qui le défiait.

Il parvint enfin à l'extirper de sa gorge où elle l'avait avalée pour essayer de se tuer.

Lane attendit. Quand il eut la certitude qu'elle allait se remettre, il lui remit le bâillon. Au moment où il venait de nouer la serviette sur sa nuque, il s'arrêta. A quoi cela servait-il de continuer ce manège ? S'il lui laissait la possibilité de parler, elle dirait le mot qui lui donnait la nausée. S'il la bâillonnait, elle avalerait de nouveau sa langue.

Il ne pouvait pas la sauver indéfiniment. Elle réussirait finalement à s'étrangler.

La seule méthode pour résoudre son problème était la seule qu'il ne pouvait pas suivre. Si on lui coupait la langue à la racine, elle ne pourrait ni parler ni se tuer. Certains hommes l'auraient fait ; il ne le pouvait pas, lui.

La seule autre manière de la réduire au silence était de la tuer.

« Je ne peux pas le faire de sang-froid, » dit-il à haute voix. « Donc si tu veux mourir, Martia, il faut que tu te suicides. Ça, je ne peux pas l'empêcher. Lève-toi. Je vais chercher ton paquet et nous partirons. »

Martia bleuit et s'affaissa sur le sol.

« Je ne t'aiderai pas cette fois-ci ! » cria-t-il, mais il se retrouva aussitôt en train d'essayer frénétiquement de défaire le nœud.

Il se disait en même temps qu'il était un imbécile. Parbleu ! la solution consistait à se servir contre elle de sa propre arme. Placer le rhéostat au degré d'intensité étourdissant et l'assommer chaque fois qu'elle reviendrait à elle. Ce système impliquait qu'il aurait à la porter, ainsi que son équipement, au long des cinquante kilomètres de tube jusqu'à un point de sortie près de sa base. Mais il pouvait le faire. Il fabriquerait un traîneau. Il le ferait ! Rien ne l'arrêterait. Et la Terre...

A cet instant, entendant un bruit inhabituel, il leva les yeux. Il y avait

deux Eeltaus en costumes pressurisés devant lui, et une autre qui sortait du tunnel. Chacune tenait une arme à la main.

Lane essaya désespérément d'attraper celle qu'il portait à la ceinture. De sa main gauche, il tourna le rhéostat sur le côté du canon, espérant ainsi le mettre à pleine force. Puis il visa le groupe...

Il se réveilla sur le dos, habillé de son costume, le casque excepté, et ligoté à un brancard. Son corps était impuissant mais il pouvait tourner la tête. Il le fit et vit de nombreuses Eeltaus en train de démonter la chambre. Celle qui l'avait étourdi avec son arme avant qu'il eût le temps de tirer était debout près de lui.

Elle parlait anglais avec seulement une pointe d'accent étranger.

— « Calmez-vous, Mr. Lane. Un long voyage vous attend. Vous serez plus à votre aise sur notre navire. »

Il ouvrit la bouche pour lui demander comment elle savait son nom, mais la referma en réfléchissant qu'elle devait avoir lu les éléments du journal de bord à la base. Et il n'était pas étonnant que certaines Eeltaus eussent appris les langues de la Terre. Depuis plus d'un siècle, leurs spationefs sentinelles captaient la radio et la TV.

Ce fut alors que Martia parla à celle qui semblait être le capitaine. Son visage hagard était rougi par les larmes et par les traces de sa chute.

L'interprète dit à Lane : « *Mahrseeya* vous demande de lui dire pourquoi vous avez tué son... bébé. Elle n'arrive pas à comprendre pourquoi vous avez cru devoir agir ainsi. Pourquoi ? Pourquoi ? »

— « Je ne peux pas répondre, » dit Lane. Il se sentait la tête très légère, un peu comme un ballon qui se dilaterait. Et la chambre commençait à tourner lentement.

— « Je vais lui dire pourquoi, » répondit l'interprète. « Je lui dirai que c'est dans la nature de la bête. »

— « Ce n'est pas vrai ! » cria Lane. « Je ne suis pas une bête féroce. J'ai fait ça parce qu'il le fallait ! Je ne pouvais pas accepter son amour et en même temps rester un homme ! Pas le genre d'homme... »

— « *Mahrseeya,* » dit l'interprète, « va prier pour que vous soit pardonné le meurtre de son enfant et pour qu'un jour, grâce à notre éducation, vous deveniez incapable de commettre un tel acte. Elle-même vous pardonne, bien que malade de chagrin de la mort de son bébé. Elle espère qu'un jour viendra où vous la considérerez comme une... sœur. Elle pense qu'il y a du bon en vous. »

Lane serra les mâchoires et se mordit le bout de la langue jusqu'au sang, pendant qu'on lui posait son casque. Il ne se risquait pas à parler, parce qu'il aurait hurlé sans fin. Il avait la sensation qu'on avait planté quelque chose en lui, quelque chose qui avait brisé sa coquille, pour croître comme une sorte de ver. Et ce ver le rongeait, et il ne savait pas comment il pourrait l'empêcher de le dévorer tout entier.

(*Traduit par François Valorbe.*)

Bienvenue

(*Welcome*)

par POUL ANDERSON

En un récit net, bref, incisif et sarcastique, Paul Anderson nous entraîne à la suite d'un voyageur du temps, vers une Terre future à cinq siècles de notre époque, et où l'observation sociologique ménage quelques surprises.



LE premier étonnement de Barlow provint de ce que le futur semblait si peu différent. Il avait pensé que cinq cents années changeraient les moindres détails au-delà de toute imagination. A vrai dire, rien ne rappelait réellement les Etats-Unis du vingtième siècle ; mais le Mexique contemporain avait été beaucoup plus exotique que ne paraissait à présent la Fédération Nord-Américaine des républiques du Monde Uni.

Plusieurs personnages l'attendaient lorsqu'il sortit de l'état de super-énergie. Tous, sauf un, étaient des hommes, depuis l'adolescent jusqu'à l'homme mûr : deux Orientaux, un Noir, les autres Blancs. Ils portaient chemises, pantalons, et souliers de toile faits de matériaux synthétiques aux tons pastels, coupés à peu près comme ceux de Barlow. L'un d'eux avait, dans un étui, une arme élégante semblable à un pistolet ; mais ne craignant pas le nouvel arrivant, il n'y toucha pas. Tous se groupèrent autour de lui, émettant des paroles sympathiques en anglais plein d'élisions mais reconnaissable ; ils le conduisirent vers un divan et lui donnèrent à boire. La salle ne comportait pas de fenêtre, mais un plafond fluorescent et des grilles de ventilation. Une table portait divers appareils scientifiques, dont Barlow put identifier la plupart.

— « Heh, maintenant, mon cher, avalez ça, v' sentirez mieux. »

Barlow obéit mécaniquement. Il tremblait violemment. Une douce chaleur pénétrante l'envahit. Au bout de quelques instants il fut capable de considérer sa situation comme s'il se fût agi d'un autre. Il se sentit heureux, son esprit était plus clair, plus alerte que d'habitude. Et pourtant, se dit-il, cette drogue n'était pas tellement différente des tranquillisants de son époque.

— « Je crois qu'il est oké maintenant, Joe, » dit un jeune homme. Le plus âgé, qui semblait être le chef, approuva de la tête.

— « Comment v' sentez-vous ? » sourit-il en tendant la main. « Je suis Joe Grozen. Voici Amily, ma fille principale. Elle a insisté pour v'voir arriver. Je ne v'demanderai pas de v'souvenir du nom des autres pour le moment. »

— « Tom Barlow. » Il était très intéressé par Amily, qui était grande et bien formée ; derrière son visage en cœur, sa longue chevelure noire tombait jusqu'au milieu du dos. Elle arborait des sandales, un short, un genre de maillot, et une expression amicale. « En... heu... en quelle année sommes-nous ? »

— « Vingt-quatre quatre-vingt dix-sept, » répondit-elle. « Douze avril. Vos calculs étaient très bons. Cet endroit a été préparé spécialement pour votre arrivée. »

La gorge serrée en dépit de toutes les drogues calmantes, il fut obligé de *le* demander :

— « Existe-t-il pour moi un moyen de m'en retourner ? »

Le large visage rouge de Joe Grozen devint sérieux.

— « Non, je regrette, » murmura-t-il.

Barlow soupira.

— « Peu importe. Je ne m'y attendais pas. Voyager dans le passé, absurdité évidente. Tout ce que j'ai fait, c'est de me donner une décharge d'énergie, un vecteur sur l'axe du temps au lieu de l'axe spatial, et d'augmenter ainsi mon taux d'existence plusieurs millions de fois... mais vous savez tout cela. » Il se fouilla, cherchant une cigarette.

— « Oh ! oui, » dit un Oriental. « Le phénomène est bien compris aujourd'hui. » Il s'inclina. « Mais c'est un honneur d'en rencontrer le premier *découvreur*. Et vous êtes si jeune. »

— « Sam est chef du départ'ment des techniques, » expliqua Amily. « Nat'rellement il est surtout int'ressé par l'aspect scientifique. Et Phil, ici... » (elle posa brièvement une main sur l'épaule du Noir) « dirige la section sociohis'rique. Il voudra v'poser toutes sortes de questions sur le passé. »

— « Vous aurez un statut à vie dans mon départ'ment, si v'voulez, » déclara Phil à Barlow. « Conf'rencier spécial, conseiller, ce que v'voudrez. Il nous manque tant de renseignements sur tout ce qui précède les Guerres Atomiques. »

— « Fermez-la, tas de savants, » fit gaîment Joe. « Notre ami Tom est avant tout un être humain libre. V'pourrez l'interroger plus tard, mais laissez à ce pauvre tovaritch le temps de s'habituer à nous. Comment v'sentez-vous maintenant, Tom ? »

— « Très bien. » Barlow tira une longue bouffée de sa cigarette. C'était peut-être dû à la drogue, ou simplement à la conviction — maintenant vérifiée — que ses adieux au XXe siècle avaient été définitifs. Quelle qu'en fût la cause, cette époque semblait déjà reculée — bien qu'il n'en était parti que depuis une demi-heure à peine, pour autant que le sût son esprit conscient. Ses craintes ne s'étaient pas matérialisées : émerger au milieu d'un désert, ou d'une dictature Orwellienne, ou d'une chose également horrible. Il avait misé sur l'espoir de trouver un monde où sa propre arrivée romantique lui assurerait un bon départ pour s'établir. (Certainement, même au cours de cinq cents années, il n'y avait pas eu de nombreux *franchisseurs de temps*. Et les messages qu'il avait laissés, scellés dans des blocs de béton marqués, avaient été soigneusement

établis de façon à soulever la curiosité de l'humanité future au sujet de Thomas Barlow.) Ces gens débonnaires et familiers dissipaient son inquiétude. Il avait misé juste.

— « Oui, je me sens bien, » dit-il. « Fatigué, c'est tout. »

Joe hocha la tête.

— « Ça, je le conçois. Nous avons préparé une maison entièrement pour vous. V'pouvez vous y reposer. Cependant je voudrais v'donner un banquet de bienv'nue ce soir. Des quantités de gens veulent v'voir. »

— « Je n'ai pas besoin... »

Barlow fut interrompu par Amily qui lui prit la main.

— « Venez avec moi, » dit-elle. « Je vous emmène chez vous. En route, je v'donnerai un aperçu du monde actuel. »

— « Hé là, attends, » objecta Phil.

— « Attends toi-même, » gloussa-t-elle. « Je te connais, espèce de professeur. Tu le farcirais tellement de précisions qu'il ne saurait plus faire la diff'rence entre sa charge et un orifice Dirac. Ce qu'il lui faut maint'nant, c'est des faits, pas des données. »

— « Et quelqu'un pour lui tenir chaud, » taquina Sam.

Elle lui décocha une grimace. Joe sourit.

— « A quoi servirait d'être la fille du Prés'dent, Tom, si elle ne pouvait v'connaître avant toutes les autres femmes ? » dit-il. « Au cas où v'ne l'auriez pas encore deviné, vous allez être le célibataire le plus pourchassé de la planète. »

En fait, Barlow l'avait deviné — mais il lui était agréable de voir ses prévisions se confirmer.

La conversation dura encore quelques instants, puis il quitta la pièce avec la jeune femme. Franchissant une porte très ordinaire et un hall très commun, ils gagnèrent un garage souterrain. Des hommes vêtus de gris, au crâne rasé, s'inclinèrent avec déférence devant Amily et amenèrent en roulant une petite machine ovoïde aux couleurs vives. Sous la coupole transparente, les sièges étaient somptueux. Elle pressa des boutons et se renversa contre le dossier. Guidé par une sorte de pilote automatique, le véhicule gravit une rampe en ronronnant, et s'éleva dans les airs.

D'en haut, Barlow vit des kilomètres et des kilomètres de bâtisses. L'effet évoquait plus Chicago qu'une mégalopole futuriste : des cubes tristes et sales, et des fleuves presque solides de piétons qui circulaient entre les murailles. D'énormes engins — passagers et marchandises — grondaient sur des voies en surplomb qui par moments s'enfonçaient sous terre. Il ne vit que quelques aérocars particuliers, volant comme celui qui le transportait au-dessus de la cité.

— « Quelle est la population ? » demanda-t-il lentement.

Amily leva les épaules.

— « Qui sait ? Pour le monde entier, peut-être quinze milliards. »

Il siffla entre ses dents. Le cinquième de ce chiffre était déjà effrayant lorsqu'il avait quitté son propre siècle. Cependant, on avait dû faire des progrès en production alimentaire : algues, exploitation des océans, etc.

Il vit avec plaisir que l'air n'était pas chargé de *smog*. Sans doute l'exhaustion des carburants chimiques avait-elle entraîné une conversion totale à l'énergie électrique atomique.

Mais quand même, quinze milliards ! Il l'interrogea au sujet des autres planètes et fut légèrement attristé — mais guère surpris — d'apprendre qu'elles étaient visitées aussi souvent, et aussi fructueusement, que l'avaient été Pago-Pago ou l'Antarctique à son époque.

— « Quelle sorte de gouvernement avez-vous ? » voulut-il savoir.

Le rire d'Amily fut extrêmement musical.

— « Vous êtes un vrai savant, vous ! D'abord v'parlez de Mars, ensuite v'parlez des affaires du pays ! Eh bien, si je sais mon Histoire, vous aviez une quantité de nations séparées au XXe siècle. C'était avant les Guerres Atomiques, non ? Un seul pays maintenant, les Républiques du Monde Uni. Sinon comment survivraient quinze milliards d'habitants ? »

— « Et je suppose que toutes les races sont égales ? »

— « Quoi ? Je ne comprends pas. »

Avec difficulté, il réussit à lui expliquer que, dans le temps, les caractères physiques secondaires étaient considérés comme importants. Elle fut aussi stupéfaite et amusée d'entendre parler d'émeutes raciales, qu'il l'avait été autrefois d'apprendre les luttes sanglantes entre premiers Chrétiens au sujet du *iota* qui différenciait *homoousien* et *homoïousien*.

— « Voilà qui est réconfortant, » dit-il. « Comme j'espérais. »

Pendant quelques instants elle l'examina attentivement, tandis que l'aérocar sifflait dans le ciel d'avril aussi bleu que ses yeux.

— « Votre message n'a jamais expliqué clairement pourquoi vous étiez parti, » dit-elle.

Il regarda le sol de briques et de béton, puis les nuages.

— « C'est difficile à expliquer. L'écœurement serait le mot le plus simple. Après le décès de ma mère, je n'avais plus de liens personnels. Et je voyais la liberté opprimée dans la plus grande partie du monde, pourrie et vulgarisée dans mon propre pays ; je lisais des interviews de chefs prétendus sains d'esprit, qui parlaient calmement d'incinérer des dizaines de millions de femmes et d'enfants si l'intérêt national l'exigeait. Qu'avais-je à perdre ? »

Elle grimaça.

— « Vous avez bien fait, Tom. Je me demande pourquoi si peu de gens vous ont imité. Mais il y a eu les Guerres Atomiques, et toutes leurs conséquences, c'est vrai. Guère de chances de s'échapper. De nos jours, pas beaucoup de motifs. Qui, ayant accès à un accélérateur temporel, voudrait quitter notre monde ? »

Il la regarda, florissante, sereine et belle, et songea : qui, en vérité ? Bien sûr il n'avait pas découvert une Utopie ; mais il n'avait pas été naïf au point d'en espérer une. Il lui suffirait d'y trouver l'espoir. Il prit une nouvelle cigarette, lui en offrit une qu'elle refusa poliment. « Très peu de gens utilisent le tabac, » dit-elle. « Peut-être parce que c'est très cher. Mais si v'voulez fumer, cela v'regarde. »

— « Art suprêmement civilisé, » dit-il. « Se mêler de ses propres affaires. »

Elle lui coula un long regard de côté.

— « Cela pourrait me regarder aussi, » murmura-t-elle. « Vous êtes beau garçon. »

La drogue ne ralentit guère le pouls de Tom.

Il dirigea la conversation sur elle-même. Elle lui dit qu'elle s'intéressait aux sports et à l'art théâtral. Après une nouvelle mise au point sémantique, il réalisa que l'appellation « représentations d'amateurs » aurait elle-même été ambitieuse. Tout art était dorénavant au stade amateur, dans le sens « fait par amour de l'art » (et pour le prestige social) par ceux qui n'en avaient pas besoin pour vivre. Les spectacles produits en masse, au siècle de Barlow, étaient oubliés depuis longtemps. Il ne fut pas mécontent d'apprendre que la recherche scientifique, au contraire de la technologie et de la mécanique, était classée parmi les arts. Amily émit quelques opinions sur les intentions réelles de Shakespeare dans « *Hamlet* » et « *Le Roi Lear* », qui étaient peut-être banales pour ses contemporains — mais qui étaient si nouvelles et si sensibles aux yeux de Barlow, qu'il sentit que cette époque était un des grands Moments de l'art.

— « Mais je m'attendais à plus de changements, » dit-il. « Surtout plus d'inventions. Ce que j'ai vu semble avoir moins de cinquante ans d'avance sur ma période. Sans vouloir vous offenser, » s'empressa-t-il d'ajouter.

Amily était plus stupéfaite que blessée.

— « Pourquoi devrait-il y avoir des changements ? Cet aérocar n'est pas assez bien ? »

Ces gens rationalisaient peut-être, simplement, une technologie statique imposée par une population grouillante et des ressources diminuées. Visiblement le capitalisme tel que l'avait connu l'Amérique de Barlow, avec son besoin naturel d'innovation, était mort. Mais il ne le regretta pas. Tant de soi-disant progrès n'avaient provoqué que pur gâchis. Il faudrait mille ans au monde pour assimiler les progrès véritables de la Révolution Industrielle ; il fallait donner aux simples agréments de la vie le temps de s'adapter.

L'appareil descendit en planant jusqu'à une plateforme, au cinquantième étage d'un gratte-ciel. Les immeubles environnants étaient aussi hideux que tous les autres de la ville-continent ; mais cette tour se dressait, altière et propre, toute sécheresse supprimée par des bancs colorés de fleurs hybrides sur chaque terrasse.

— « Tant de gens voulaient v'parrainer que nous avons dû créer un fonds et un emplacement spéciaux, » dit Amily. Elle lui serra le bras. « Mais je vous ai vu la première, souvenez-vous. »

Après cette architecture, il fut surpris de la modestie de l'appartement : deux pièces assez petites, plus les bains et la kitchenette. Amily lui montra comment manipuler les *gadgets*, lesquels étaient peu différents de ceux qu'il connaissait. Il fut plus intéressé par le simple bon goût de la déco-

ration. Les rayonnages étaient pleins de livres plus beaux que ceux auxquels il était habitué ; certains étaient reliés à la main. Il vit que l'orthographe ne lui donnerait pas de mal. Une discothèque contenait depuis des chants médiévaux jusqu'à des symphonies modernes presque étrangères à son oreille ; mais au milieu, il trouva nombre de vieux amis et, essayant un mouvement de la Neuvième de Beethoven, il s'aperçut que jamais il ne l'avait entendue aussi bien exécutée.

— « J' pense que vous avez faim, » dit la fille. Elle ouvrit un réfrigérateur encastré. « Je vais v'faire un sandwich. » La viande était étrange, le pain beaucoup plus savoureux que la pâte à papier vendue sous ce nom à l'époque de Barlow. Il mangea avec délices, et engloutit une bouteille d'excellente bière.

— « Devriez faire un somme, maintenant, » dit-elle. « C'était exténuant, je sais. »

— « Je me sens parfaitement bien, » dit-il en se levant.

— « C'est seulement le tranquitisme, » le prévint-elle. « Ce soir, grande affaire. Durera pendant des heures. »

Il s'approcha. Elle ne bougea pas. Ses cils battirent, longs et noirs sur ses douces joues hâlées.

— « Je pourrai me reposer demain, » dit-il.

— « Bien sûr. Ici, vous êtes votre propre maître, Tom. Plus tard, Papa v'trouvera un statut, mais c'est honorifique. Et ce n'est pas pressé. »

Frappé par une pensée, il s'arrêta. Au milieu du dépaysement, de la nouveauté, cela ne lui était pas encore venu à l'esprit. S'il était vraiment, lui, une telle merveille, il avait été reçu avec un calme et un manque de décorum extraordinaires.

— « Que fait votre père ? » demanda-t-il.

— « Mais... Joe est Prés'dent du Monde. V'naviez pas réalisé ? » Elle se mit à rire. « Je suppose que non. Nous sommes tellement habitués les uns aux autres, tous amis, sans cérémonies, que nous avons tout simplement oublié... Oui, Joe est le Prés'dent. Sam Wong dirige le Départ'ment Mondial des techniques, Phil Faubus est chef sociohist'rien, Ivan... Peu importe. »

Il lui fallait un moment pour se débarrasser de ses conceptions. Que le chef exécutif de quinze milliards de Terriens pût être si humain semblait presque une contradiction.

Il s'aperçut qu'il avait reculé devant Amily.

Elle s'en aperçut aussi, le saisit par les mains et l'attira vers elle.

— « N'ayez pas peur, » dit-elle gaîment. « Ce n'est pas parce que je suis la fille du Président que je v'mangerai. J'ai d'autres projets. »

Barlow décida de prendre les choses comme elles venaient.

— « Je vous l'ai déjà dit, » fit-il, « ne vous hâtez pas de partir. »

— « Hm, » répondit-elle à voix basse, « je ne suis pas pressée à ce point... »

Une heure ou deux plus tard, quand elle déclara qu'il avait besoin de repos, il dut en convenir ; puis il lui demanda si elle avait des frères ou sœurs.

— « Bien sûr. Des tas. » Elle regardait le miroir devant lequel elle se recoiffait. « Rohz aurait voulu te rencontrer quand tu es arrivé, mais il est trop pris par ses études. Pas drôle, d'être Prés'dent. »

— « Rohz ? Un frère ? Mais tu disais que ton père... »

— « Joe ne vivra pas éternellement, sais-tu. Il faut que Rohz se prépare. »

— « Mais c'est... hé, attends ! »

Cette fois elle le regarda directement.

— « Tu ne comprends donc pas ? Rohz est le fils aîné de Joe par sa principale femme légitime. Donc il sera le prochain Prés'dent. »

— « Oh... » Barlow ne bougea pas. Puis, enfin : « La succession se fait ainsi dans tous les autres offices ? »

— « Bien sûr. Un père qui ne transmettrait pas sa position à ses héritiers serait dénaturé, non ? » Amily finit de peigner ses boucles, se releva vivement et lui envoya un baiser. « Il *faut* que je file. Bye, chéri. » Elle sortit rapidement. Un instant après, il entendit décoller son aérocar.

Resté seul, il s'agita un moment. Mais après tout, se dit-il, dans l'ensemble du contexte de l'Histoire, le gouvernement héréditaire était la norme, et tout gouvernement électif une déviation. Avec une éducation convenable... Et aussi, sans doute, une génétique et une médecine modernes, afin de supprimer les imperfections... la même famille pouvait produire des dirigeants avisés pendant des centaines d'années.

Il était trop las pour réfléchir plus avant. Le sommeil s'abattit sur lui.

Une musique douce l'éveilla au crépuscule. Un homme entra, porteur d'un plateau garni de thé et de biscuits. C'était un personnage corpulent avec la tête rasée et des vêtements gris, comme les gens du garage. Sa figure n'avait aucune expression. Il posa le plateau sur le lit et se prosterna.

Au bout de quelques secondes, Barlow s'écria nerveusement :

— « Eh bien, qu'est-ce qui vous prend ? »

— « Mon maître ne m'a pas ordonné de me lever, » répondit une voix éteinte.

— « Hein ? »

Un nouvel homme entra. Il était vêtu plus gaîment, d'une sorte de livrée, mais son crâne était aussi dénudé que celui de l'autre.

— « Plaise à mon maître, » dit-il, « son bain et ses habits sont prêts. Il sera bientôt l'heure du banquet. »

Barlow posa les pieds sur le tapis.

— « Bon Dieu ! » explosa-t-il. Un peu de thé se renversa sur l'homme prosterné, et il était chaud, mais il n'y eut pas un cri, pas un geste.

Lorsqu'il eut réussi à comprendre — ce qui ne fut pas facile, ses deux esclaves étant irrémédiablement stupides — Barlow se mit à contempler longuement la paroi. Eh bien, se déclara-t-il finalement, lorsque quinze milliards d'êtres se trouvent entassés sur une planète appauvrie, ils deviennent forcément une denrée *bon marché*.

Avec l'aide d'une nouvelle dose de tranquillisant, il fit une entrée honorable sur le lieu du festin, et bavarda avec la plupart des dirigeants

de la Terre. Leur nombre total était restreint, et il apprit qu'ils limitaient prudemment leur descendance, afin d'éviter le partage de leur pouvoir. Cependant, ils n'étaient pas plus conscients de tyranniser les esclaves que le fermier de dominer injustement son bétail. Leurs souhaits de bienvenue à Barlow furent chauds et sincères. Lorsqu'Amily prit son bras et mena la procession vers la salle à manger, il commença à se sentir chez lui.

Les hors-d'œuvres, potage et salade furent délicieux. Alors, fier et empressé, le père d'Amily se leva pour faire les honneurs de la pièce de résistance qu'on apportait : un jeune esclave rôti.

(Traduit par P.J. Izabelle.)



L'homme de guerre

(The oldest soldier)

par FRITZ LEIBER

Fritz Leiber écrit en ce moment une vaste épopée qui comprend déjà un roman et une demi-douzaine de nouvelles. Le sujet de cette épopée est une guerre invisible, qui se joue entre deux organisations possédant des machines à voyager dans le temps et pouvant changer le cours de l'histoire. Un peu, en somme, comme si deux Patrouilles du Temps se combattaient...

C'est dans ce vaste cycle que se place le surprenant récit que vous allez lire. (1)



CELUI qu'on appelait « le lieutenant » s'envoya une solide lampée de Loewensbrau. Il venait de nous décrire un duel de mortiers sur le front d'Ukraine entre Allemands et Russes dont les positions respectives, ce jour-là, crachaient un très joli feu d'artifice.

Max agita la canette qui contenait sa bière blonde favorite, et son regard prit une expression lointaine. « Quand les mortiers ont fait le dégât à Copenhague, » dit-il, « le ciel était sillonné de traînées pourpres, et tous les clochers de la ville illuminés, sans parler de la mâture dégarnie des vaisseaux britanniques : on aurait dit une forêt de croix. »

— « Y a donc eu des débarquements dans ce coin-là ? Première nouvelle, » remarqua quelqu'un d'un ton faussement indifférent.

— « Cela se passait sous Napoléon, » précisa Max. « En 1807, quand les habits rouges ont bombardé la ville pour s'emparer ensuite de la flotte danoise. »

— « T'y étais donc, Maxie ? » susurra Woody. Sa question souleva l'hilarité générale de notre groupe massé autour du comptoir. Siroter un verre chez un marchand de vins n'a rien de tellement folichon, aussi un peu de vaudeville est-il toujours accueilli avec faveur.

— « Et pourquoi la mâture dégarnie ? » demanda une autre voix.

— « Parce que, comme ça, les projectiles risquaient moins de mettre le feu aux vaisseaux qui les tiraient. Ça a vite fait de flamber, une voilure, et un navire en bois s'allume aussi facilement que du ligot. C'est d'ailleurs pourquoi les tirs à boulets rouges n'ont jamais rien valu dans un combat naval. Tenez, c'est comme la « grande lueur rouge, » à Fort Mac

---

(1) Nouvelles du même auteur dans « *Fiction* » : « *Le Jeu du Silence* » (n° 11) « *Des filles, à pleins tiroirs...* » (n° 66) ; « *Nocturne* » (n° 67) ; « *Rythme secret* » (n° 92).

Henry. » (Max parlait toujours, imperturbable). « Cette fois-là, il s'agissait des fameuses fusées de Congreve (1). Et le « foudroyant éclair » des bombes tirées par les mortiers des ketches a marqué l'avènement de l'artillerie à tir précis. On trouve dans l'hymne américain tout un résumé de l'histoire de l'armement. » Max promena autour de lui un sourire satisfait, puis : « Tu l'as dit, Woody : j'y étais. Tout comme je me suis trouvé avec les Martiens confédérés quand ils ont rasé Copernic lors de la Deuxième Guerre Coloniale, et tout comme j'aurai mon trou individuel devant Copeybawa, dans un milliard d'années d'ici : avec ces sacrés rayons lancés par les astronefs de bataille vénusiens qui mettent tout sens dessus dessous, je pourrai m'amuser à empêcher la terre de s'écrouler. »

Cette fois, ce fut du délire. Woody remuait lentement la tête en répétant : « Copenhague, Copernic et... comment qu'il a dit, le troisième nom ? Ben il en a, de l'imagination ! » Le lieutenant : « Ouais, t'y étais... en livres. » Quant à moi, je pensais : « *Merci, mon Dieu, pour tous ceux qui oscillent de la touffe ! Merci en particulier pour les courageux, qui ne se dégonflent pas et ne se fichent jamais en rogne, de sorte qu'on ne peut jamais savoir au juste s'ils prennent ça à la blague ou s'ils y croient mordicus. Il n'y en a qu'un ici qui prend Max un tout petit peu au sérieux. Mais tout le monde l'aime bien parce qu'il ne se laisse jamais démonter...* »

— « Tout ce que je voulais vous faire voir, » reprit Max dès qu'il put dominer la truculence de son auditoire, « c'est qu'il n'y a jamais rien de nouveau sous le soleil en matière d'armement. »

— « Est-ce que les Romains pratiquaient les fusées eux aussi ? » demanda la voix qui avait auparavant fait préciser la date de la prise de Copenhague. Je reconnus l'interrupteur : Sol lui-même, debout derrière son comptoir.

— « Non. Leur spécialité, c'était la catapulte... qui s'est appelée cranequin plus tard. Pourtant, maintenant que tu m'y fais penser, je me souviens de ce qu'un légionnaire m'a dit une fois : d'après lui, Archimède aurait utilisé des fusées à feu grégeois pour incendier la voilure des galères romaines à Syracuse — et non ces fameux miroirs géants, qui seraient une pure légende. »

— « Tu veux dire que vous êtes plusieurs types de ton genre dans cette affaire de barouds-à-perpète-à-travers-tout-l'univers ? » La voix rauque de Woody exprimait une grande solennité et le summum de l'étonnement.

— « Cette question ! » rétorqua Max, soudain véhément. « Sans cela, comment, d'après toi, les guerres seraient-elles jamais faites et refaites ? »

— « Pourquoi diable refaire une guerre ? » objecta Sol jovialement. « Une fois ne suffit donc pas ? »

---

(1) Sir William Congreve inventa en 1804 la fusée qui porte son nom. Elle fut utilisée par les Anglais au cours de la guerre de 1812-1814, contre les Etats-Unis. Et ce fut à l'occasion de la résistance victorieuse du Fort Mac Henry que l'avocat Francis Scott Key composa « The star-spangled banner », devenu depuis l'hymne national américain.

— « T'imagines-tu par hasard que l'on puisse voyager dans le temps sans être mêlé aux conflits de telle ou telle époque ? »

Je plaçai mon grain de sel à mon tour : « En tout cas, ce que t'a dit le légionnaire ferait d'Archimède le tout premier utilisateur des fusées à carburant liquide. »

Max m'adressa un petit sourire de biais : « Eh oui, ma foi, » acquiesça-t-il après une ou deux secondes de réflexion. « Sur cette planète, s'entend. »

A ces mots, l'hilarité générale qui s'était calmée alla *rinforzando*. W o o d y soliloqua : « Au poil, le coup de refaire les g u e r r e s... surtout qu'on en connaît un drôle de rayon, nous autres ! » Et le Lieutenant, avec son accent de Chicago : « Alors comme ça, pour de bon, tu t'es bagarré sur Mars ? »

— « Oui, mais l'affaire dont je vous ai parlé, c'était sur la Lune — la nôtre. Je faisais partie du Corps Expéditionnaire venu de la Planète Rouge. »

— « Ah ! bon. Maintenant, si tu veux bien, je voudrais te demander... »

Quand je dis que je m'intéresse aux loufoques, je suis sincère. Adorateurs de la soucoupe volante, fanatiques de la perception extra-sensorielle, maniaques de la religion, philosophes ou psychologues un peu fêlés, voire tout simplement (comme c'est le cas pour Max) sympathiques farfelus à l'imagination prodigieuse — je les place tous sur le même podium : ce sont les seuls qui brandissent encore très haut l'étendard de l'individualité à une grise époque de conformisme ; les seuls qui tiennent bon contre la tendance actuelle à l'homme standard et à la recherche de la motivation. L'unique danger qui menace le loufoque (de même que le drogué ou la prostituée) vient de certaines gens à l'esprit très pratique, qui voient en eux une source de profits. De sorte que je dis à tous les timbrés : « Restez indépendants ; ne donnez ni n'acceptez jamais un sou. Prenez modèle sur Max. »

Précisément, lui et le lieutenant entamaient une discussion concernant les problèmes posés par le tir d'artillerie dans le vide spatial et en zone de faible gravité, toutes questions un peu trop techniques pour alimenter l'euphorie ambiante. Aussi Woody relança-t-il la balle : « Mais dis donc, Maximilien ? Si t'es obligé comme ça de barouder dans tous les coins du ciel et jusqu'à la fin des siècles, tu dois pas souvent tirer ta flemme ? Comment ça se fait que tu trouves le temps de venir siroter avec nous ? »

— « C'est ce que je me demande moi aussi, » rétorqua Max sur le même ton. « Le fait est que je suis en situation irrégulière, par suite d'une erreur dans ma feuille de route. Je dois d'ailleurs m'attendre à ce qu'on me retrouve d'un jour à l'autre pour me permettre de rejoindre mon unité — du moins, si l'ennemi souterrain ne m'a pas cravaté avant. »

Et ce fut à cet instant précis que la chose arriva. Au moment même où Max faisait allusion à un ennemi souterrain, où les rires reprenaient (quoiqu'un peu moins sonores) cependant que Woody gloussait : « Voilà le péril souterrain, maintenant. Qu'est-ce que vous dites de ça, les gars ? » Je songeais à tout ce que Max m'avait apporté ces quinze derniers jours,

au souffle presque épique dont il faisait preuve pour évoquer le passé de façon aussi vivante, mais autre chose en plus... Ce fut à cet instant précis, donc, que je vis les deux yeux rouges. Deux yeux rouges qui se trouvaient à ras du sol dans la rue noire, et qui épiaient à travers la vitrine poussiéreuse de la boutique.

Vitrines et panneaux de glace font fureur dans notre moderne Amérique, des pavillons en banlieue aux salons de beauté en passant par les bureaux où trônent les gros directeurs et les appartements empilés en gratte-ciel : ils ont même envahi les piscines, où ils mesurent sept mètres de haut. C'est dire que la boutique de Sol ne fait pas exception à la règle. (Je crois d'ailleurs qu'une loi rend la chose obligatoire pour les marchands de vins). Mais j'étais le seul du groupe à avoir les yeux tournés en direction de la rue. Dehors, le vent soufflait dans la nuit sans lune. Le coin est sombre et malpropre même par beau temps et, en face de chez Sol, il y a d'autres vitrines qui donnent des reflets insolites. Aussi, lorsque j'eus aperçu cette tête noire et imprécise dont les yeux semblables à deux braises regardaient dans la boutique, ma réaction presque immédiate fut de penser qu'il s'agissait de mégots attisés par le vent ou, plus vraisemblablement des feux arrière d'une voiture qui tournait au coin de la rue et dont j'avais vu le reflet. Une seconde plus tard, d'ailleurs, je ne vis plus rien — l'auto ayant disparu au carrefour ou le vent ayant balayé les mégots loin de là. Malgré quoi je demeurai momentanément sous une bizarre impression de malaise, tant la coïncidence était frappante entre cette illusion visuelle et la phrase de Max concernant un ennemi souterrain.

Et il faut croire que mon trouble était apparent puisque Woody, qui n'a pas les yeux dans sa poche, m'interpella gaiement : « Alors, Fred ? C'est-y ta limonade qui te mettrait les nerfs en pelote, ou le baratin de Max qui finirait par écœurer son meilleur copain ? »

Max m'adressa un regard pénétrant. Peut-être vit-il quelque chose de mon émotion intérieure — en tout cas il vida sa canette. « Je pense qu'il est temps de rentrer, » dit-il. Bien qu'il ne se fût pas adressé à moi en particulier, il ne me quittait pas des yeux. Je reposai ma bouteille sur le comptoir. Il y restait encore un bon tiers de liquide, trop sucré pour mon goût, et c'est cependant le soda le plus amer dont Sol dispose. Puis Max remonta la fermeture métallique de son blouson, je l'imitai et nous gagnâmes la porte de la boutique où un coup de vent glacial vint à notre rencontre. « Demain soir, » proposa le Lieutenant à Max, « faudra qu'on trouve un modèle de canon spatial plus perfectionné. » Sol nous adressa son habituel : « Gardez la bonne direction ! » Quant à Woody, il claironna : « Adieu, soldats de l'univers ! » (Je devinais sans peine ce qu'il allait ajouter, dès la porte refermée : « Ce Max est complètement givré, et Freddy ne vaut guère mieux. Boire de la limonade... pouah ! »)

Nous étions maintenant dans la rue, Max et moi, luttant contre le vent et clignant les yeux pour échapper à la poussière. Nous avions à parcourir la distance de trois groupes d'immeubles avant de retrouver le

minuscule appartement de Max — son « gourbi », comme on peut l'appeler sans être suspect d'abus de langage.

Nulle part je ne voyais trace de grand chien noir aux yeux rouges, et du reste je ne m'étais pas absolument attendu à en voir.



Pourquoi j'attachais tant de prix à Max, à ses gags historico-militaires et à notre solide camaraderie ? Il y avait là un phénomène dont l'origine date de mon enfance. J'ai été un gamin timide et solitaire, sans frères ni sœurs pour l'épauler dans les premières batailles de la vie. De même, je n'ai jamais connu le stade habituel où l'enfant fait partie d'un groupe de son âge.

Parallèlement, et au cours de cet entre-deux-guerres qui m'amena en 1939 à l'âge d'homme, je devins peu à peu un libéral convaincu, haïssant la guerre avec une force qui tenait du mysticisme — et à ce point que je me fis gloire d'éviter le service militaire durant le deuxième conflit mondial. Je me contentai toutefois d'un emploi d'ouvrier à l'usine d'armement la plus proche, sans aucunement rechercher la route héroïque du pacifisme gesticulant.

Mais ensuite survint l'inévitable réaction provoquée par cette tournure d'esprit libérale qui me faisait apercevoir, à retardement, l'autre aspect de toute question. Je commençai à m'intéresser aux soldats et au métier des armes — à les admirer timidement. Bon gré mal gré d'abord, puis de plus en plus volontiers, j'en venais à considérer le côté nécessaire et romanesque de l'homme de guerre, du gardien (souvent isolé comme moi) de ces camps continuellement cernés par un univers hostile et que nous appelons civilisation et fraternité. Gardien nécessaire, certes, malgré cette vérité que la guerre conduit l'homme à l'irrationalité et au sadisme tout en favorisant les marchands de canons et la réaction.

Je considérai bientôt que ma haine de la guerre n'était en partie qu'un prétexte à cacher ma lâcheté et décidai de rendre hommage d'une façon quelconque à l'autre aspect de la vérité. Rien de moins facile, pourtant, que de se donner le sentiment d'être brave uniquement parce qu'on en a tout à coup le désir. Dans notre société ultra-civilisée, les occasions de faire acte ostensible de courage s'offrent rarement. En fait, elles sont diamétralement à l'opposé des chemins tranquilles et du train-train quotidien auxquels est habitué le citoyen du temps de paix, et se présentent presque toujours dans la prime jeunesse de l'homme. De sorte qu'en général, celui qui désire accéder sur le tard à la bravoure attendra six mois l'occasion souhaitée, si infime dût-elle être, se précipitera dessus et la gâchera en six secondes.

Mais enfin, et pour pénible qu'elle fût, je subis cette réaction contre mon pacifisme primitif. Réaction qui fut d'abord essentiellement livresque : je dévorai les ouvrages traitant de la guerre, absorbant aussi bien l'œuvre des historiens que les ouvrages destinés au grand public, et la réalité comme la fiction. Je m'efforçai d'assimiler les caractéristiques et

le jargon militaires des différentes époques, l'organisation, l'armement, la stratégie et la tactique. Les personnages tels que Tros de Samothrace ou Horatio Hornblower devinrent en secret mes nouvelles idoles, de même que les cadets astronautes de Heinlein, les Bullard et autres héros d'outre-ciel.

Vint un moment, cependant, où la lecture ne me suffit plus. Il me fallait maintenant des soldats de chair et de sang — et ces hommes de guerre, je les découvris finalement dans le petit groupe qui se réunissait tous les soirs chez Sol. Si bizarre que cela puisse paraître, les liquoristes chez qui l'on peut consommer ont une clientèle à l'esprit plus étoffé et plus amical que celle des bistrots — peut-être parce qu'on n'y trouve ni phonos électriques, ni billards de Mr. Gottlieb, ni pierreuses en quête de pigeons, ni types qui cherchent la bagarre ou la douce inconscience. Quoi qu'il en soit, ce fut chez Sol que je connus Woody, le Lieutenant, Bert, Mike, Pierre et, naturellement, Sol en personne. Un indifférent aurait tout au plus supposé qu'il n'y avait là qu'un groupe de paisibles pochards — et non certes de soldats. Mais je réunis deux ou trois petits indices qui m'incitèrent à revenir plus souvent. Je me fis d'abord oublier dans un coin en buvant une orangeade ou une citronnade symbolique, et n'eus pas à attendre longtemps le résultat de mon assiduité. Ils eurent tôt fait de se déboutonner pour sortir le chapelet des souvenirs qui s'appelaient Afrique du Nord, Stalingrad, Anzio, Pacifique ou Corée. J'avais déjà de quoi m'estimer assez content.

Et puis Max apparut à son tour chez Sol (il y a un mois de cela) et je vis tout de suite en lui le personnage que je souhaitais vraiment rencontrer. Homme de guerre dans toute l'acception du terme, il s'annonçait doué du même penchant que moi pour l'histoire. Mais son érudition était infiniment plus vaste que la mienne et je me considérais comme un vulgaire amateur en comparaison. Il y avait encore en lui cet humour loufoque irrésistible. Enfin il se prit d'une véritable amitié à mon égard, de sorte que nous fûmes très vite autre chose qu'une simple paire de piliers de bistrots. Max était celui qu'il me fallait — bien qu'en fait je n'eusse pas la moindre idée de ses tenants et aboutissants.

Naturellement, il n'avait pas frayé dès le premier soir avec les autres. Il s'était d'abord contenté de boire sa bière sans mot dire et de tâter le terrain à peu près comme je l'avais déjà fait. Mais tant de choses en lui évoquaient le soldat — sa carrure, ses mains puissantes, son visage boucané et le sourire un peu las de deux yeux qui donnaient l'impression d'avoir tout vu — que le cénacle, je crois, l'aurait accueilli volontiers dès le début. Le troisième ou le quatrième soir, Bert se mit à parler de l'offensive de von Rundstedt dans le saillant des Ardennes. Alors Max intervint, disant ce qu'il avait vu à Bastogne, et au coup d'œil qu'échangèrent Bert et le Lieutenant je compris que le nouveau était « reçu », qu'on l'acceptait désormais comme septième membre du groupe. Quant à moi, je demeurais l'habitué du genre puritain dont on tolère la présence, car je n'avais jamais caché mon manque total de toute expérience militaire.

Peu de temps après, Woody nous sortit une histoire inventée de bout

en bout, et ce fut ainsi que démarra le canular du soldat-de-tous-les-cieux-et-de-tous-les-temps. C'est d'ailleurs là où ça devient drôle, car je suppose que nous aurions dû simplement voir en Max un bon farfelu toqué d'histoire et qui aimait enfourcher son dada de façon truculente. Il est même possible que ce fût l'opinion intime de certains d'entre nous. Mais le « nouveau » faisait preuve d'une telle véracité dans ses descriptions, d'une telle aisance aussi, que l'on y sentait autre chose que le résultat d'un grain de folie. Et il exprimait quelquefois une telle nostalgie en nous parlant de guerres qui se déroulaient à des millions de kilomètres ou d'années de nous, que Woody s'en étranglait de rire — marque du tribut le plus sincère qu'il eût pu payer à la force de persuasion de Max.

Ce goût de la blague, mon compagnon s'y adonnait encore lorsque nous étions seuls tous les deux, soit dans la rue, soit chez lui. (Il ne venait jamais me rendre visite.) Toutefois c'était alors de façon plus sobre, si bien qu'à certains moments il me faisait l'impression, non de vouloir se poser en soldat d'une Puissance luttant de siècle en siècle pour changer le cours de l'histoire, mais plus simplement de chercher à me prouver que nous sommes des créatures douées d'imagination, notre premier devoir étant de nous mettre dans la peau et dans l'esprit de ceux qui existent en d'autres temps, en d'autres lieux et sous d'autres aspects physiques. « Vois-tu, Fred, » me dit-il un jour, « tout est dans l'épanouissement de la conscience, de cette petite graine qui germe, qui pousse ses racines à travers l'espace et le temps. Mais cela peut se faire de mille manières, comme une araignée tissant sa toile d'un esprit à l'autre ou comme une taupe creusant dans le fin fond de l'inconscient. Les conflits les plus terribles sont les guerres idéologiques. »

Au reste, peu m'importait où il voulait en venir. Je me maintenais au diapason de sa loufoquerie et c'est, je crois, la façon la plus correcte de se comporter vis-à-vis du prochain (timbré ou non) du moment que l'on peut s'y tenir sans faire violence à sa propre personnalité. Autrui vous apporte un peu d'animation dans la routine quotidienne : pourquoi chercheriez-vous à étouffer ce peu ? Simple question de savoir-vivre, d'esthétique.

Depuis que je connaissais Max j'en étais venu à beaucoup méditer cet aspect de l'esthétique. « Soldat, rond-de-cuir, prédicateur ou pickpocket, » me dit-il une fois, « ta position sociale n'importe plus tellement, dès l'instant que tu sais y faire preuve d'esthétique. Mieux vaut échouer avec panache que triompher petitement, car dans ce dernier cas tu ne tires aucun plaisir du succès. »

On aurait dit qu'il comprenait mes scrupules intimes sans que j'aie eu besoin de les lui avouer. Il insistait sur ce fait que l'homme de guerre a l'habitude de la bravoure, qu'il y est entraîné. Le but de la discipline militaire est de s'assurer que l'instant d'épreuve venu (ces quelques secondes qui se présentent tous les six mois) le soldat foncera bravement sans même y penser. Rien à voir avec une vertu qui serait particulière au soldat et dont le « pékin » serait dépourvu. La peur ? Tout le monde a peur, prétendait Max, exception faite pour quelques cas très

rares relevant de la psychopathie ou du désir de suicide. La seule différence, c'est que la peur ne se trouve pas au niveau du conscient. En revanche, mieux on se connaît soi-même, mieux on connaît son entourage et la situation à laquelle on doit faire face — et mieux, dès lors, sera-t-on armé contre la peur. En termes plus généraux : si l'on s'impose une discipline de chaque jour consistant à regarder droit devant soi, si l'on envisage de façon réaliste les obstacles et les occasions qui peuvent se présenter, on aura toutes les chances de triompher. Tout cela je le savais déjà, naturellement, l'ayant lu ou entendu dire auparavant. Mais il me semblait que venant de Max, ces paroles trouvaient en moi une résonance beaucoup plus forte. Comme je l'ai dit, Max était le compagnon qu'il me fallait.

Ce soir-là donc — ce soir où il avait parlé de Copenhague, de Copernic et de Copeybawa, où je m'étais imaginé voir deux yeux rouges dans la nuit — nous rentrions par les rues désertes tout en écoutant l'horloge de l'Université sonner onze coups. Et ce soir-là je ne pensais à rien de particulier : je raccompagnais mon bon copain aux propos loufoques, et nous serions bientôt chez lui en train de nous offrir le coup de l'étrier.

Je ne m'attendais certainement à rien d'insolite.

Mais juste comme nous tournions au dernier coin de rue avant son domicile, Max s'arrêta pile.



Son minuscule logis (catégorie une pièce-débarras) se trouvait en façade au deuxième étage d'un immeuble de briques noircies et dont les balcons à l'ancienne mode donnaient tous sur un escalier de secours passablement rouillé. La volée inférieure de cet escalier était à contrepoids. Elle ne s'abaissait jusqu'au trottoir que lorsqu'un locataire s'y engageait — si tant est que l'occasion s'en fût jamais présentée.

Naturellement, je fis comme Max quand il s'arrêta sans crier gare. Il regardait au-dessus de nous, en direction de son balcon. Mais il faisait si noir que je ne vis rien d'insolite, sinon que Max, ou un autre locataire de l'immeuble, avait dû laisser un gros paquet dehors, sur l'escalier de secours. Ce n'était d'ailleurs pas la première fois que j'aurais vu cet endroit servir de débarras ou de séchoir à linge en dépit de toutes les prescriptions contre les risques d'incendie.

Or, Max demeurait immobile. Et il regardait toujours le balcon.

— « Dis donc, Fred, » murmura-t-il enfin, « si nous allions plutôt chez toi, histoire de changer un peu ? Je pense que ton invitation tient toujours ? »

J'approuvai aussitôt sur le même ton : « Comment donc ! Je te l'ai toujours proposé, voyons ! »

Je demeurais deux immeubles plus loin. Nous n'avions qu'à prendre le carrefour, et après c'était tout droit.

— « D'accord, allons-y. » Je décelai une pointe d'impatience dans

sa réponse. Un frémissement inhabituel. Il semblait tout à coup avoir hâte de tourner au coin de la rue. Il me prit le bras.

Il ne regardait plus en direction du balcon, mais moi si. Le vent avait brusquement cessé de souffler. La nuit était soudain très calme, très silencieuse. Et tandis que nous prenions le carrefour — ou pour être plus juste, tandis que Max m'entraînait à sa suite — je vis le gros paquet laissé sur l'escalier remuer, se soulever, et deux yeux apparaître. Deux yeux qui luisaient comme des braises, et qui nous épiaient d'en haut.

Je ne bronchai point. Je ne pense pas que Max s'aperçut de rien sur le moment mais quant à moi, j'étais secoué. Car cette fois il ne pouvait s'agir de mégots ou de phares d'auto, les uns ou les autres étant trop improbables au troisième étage d'un escalier d'incendie. Il me fallait trouver une explication beaucoup plus rationnelle. D'ici là, force me serait d'admettre que quelque chose... eh bien, oui, quelque chose *d'autre*... rôdait dans ce quartier de Chicago.

Toute grande ville a ses dangers normaux : agresseurs nocturnes, blousons noirs, sadiques et autres obsédés. Enfin, le genre auquel on s'attend toujours plus ou moins quand on est dehors la nuit. Mais nul, je pense, n'est préparé à affronter *l'autre* chose. S'il vous arrive d'entendre gratter dans votre cave vous songez tout de suite à des rats. Vous savez qu'ils peuvent être dangereux, certes. Vous n'en êtes pourtant pas effrayé outre mesure au point de ne pas oser descendre voir de quoi il retourne. Vous ne vous attendez pas à trouver votre cave grouillant de mygales monstrueuses.

Or, le vent ne s'était pas encore remis à souffler, et nous avions parcouru environ le tiers de la longueur du premier groupe d'immeubles lorsque j'entendis derrière nous, faible mais distinct, un grincement métallique qui se termina en choc sonore. Un choc dont la seule explication logique était que la partie inférieure de l'escalier de secours venait de s'abaisser jusqu'au trottoir

Je continuai d'avancer, mais mon esprit se partagea en deux, moitié tendu vers la chose invisible derrière nous, moitié échafaudant à toute allure les suppositions les plus hideuses, dont celle qui me faisait soudain voir en Max un évadé de quelque camp de concentration situé à l'autre bout de l'univers. Saisi d'une épouvante muette, je me disais que si de tels camps existaient, gardés par quelque monstrueuse cohorte de SS, ces derniers devaient disposer de chiens en tous points semblables à celui que je croyais avoir vu... et que, pour être franc, je m'attendais à *voir* bondir derrière nous si je risquais un œil par-dessus mon épaule.

Rien ne me fut plus pénible que de serrer les dents, que de m'obliger à ne pas prendre la fuite droit devant moi, alors que cette peur s'emparait de toutes mes pensées et que le mutisme de Max n'était certes pas fait pour me ragaillardir.

Enfin, comme nous arrivions au second pâté de maisons, je retrouvai mon sang-froid et fis part à Max de ce que je croyais avoir vu. Sa réaction m'étonna :

— « Comment est disposé ton appartement, Fred ? Il est au troisième étage, m'as-tu dit ? »

— « Oui. Il y a... »

— « Commence par l'entrée. »

— « Il y a d'abord le salon, ensuite un petit bout de vestibule et enfin la cuisine. La forme d'un sablier, tu vois ? Deux portes ouvrent sur le couloir ; à droite, en entrant, celle de la salle de bains, et celle de ma chambre à gauche. »

— « Et comme fenêtres ? »

— « Deux dans le salon, côte à côte. Une dans ma chambre, qui communique avec une cheminée d'aération. Et deux dans la cuisine. »

— « Est-ce que ta cuisine a une autre porte ? »

— « Oui. Elle donne sur le balcon de derrière. Au fait, j'oubliais qu'elle est vitrée : ça donne donc trois fenêtres dans la cuisine. »

— « Et tes volets ? Sont-ils déjà fermés ? »

— « Non. »

Si rapide était notre échange de questions et de réponses que je parlais sans avoir le temps de me demander où Max voulait en venir. Il se tut un instant, puis : « Ecoute, Fred : je ne te demande pas d'ajouter foi à tout ce que je vous ai raconté chez Sol histoire d'animer la conversation, ça ferait trop de choses à avaler d'un seul coup... Mais ce chien noir, tu y crois, n'est-ce pas ? Non... » Il m'empoigna le bras. « Ne te retourne pas, surtout ! »

J'avalai péniblement ma salive. « Maintenant, j'y crois pour de bon. »

— « Okay. Continue à marcher du même pas. Je regrette de t'avoir mêlé à tout cela, mon vieux. Il faut à présent que j'essaie de nous sauver tous les deux. Pour toi, le mieux est de n'accorder aucune attention à cette chose, de faire comme si tu ne savais rien : la bête ne saura pas que je t'ai mis au courant, elle n'osera pas s'en prendre à toi, elle cherchera à m'attaquer sans te donner l'éveil. Elle pourra même se tenir à distance un bout de temps si elle s'imagine m'avoir de cette façon. Mais ça ne durera pas, parce qu'elle n'est qu'imparfaitement dressée. De mon côté, la meilleure chose qui me reste à faire est d'entrer en liaison avec ceux de ma compagnie (j'ai eu tort de ne pas m'y prendre plus tôt) pour qu'ils me tirent de là. Je devrais y arriver en une heure. Moins, peut-être. C'est ce délai que je te demande de m'assurer, Fred. »

— « Dis-moi ce qu'il faut faire. » Tout en parlant je gravissais le perron qui accédait à l'entrée de l'immeuble, et je crus entendre un piétinement derrière nous. Un bruit de pattes circonspectes, à peine perceptible. Max se glissa dans l'entrebâillement de la porte que je venais d'ouvrir et nous prîmes aussitôt l'escalier.

— « Dès qu'on est chez toi, » chuchota Max, « tu allumes partout dans le salon et la cuisine, tu laisses tes volets ouverts et tu te mets à faire n'importe quoi, pourvu que ça paraisse normal : lire ou taper à la machine, ou même casser une croûte si tu le peux. L'essentiel, c'est que tu aies l'air le plus naturel possible, que tu t'astreignes à ne pas broncher

si tu entends ou pressens quelque chose. Et attention ! N'ouvre aucune porte, aucune fenêtre ; ne t'avise même pas de regarder à travers les vitres, ni de t'en approcher. Je te mets en garde, car tu te sentiras probablement poussé à aller voir. Bref, essaie de faire comme si de rien n'était. Si tu arrives à les... à *le* tenir en respect une demi-heure — jusqu'aux alentours de minuit — si tu peux m'assurer ce délai, je dois pouvoir m'en tirer. Et ne perds pas de vue que c'est notre meilleure chance, pour toi comme pour moi. »

— « Mais toi ? » insistai-je en cherchant ma clé dans ma poche. « Qu'est-ce que tu... ? »

— « Je vais tout de suite m'enfermer dans ta chambre. Ne t'occupe pas de moi, et quoi que tu puisses entendre, n'essaie pas de venir me rejoindre. Y a-t-il une prise de courant, dans ta piaule ? J'aurai besoin d'électricité. »

— « Oui. Mais j'ai eu pas mal d'ampoules grillées ces jours-ci. Quelqu'un devait faire sauter les fusibles de l'immeuble. »

— « Au poil, » grommela-t-il en entrant à ma suite dans l'appartement.

J'allumai toutes les appliques du living-room, puis les lampes de la cuisine et rejoignis Max. Je le trouvai penché sur mon bureau, à côté de la machine à écrire. Il griffonnait quelque chose sur une feuille de papier vert qu'il avait dû apporter avec lui. Il se redressa et me la tendit :

— « Plie ça, mets-le dans ta poche et garde-le sur toi deux ou trois jours. »

C'était une simple feuille de papier pelure. Je n'y vis que deux mots tracés dans le haut : « Mon cher Fred... » et tout à fait dans le bas : « Ton ami, Max Bournemann ». Absolument rien d'autre. Je levai les yeux vers mon compagnon :

— « Mais qu'est-ce que... ? »

— « Fais ce que je te dis ! » Son ton était sans réplique. Mais quand je m'écartai de lui, presque effrayé, Max eut un large sourire amical :

— « Ça boume. Maintenant, au travail. » Et il entra dans ma chambre dont la porte se referma aussitôt derrière lui.

Je pliai la feuille de papier vert et la glissai dans la poche intérieure de mon blouson. Puis j'allai prendre un bouquin. Je le pris sans choisir sur le rayon supérieur de ma bibliothèque — celui, je m'en aperçus seulement l'instant d'après, où je range les ouvrages de psychologie. Je revins m'asseoir et ouvris le livre à une page quelconque, sans comprendre un mot du texte que j'avais sous les yeux.

A présent, j'étais à même de réfléchir. Depuis que j'avais parlé à Max des deux yeux rouges je n'avais rien pu faire sinon écouter, me rappeler et marcher. J'allais maintenant pouvoir penser à tête reposée.

Enfin, quoi, c'est idiot ! J'ai vu quelque chose d'insolite, quelque chose d'effrayant ? Et alors ? Il faisait nuit, je n'ai donc rien vu de précis, et il doit y avoir une explication toute simple à la présence de cette forme noire sur l'escalier de secours. Max s'est rendu compte que j'avais la frousse et quand je lui ai dit ce que je croyais voir il a imaginé de me

faire une bonne blague dans le goût de celles dont il a l'habitude. Je suis prêt à parier qu'il est en train de rigoler doucement sur mon lit et de se demander combien de temps je vais mettre à m'apercevoir de...

Soudain, comme si le vent se déchaînait à nouveau, la fenêtre près de laquelle je me trouvais fut secouée de l'extérieur. Le bruit alla crescendo, puis cessa tout aussi brusquement — mais en me laissant sous une impression de menace latente : on aurait dit que la bise, ou une force plus matérielle, pesait toujours contre l'obstacle formé par les vitres.

Pas un instant je ne tournai la tête pour regarder, bien que (mais n'était-ce pas plutôt *parce que* je le savais ?) je susse qu'il n'y avait ni escalier de secours, ni la moindre corniche le long de l'immeuble. Je demeurais immobile à subir cette impression de présence toute proche, les yeux fixés sur un livre que je ne lisais pas, le cœur battant, et glacé des pieds à la tête.

Je me rendis alors parfaitement compte de la vraie raison de mon incrédulité première : elle n'était qu'un réflexe instinctif de ma part pour me soustraire au danger, alors que (je l'avais déjà dit à Max) j'admettais maintenant sans réserves l'existence du chien des ténèbres, de puissances invisibles, insoupçonnées, et pour lesquelles notre univers était un perpétuel champ de bataille. Et Max, lui, était un voyageur égaré, tombé à contre-temps, essayant désespérément par quelque procédé surnaturel d'appeler à son secours un état-major inconnu. Je croyais maintenant à l'impossible, à l'existence d'une force monstrueuse, meurtrière, qui rôdait en plein Chicago.

Mais j'étais incapable d'aller plus loin. Je ne cessais de remuer les mêmes pensées, toujours les mêmes, de plus en plus fébrilement. J'avais l'impression que mon cerveau allait éclater. Puis le désir naquit en moi, irraisonné, de tourner la tête. De regarder en direction de la fenêtre.

Je tins bon cependant, m'obligeant à rester assis, le livre ouvert sous mes yeux — à lire le texte...

L'archétype de Jung renverse toutes les barrières de l'espace et du temps. Bien plus : il peut s'affranchir des principes de causalité. Il dispose de facultés « prospectives » franchement mystiques. Selon Jung, l'âme est la réaction de la personnalité contre l'inconscient. Elle comprend pour chaque individu deux éléments, l'un mâle et l'autre femelle, l'animus et l'anima...

Cette dernière phrase, je pense que j'ai dû la relire une bonne douzaine de fois — d'abord très vite, puis mot après mot, si bien qu'elle finissait par ne plus avoir aucun sens et que je ne trouvais plus en moi la force de m'hypnotiser sur le texte.

Un craquement retentit, produit par les vitres de la fenêtre.

Je posai mon livre, me levai, le regard dirigé droit devant moi, allai jusque dans la cuisine, pris une poignée de gâteaux secs, ouvris le frigidaire...

Et le grincement sournois, l'obsession de l'effort acharné que la chose exerçait contre le verre me poursuivit aussitôt. Je l'entendis succes-

sivement à la première fenêtre de la cuisine, puis à l'autre, puis à la porte vitrée. Mais j'avais encore la volonté de ne pas regarder.

Je regagnai le living-room. J'hésitai un moment devant ma machine à écrire où était insérée une feuille vierge. Finalement je me réinstallai près de la fenêtre. Je posai à côté de moi les gâteaux secs et la bouteille de lait et repris mon bouquin de psychologie.

Le bruit recommença, sans une seconde de répit, et plus fort, comme s'*il* s'impatientait.

J'essayai de retrouver le texte de mon livre. En vain. Je pris un gâteau que je reposai immédiatement. Je tendis la main vers le lait glacé, sentis ma gorge se nouer et n'achevai pas le geste commencé.

Je regardai ma machine à écrire, et me rappelant alors la feuille de papier *vert* que Max m'avait confiée sans y avoir rien écrit, je crus soudain en comprendre la raison : quelle que dût être pour lui la fin de la nuit, il avait voulu me donner la possibilité de taper, au-dessus de sa signature, un message me mettant hors de cause. Une phrase qui ferait croire à un suicide, par exemple. Quelle que dût être pour lui...

Une secousse terrible ébranla la fenêtre, comme si un ouragan s'attaquait soudain au fragile obstacle.

Alors l'idée me vint que s'il m'était interdit de regarder (c'eût été trahir Max involontairement) je pouvais néanmoins, sans rien risquer, faire en sorte d'avoir un bref instant la fenêtre dans mon champ visuel : par exemple, en tournant la tête pour lire l'heure à la pendule derrière moi. A la condition expresse, toutefois, de ne pas m'arrêter ni de broncher si je voyais quelque chose.

Je m'armai de courage. Je me dis qu'après tout, l'espoir me restait de ne rien voir de l'autre côté des vitres. Rien que la nuit. Je tournai donc la tête, le plus naturellement que je pus. Et je vis.

Je *le* vis. A deux reprises, car *il* passait et repassait contre la fenêtre. Pas une fois je ne cillai, pas une fois mon regard ne risqua de me trahir, mais mon sang et mes pensées se confondirent en une seule pulsation formidable, et je crus que mon cœur et mon cerveau allaient se rompre.

Il n'était qu'à quelques centimètres des vitres, je crois — faciès, masque ou museau, portion de ténèbres plus noires que les ténèbres qui l'entouraient. Molosse, tigre, chauve-souris géante, homme, *il* tenait des quatre à la fois, parodie monstrueuse de l'homme et de la bête, flambant d'intelligence démoniaque, mais qu'une indicible expression de méchanceté rendait morte à toute pitié humaine. Je vis le rictus de lèvres ou de babines noirâtres qui découvrait les crocs luisants et longs comme des stylets. Et je vis les yeux, semblables à deux braises ardentes.

Mon regard ne s'arrêta pas, ne cilla pas, n'hésita pas une seconde. Mon cœur, mon cerveau n'éclatèrent pas. Je me levai, allai m'asseoir devant ma machine et me mis à taper. Mais ce fut seulement au bout d'un instant que mes yeux cessèrent d'être brouillés et que je pus voir ce que je faisais.

... Le goupil roux sauta prestement par-dessus le chien noir...

Je continuai comme cela à aligner tout ce qui me passait par la tête.

Pour moi, c'était meilleur que d'essayer de lire : au moins je *faisais* quelque chose, je me défoulais. Des fragments succédaient à d'autres fragments, sans arrêt : « *Le moment est venu pour tous les hommes de bonne foi...* » ; les premiers mots de la Déclaration d'Indépendance, puis de la Constitution ; six vers du monologue de « *Hamlet* » — sans ponctuation ; la 3e Loi de Newton ; « *Mary avait un grand chien tout...* »

L'image mentale de la pendule, que mon cerveau obnubilé n'avait pu assimiler jusqu'à présent, surgit soudain en plein milieu de ce torrent de phrases. Les deux aiguilles étaient à angle droit entre le 9 et le 12.

J'engageai une nouvelle feuille sur le rouleau de la machine. La première strophe du « *Corbeau* » ; le serment de fidélité à la Bannière Etoilée ; un peu de Thomas Wolfe ; le Credo, l'Oraison dominicale ; « *Ce qui est beau est vrai...* »

Et *il* continuait, passant obstinément d'une fenêtre à l'autre, menant une ronde infernale tout autour de l'immeuble. Aucun bruit cependant ne provenait de la chambre. Finalement *il* resta derrière la porte vitrée de la cuisine. J'entendis gémir le bois et le métal sous la pression exercée.

Tu es là en sentinelle, me répétais-je. *Tu es là pour ta sauvegarde et celle de Max.* Puis une autre pensée s'infiltra en moi, insidieuse : *Si tu ouvres ta porte, si tu le laisses entrer de bon gré... Si tu vas déverrouiller la porte vitrée, puis celle de ta chambre, il ne te fera pas de mal...*

Je me cabrai, luttai contre l'obsession, contre le désir de plus en plus fort que j'avais de me lever, d'aller jusqu'à... Un désir irrésistible qui ne semblait plus dicté par ma propre volonté, mais par une puissance extérieure. « Ford »... « Buick »... toutes les marques d'automobiles dont je me souvenais ; tous les mots de quatre lettres ; l'alphabet en minuscules, puis en capitales ; les chiffres ; les signes de ponctuation ; le clavier complet de la machine, de gauche à droite, de droite à gauche, de haut en bas, de bas en haut, en diagonale ; j'arrivai au bout de ma dernière feuille disponible qui sortit du rouleau, continuai de taper comme un automate, regardant lettres, signes et chiffres s'inscrire sur le caoutchouc noir.

Et l'obsession finit par triompher. Je ne pouvais résister davantage. Je me levai et, dans le silence qui stagnait soudain, me dirigeai vers la porte vitrée. Je regardais par terre, laissais traîner chacun de mes pas...

J'effleurai la poignée et la longue clef de la serrure. Je m'appuyai contre la porte. C'était maintenant comme si le panneau cherchait à vaincre mon ultime résistance, et avec une force telle que, seul, le poids de mon corps l'empêchait de voler en éclats.

Alors, venant de très loin, j'entendis l'horloge de l'Université. Un coup... Deux...

Et parce que je ne pouvais tenir plus longtemps, pas même une seconde de plus, je tournai la poignée de la serrure.

Toutes mes lumières s'éteignirent.

Une poussée irrésistible balança la porte contre moi, livrant passage à quelque chose qui me frôla dans le noir, quelque chose qui ressemblait à un tourbillon glacé où étincelaient de petites langues de feu.

Aussitôt après, la porte de ma chambre s'ouvrit...

Puis j'entendis les derniers coups de l'horloge... Onze... Douze...

Ensuite...

Ensuite, rien... Plus rien. J'étais soudain délivré de toute angoisse, de toute obsession. Mais j'avais conscience de me trouver seul. Absolument seul. Je le sentais, au plus profond de moi-même.

Je restai un certain temps sans bouger... quelques minutes, je crois, puis je refermai la porte et me mis en quête d'une bougie pour explorer l'appartement.

Aucune trace de Max. Je savais, en entrant dans ma chambre, qu'il n'y serait plus. Mais j'ignorais tout de son sort, j'ignorais tout des conséquences possibles de ma défaillance. Je m'effondrai sur le lit. Je pleurai. D'autres minutes passèrent. Puis je m'endormis.

*
**

Le lendemain, je parlai au concierge de la panne d'électricité.

— « Je sais, » grommela-t-il en me regardant d'un drôle d'œil. « J'ai remplacé les plombs ce matin. Mais c'est bien la première fois que je vois une chose pareille : la boîte aux fusibles n'avait plus de vitres, et c'était plein de métal fondu à l'intérieur ! »

L'après-midi, je reçus le message de Max. J'étais allé me promener dans le parc. Je me trouvais assis sur un banc au bord du lac. Je sentis soudain quelque chose qui brûlait contre ma poitrine. Je crus d'abord avoir laissé tomber ma cigarette allumée à l'intérieur de mon blouson, mais je constatai presque aussitôt que cela provenait de ma poche.

C'était la feuille de papier vert que Max m'avait donnée, et d'où s'échappait maintenant un mince filet de fumée.

Je la dépliai et y lus le message, tracé d'une écriture hâtive. La fumée provenait des mots, qui noircissaient au fur et à mesure :

J'ai pensé que ça te ferait plaisir de savoir que tout a très bien marché. Mais c'était moins une ! Enfin, ça y est, j'ai retrouvé mon barda. Pas trop tôt ! Et merci encore de m'avoir servi d'arrière-garde.

Tout cela était écrit de la même main (mais ne devrais-je pas dire plutôt « de la même pensée » ?) qui, la veille, avait griffonné la formule de salutation en haut de la feuille et la signature dans le bas.

Le papier prit feu d'un seul coup. Je le jetai loin de moi, et deux gamins qui faisaient voguer leur bateau à proximité me lorgnèrent avec méfiance. Je regardai la feuille brûler, noircir, devenir cendres, disparaître dans le vent...

Je m'y connais quelque peu en chimie, suffisamment en tout cas pour savoir qu'un papier saturé de phosphore blanc humide s'enflamme dès qu'il est complètement sec. De même, je sais qu'il existe des encres invisibles que seule la chaleur fait apparaître. C'est ce qu'on appelle l'écriture chimique.

Et puis il y a l'écriture téléscrite — mais ce n'est là qu'un terme

forgé par moi. Une écriture tracée à distance. Littéralement parlant, un télégramme.

Et il se peut encore qu'il existe un troisième procédé résultant de la combinaison des deux premiers : une écriture chimique que la pensée révélerait en agissant à distance... même à très grande distance ?

Je n'en sais rien. Je ne sais pas, c'est bien simple. Quand je me remémore cette dernière soirée en compagnie de Max, il y a certains détails dont j'arrive à ne plus être tellement sûr. Il en est un, pourtant, sur la réalité duquel je n'ai pas le moindre doute.

Quand Woody, le Lieutenant ou un autre du cénacle me demande : « Et Max ? Pas de nouvelles de lui ? » je me borne à hausser les épaules. Mais lorsqu'ils parlent de tel repli dont ils assuraient naguère la protection ou de telle action d'arrière-garde à laquelle ils avaient participé en Corée, j'évoque *in petto* une autre mission retardatrice. La mienne. Je ne leur en ai jamais soufflé mot, mais je ne doute pas d'avoir réellement passé une heure en sentinelle attardée pour la sauvegarde de Max.

(*Traduit par René Lathière.*)



Voyage de retour

(Return journey)

par CHARLES VAN DE VET

Charles Van de Vet est peu connu du public français. C'est surtout un écrivain d'action qui applique dans la science-fiction les techniques de la Série Noire. Mais ses idées, elles, sont tout à fait S.F., comme vous en jugerez par cette aventure.



PROLOGUE

DEPUIS près de trente-six heures, à l'intérieur de l'astronef géant et sur l'aire d'atterrissage, les colons attendaient avec une lourde patience que leurs chefs aient fini de conférer avec les indigènes de la planète Udine.

A quatorze ans, Virgil Simmons passait par un âge difficile. Il était à la fois trop jeune pour être traité en égal par ses aînés, et trop vieux pour jouer dans la neige verte avec les enfants.

L'après-midi du second jour, les trois ambassadeurs de la colonie regagnèrent l'astronef. Leur maintien ne resta pas longtemps solennel. Ils ne purent s'empêcher de sourire quand l'un d'eux s'écria : « Ils nous ont permis de rester. »

Les colons poussèrent des cris et des acclamations. Virgil Simmons oublia sa dignité si durement gagnée et prit une part active à une bataille de boules de neige verte.

Ils avaient trouvé leur nouvelle patrie !

Treize ans plus tard, la neige verte tourbillonnait encore autour de Simmons. La neige d'Udine. Une neige parfumée, à senteur de résine. Tout, sur Udine, arborait une nuance quelconque de vert. La planète, située dans la constellation du Cancer, tournait autour du soleil vert Zubenes-Chalali. C'était la seule étoile verte qui fût visible de la Terre.

Simmons était monté sur les collines pour chasser les poules de neige, mais il ne pensait plus au fusil qu'il tenait à la main. Devant lui, sur la piste de ski, un indigène d'Udine venait d'apparaître, comme issu du désertique paysage hivernal.

La chose était assez rare pour éveiller la curiosité de Simmons. Au

cours des années écoulées depuis l'arrivée de la colonie, les contacts entre les indigènes — ils se donnaient le nom de Jaates — et les Terriens, avaient été peu fréquents. Les humanoïdes ne manifestaient nulle hostilité à l'égard de l'autre race, simplement une indifférence réservée. C'était un peuple étrange, et les colons le connaissaient mal.

L'extra-terrestre glissait dans la direction de Simmons sur des pieds énormes et gourds en apparence, mais qui effleuraient à peine la neige. L'ossature de ces indigènes devait être plus légère que celle des Terriens. Il s'arrêta à quelques mètres de Simmons. Son corps angulaire, haut de deux mètres, se drapait dans la peau d'un animal assez semblable au yak, que sa race élevait pour son lait, sa viande et son cuir. Un sac de peau suspendu à une corde passée autour de son cou lui servait de fourre-tout.

— « Vous devez partir, à présent, » dit le Jaate d'une voix rauque, en remuant à peine les lèvres. Il parlait Terrien avec une aisance surprenante, bien que les voyelles rendissent un son assez étrange.

— « Pardon ? » fit Simmons en scrutant les traits du Jaate pour tenter d'y déceler l'émotion qui avait motivé cet ordre.

Tout, chez l'indigène, était démesuré : la tête, grosse et burinée, les yeux sans paupières, profondément enfoncés dans les orbites, les longues oreilles cartilagineuses et molles qui recouvraient entièrement les deux côtés du crâne. Un flux de sang superficiel obscurcissait la peau claire.

Pourtant, son aspect n'avait rien de risible. Il respirait la dignité, le caractère... et une qualité plus profonde : une sorte d'assurance dépourvue d'ostentation, qui donnait l'impression d'une grande force. Ses traits n'exprimaient aucune émotion.

— « Quand les années ensoleillées commencent à s'embrumer, la patience doit prendre fin. » Les Jaates aimaient à parler par métaphores. Parmi d'autres mystères, leur légende des « années ensoleillées » déconcertait les colons. Apparemment, ils croyaient pouvoir stopper le processus de vieillissement dès qu'ils atteignaient une période de la vie qui leur paraissait adéquate. Etant donné le peu de relations entre les deux races, les Terriens n'avaient jamais pu les prendre en faux.

— « Pourquoi partirais-je ? » demanda Simmons. « Qu'ai-je fait ? »

Le long visage étroit du Jaate se fendit des deux côtés du nez à la narine unique. « Vous devez tous partir ! Vous devez tous quitter notre monde ! »

— « Quitter votre monde ? » Simmons ne réalisa pas immédiatement toute la signification de ce que l'autre venait de dire. « Pourquoi ? » répéta-t-il, d'un air de protestation.

— « Selon nos accords, vous deviez rester dans le delta du fleuve, » (la voix du Jaate se teintait de colère, Simmons en était sûr à présent) « mais vous avez outrepassé les limites. Il faut que vous partiez. »

Simmons remua la neige du bout de son ski, cherchant un argument. « Pourquoi me le dire à moi ? Je ne suis pas le chef de la colonie. »

— « Comment connaître la façon d'agir des étrangers ? Vous rappor-

terez mes paroles aux autorités. » L'indigène recula de quelques pas. « Nous nous retrouvons ici demain. »

— « Attendez... » Mais il était déjà trop tard. Le Jaate avait parcouru plus de vingt mètres. Quelques secondes après, il disparut dans la neige chassée par le vent. Autre mystère. Les Jaates, qui ne semblaient jamais pressés, se mouvaient pourtant à une vitesse incroyable. Les humains étaient incapables de comprendre comment ils s'y prenaient.

*
**

Les bâtiments de la colonie, d'abord parallèles aux rives du fleuve, avaient pris de l'expansion au cours des dernières années. Les magasins et autres édifices administratifs ou commerciaux avaient remplacé les premières maisons. Celles-ci avaient reculé ; derrière elles, les fermes s'étendaient jusqu'aux flancs de la vallée qui limitait l'embouchure du fleuve. A présent, plus de vingt mille personnes peuplaient ces 18.000 hectares.

Simmons traversa la croûte verte du fleuve, passa devant deux enfants qui pêchaient par des trous creusés dans la glace, et se rendit immédiatement au bâtiment d'administration. Le vieil édifice de bois avait cédé la place à un immeuble de marbre haut de cinq étages. Le bureau de Thomas Reget, gouverneur de la colonie, était au premier. Simmons entra.

Reget leva la tête. « Tu as fait bonne chasse, Virgil ? » Cet homme massif, bourru, ouvert, faisait un excellent administrateur, mais manquait quelque peu de diplomatie. Il avait quitté la Terre depuis deux ans.

— « Je n'ai pas beaucoup chassé. » Simmons s'assit à gauche du bureau de Reget et allongea ses jambes dégingandées. « J'ai rencontré un Jaate aujourd'hui. Il m'a dit que nous devions partir d'Udine. »

Reget haussa les sourcils. « Sans blague ? Et que lui as-tu répondu ? »

— « Que pouvais-je lui dire ? »

— « D'aller se faire cuire un œuf, par exemple, » grommela Reget.

— « Si j'étais vous, je ne prendrais pas son avertissement à la légère. »

— « Vraiment ?... Enfin, Simmons, qu'attends-tu de moi ? Que j'ordonne à tout le monde de faire ses valises, de se préparer à retourner sur Terre ? »

— « Je ne connais pas la réponse, » répliqua Simmons. « Et je le regrette. »

— « Mais tu prends ça au sérieux ? »

— « Tout à fait. »

— « Je suppose que ce Jaate était le porte-parole de sa race tout entière ? »

— « Il en a toujours été ainsi. »

— « Que nous reproche-t-il ? »

— « D'après lui, nous nous étions engagés, en arrivant, à rester dans les limites du delta. Nous n'avons pas respecté ces accords. »

Reget réfléchit un instant. « Mais si, à l'exception de quelques mines

sans importance dans les collines. Ah ! oui, il y a aussi la carrière de marbre. »

— « Tout cela date de plusieurs années, » dit Simmons. « Je crois plutôt qu'il pensait aux terrains cultivés, au-dessus de l'angle nord-est. Nous avons commencé à les exploiter l'été dernier. Plusieurs fermiers s'y sont installés. »

Reget émit un grognement irrité. « Ecoute, Virgil, il faut bien que nous nous développions. La population augmente. La vallée n'est plus assez grande pour nous. »

— « Je le sais bien. Mais je crains que les Jaates n'accordent pas beaucoup de poids à cet argument. »

— « Que suggères-tu ? »

Simmons haussa les épaules sans se compromettre.

Reget se leva, en repoussant sa chaise d'un coup de pied. « Tout cela sent le chantage, Virgil. Va retrouver ce type et tâche de lui faire avouer ce qu'il cherche. Si les exigences ne sont pas trop élevées, accorde-lui ce qu'il veut. Dans le cas contraire, parle-lui fermement. Dis-lui que nous désirons nous montrer bons voisins, mais que nous ne supporterons pas les brimades. Cela devrait lui suffire. »

— « Ce ne sera pas si simple. »

— « Parce que nous ne possédons rien qui les intéresse ? »

— « C'est à peu près ça. »

— « Ecoute, Virgil... » Reget se rassit. « La Terre a pour politique de respecter la volonté des indigènes. Il est vrai que nous ne pouvons coloniser un monde sans l'autorisation de ses habitants, et j'admets qu'ici nous avons pris certains engagements. Mais cela date de treize ans, et il est trop tard pour reculer. » Reget frappa son bureau du plat de la main. « Nous restons, voilà tout. Si les Jaates donnent le signal de la bagarre, ils n'auront qu'à s'en prendre à eux-mêmes. Je frémis à la pensée de ce qui leur arriverait s'ils nous attaquaient au couteau et à la lance. Ne manque pas de le rappeler demain à ton ami quand tu le verras. »



Le lendemain après-midi, Simmons préparait son sac, bien à contre-cœur, lorsque John Harpley, l'ethnologue de la colonie, entra dans la cour, portant ses skis sur son dos. « Reget a pensé que vous préféreriez peut-être être accompagné par moi, » dit-il. Et il ajouta, avec un sourire un peu forcé : « Théoriquement, c'est moi la principale autorité en ce qui concerne les Jaates, vous savez. »

— « Je suis ravi que vous veniez avec moi, » s'écria Simmons, avec chaleur. « Dieu sait que j'ai besoin d'aide. » Il respectait énormément l'intelligence de Harpley.

Un roquet égaré les suivit le long de la rue. Harpley se taisait ; malgré les assurances de Simmons, il craignait manifestement d'être importun.

— « Superficiellement, les Jaates n'ont rien qui les différencie des

autres indigènes, » dit Simmons, pour tenter de mettre Harpley à son aise. « Mais plus j'ai l'occasion de les voir, moins je les comprends. »

— « Je suis tout à fait de votre avis ! » Ce sujet passionnait Harpley, qui perdit aussitôt toute réserve. « Toutes les races grégaires présentent certaines caractéristiques communes — que nous appelons vertus « apprises » ou « sociales » —, nécessaires à leur survie et au fonctionnement de leur communauté. Entre autres, le respect de la loi et de l'autorité, le sens de la coopération et des devoirs que l'on a envers les autres, peut-être même la compassion et la tendresse... bref, tout ce qui concerne la vieille maxime « ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît ». C'est en cela que les Jaates et les humains, étant tous deux des peuples grégaires, se ressemblent. La différence réside dans des caractéristiques plus fondamentales. » Il hésita et jeta un coup d'œil à Simmons.

— « Continuez, je vous en prie, » dit celui-ci.

— « Les caractéristiques fondamentales d'une race sont moins évidentes que les caractéristiques sociales, et beaucoup plus profondes. On peut ranger dans cette classe les instincts, les mœurs sexuelles et familiales, les capacités particulières, et ainsi de suite. Tout cela est plus difficile à détecter. »

— « Je crois que l'affaire ne se résume pas à cela, John. » Ils étaient sortis de la ville, et ils s'arrêtèrent près d'un petit cimetière pour boucler leurs skis. « Laissez-moi vous raconter une histoire qui m'est arrivée peu de temps après notre installation ici. Je m'étais perdu en me promenant dans les collines et j'avais pénétré dans un de leurs villages. Les indigènes étaient beaucoup moins hostiles à cette époque-là, vous vous en souvenez. Ils se préparaient à enterrer l'un des leurs. Un Jaate, un type assez jeune, parcourait l'assemblée en embrassant les autres. Au bout d'un moment, j'ai compris que c'était lui, la personne qu'ils allaient enterrer. »

Simmons s'arrêta et prit une profonde inspiration. « J'ai encore peine à croire ce que mes yeux ont vu. Le Jaate se coucha par terre et, pendant quelques secondes, mon attention fut attirée ailleurs. Quand je reportai mon regard sur lui, il était devenu vieux, très vieux. Et il avait cessé de respirer. Il était mort. »

— « J'ai déjà entendu parler de cela, » dit Harpley. « Naturellement, j'ai beaucoup réfléchi à ce pouvoir, à ce don qui leur est particulier. Et je suis arrivé à la conclusion qu'il ne se manifestait pas toujours de la même manière. L'exemple que vous m'avez donné était purement personnel. Il n'affectait qu'une seule personne : le Jaate qui se laissait mourir. Mais, dans d'autres cas, ce pouvoir peut s'appliquer à d'autres êtres. Un jour, j'aperçus, du haut de la colline où je me trouvais, un Jaate qui longeait le fleuve à quelque 400 mètres de moi. Au moment où il allait atteindre l'orée d'un petit bois j'aperçus, perché sur une branche, l'un de ces grands chats tigrés qui prolifèrent ici. Je criai pour l'avertir, mais il était trop loin pour m'entendre. Le chat bondit et atterrit sur son dos. Je vis ses griffes s'enfoncer profondément dans la chair du Jaate.

» Je me précipitai vers eux. Il se passa alors quelque chose d'étrange. Je sais que je ne me perdis pas, que je ne tournai pas en rond, que j'avançai au contraire vers eux, et pourtant je me retrouvai soudain au pied de la colline, derrière l'endroit d'où j'étais parti. De nouveau, je dévalai la pente et je me précipitai dans les bois. Quand j'atteignis enfin le lieu de la bataille, le Jaate et le chat avaient disparu. Quelques minutes plus tard, je vis un indigène escalader une colline, de l'autre côté de la rivière... C'était celui-là même auquel cette aventure venait d'arriver. Je regardai autour de moi pour m'assurer que je n'avais pas rêvé, et je distinguai les traces laissées par le chat. J'allai même jusqu'à grimper au sommet de l'arbre, et je vis sur le tronc l'empreinte de ses griffes. Mais. par terre, rien ne prouvait qu'il y ait eu lutte. Ni sang, ni marques sur le sable. Pourtant, j'avais vu le chat attaquer le Jaate. »

— « C'est exactement ce que je veux dire, » renchérit Simmons. « Nous avons tous été témoins d'incidents de ce genre. Mais comment les expliquez-vous ? »

Harpley secoua la tête. « Je ne les explique pas. Ce pouvoir leur semble probablement aussi naturel qu'à nous nos cinq sens. Il s'agit peut-être d'une faculté paranormale. »

— « Je ne vous suis pas. »

— « Disons qu'ils ont le pouvoir de contrôler leurs fonctions glandulaires et cellulaires. Cela expliquerait l'histoire de l'enterrement. »

— « Mais pas l'épisode du Jaate et du chat. »

Harpley hocha la tête en souriant. «Si ma théorie s'appliquait à tout, je n'aurais pas besoin d'aller chercher plus loin la réponse. Tout ce que je peux faire à présent, c'est hasarder des hypothèses plus ou moins intelligentes. »

Devant eux, sur le flanc d'une colline, un Jaate attendait.



— « C'est notre homme ? » demanda Harpley.

Simmons acquiesça.

— « Faut-il le rejoindre... ? » Harpley se tut en voyant le Jaate approcher.

Quand il devint évident que l'indigène ne parlerait pas le premier, Simmons se lança. « Notre gouverneur voudrait que vous reconsidériez la question, » dit-il.

Le Jaate ne répondit pas ; seul, son visage blême se ferma.

« Y a-t-il quelque chose que nous puissions vous offrir, pour préserver la paix ? » demanda Simmons.

Le Jaate fit un geste impatient de la main.

« Seriez-vous satisfaits si nous nous retirions dans les limites du delta ? » proposa Simmons, dans une ultime tentative.

— « Ce serait une solution vide. Vous êtes des enfants. » Le Jaate

s'exprimait en phrases brèves, d'un ton dépourvu de patience. « Les enfants ne se conduisent pas raisonnablement. »

Harpley sembla trouver dans la dernière phrase un élément plus intéressant que les autres. « A votre avis, nous ne sommes pas assez civilisés ? » demanda-t-il, captivé.

— « En tant que race, vous êtes jeunes. Un peuple n'atteint pas la maturité avant des millénaires. »

— « Nulle part, dans la galaxie, nous n'avons trouvé de race plus avancée que la nôtre, » dit Harpley, en manière de défi.

Le Jaate parut chercher ses mots, comme s'il désirait ne pas passer pour déraisonnable. « L'enfant agit sans penser à l'avenir, » dit-il. « Les races jeunes font de même. Vous, les humains, vous procréez sans frein, sans vous préoccuper des bornes qu'impose la nature. Vous êtes des spoliateurs. Vous exploitez vos ressources et vous les gâchez, vous épuisez le sol, vous vous multipliez inconsidérément. Jusqu'à ce qu'il n'y ait plus assez de place pour tous. Alors, il ne vous reste plus qu'à trouver d'autres terres, sous peine de souffrir de la faim et de la misère. Sont-ce là les actes d'une race parvenue à maturité ? »

— « Que pourrions-nous faire d'autre ? » demanda Harpley. Sa voix n'était plus aussi assurée.

— « Vous pourriez développer ce qui se trouve à l'intérieur de vous-mêmes... Et maintenant, » dit le Jaate, las de cette conversation, « il nous faut votre réponse. »

Simmons fit un geste d'impuissance. Harpley ne dit rien.

— « Alors, nous devons agir. »

*
**

Les deux hommes reprirent le chemin de la ville, perdus dans leurs pensées. Quand ils arrivèrent en vue de la vallée, Harpley saisit Simmons par le bras. « Regardez ! » souffla-t il en montrant le paysage du doigt.

Simmons se sentit un poids sur l'estomac, et un goût de cuivre dans la bouche. Là où auraient dû s'élever les bâtiments des fermes, s'étendaient des terres vierges, sauvages !

Le sol, sous les pieds de Simmons, perdit sa solidité, se liquéfia. Son regard stupéfait se fixa sur la ville. Ses contours s'étaient curieusement estompés, comme aplatis ; elle avait perdu toute dimension. Et puis, sous ses yeux, elle se resserra vers le centre. Une minute passa. La vallée était vide. Il ne restait que les arbres, le roc, et la terre.

— « Seigneur Dieu ! » Dans son abrutissement, Simmons entendit le sanglot étouffé de Harpley, et sentit ses ongles s'enfoncer dans la chair de son bras.

— « Virgil ! » La voix de Harpley était aiguë, dépourvue de consistance. « J'ai deviné le secret des Jaates ! C'est le Temps ! Ils peuvent le contrôler... » Il y eut une sourde explosion... et Harpley disparut.

Simmons ouvrit la bouche, son cri s'étouffa dans le silence.

EPILOGUE

Depuis près de trente-six heures, à l'intérieur de l'astronef et sur l'aire d'atterrissage, les colons attendaient avec une lourde patience que leurs chefs aient fini de conférer avec les indigènes de la planète Udine.

A quatorze ans, Virgil Simmons passait par un âge difficile. Il était à la fois trop jeune pour être traité en égal par ses aînés, et trop vieux pour jouer dans la neige verte avec les enfants.

L'après-midi du second jour, les trois ambassadeurs de la colonie regagnèrent l'astronef. Leur maintien était solennel. L'un d'eux s'écria : « Ils ne veulent pas nous permettre de rester. »

Simmons lâcha la poignée de neige verte qu'il avait ramassée, et jeta un regard furtif à la vallée du fleuve, au pied de la colline. Un instant, il eut la vision brève, fugitive d'une colonie installée là. (Que l'image était claire !) Puis le vide se fit dans son esprit, et il alla rejoindre les colons massés autour de l'astronef.

Le long voyage n'était pas terminé. Ils n'avaient pas encore trouvé leur nouvelle patrie.

(*Traduit par Elisabeth Gille.*)



Monstre à voix de sirène

par NATHALIE CHARLES-HENNEBERG

L'une des premières nouvelles de Charles Henneberg dans notre revue fut « Les non-humains » (n° 56), *étonnante évocation du passage des extra-terrestres sur la Terre, dans l'Italie du XV*[e] *siècle.*

Aujourd'hui, Nathalie Charles-Henneberg nous offre sous sa signature la suite des « Non-humains », *ou plus exactement un autre récit indépendant, mais narré comme le précédent par Guido Pazzi, le « vieux condottiere ».*

On y retrouvera l'art du décor, le lyrisme de l'ambiance, le chatoiement du style, qui caractérisaient le premier récit. On peut dire que ce cycle appartient à un genre rare : le « fantastique historique ». Nathalie Charles-Henneberg le poursuivra-t-elle ?



UNE autre chope d'hydromel pour Guido Pazzi, le vieux condottiere !

Vous me demandez : « Hormis la divine Nahémah El Hazred (1), avez-vous rencontré sur la Terre d'autres habitants des mondes extérieurs, des dieux ou des monstres, réfugiés ou exilés ? »

La réponse est : oui.

Nous ne faisions que cela, en Italie, en ces glorieuses années 1490 - 1500 où, avec Léonard et Buonarroti, Arioste et Sanzio (sans parler de notre bon ami, messer Niccolo Machiavel), les sciences, les lettres et les arts atteignirent à un éclat pathétique ; époque où les Papes faisaient rebâtir Saint-Pierre de Rome et peindre la Sixtine et où les armées de fer succombaient aux enchantements du Val d'Arno. Car nous aurons assisté à ce spectacle unique : les Barbares du Nord conquis par la civilisation et portant son flambeau dans leurs rudes contrées ! L'Eglise ouvrant ses sanctuaires aux Titans convulsés de Michel Ange et aux Vierges sybillines de Vinci ! Nous aurons même vu des souverains sortant de l'ordinaire...

(Ce miel fermenté que vous m'offrez là est meilleur que celui de la Campanie. Non, il ne s'agit pas d'un procédé. Ici, les abeilles font leur nectar sur le thym, l'aristoloche. Sur les digitales aussi. Les nôtres butinent les rosiers aux jardins du Vatican. Mais les abeilles de l'Hymette dont le miel enchantait Ulysse ne connaissaient, elles aussi, que des fleurs sauvages...)

Donc, le début de ce siècle, le XVI[e]. Il semble qu'il y eut alors une

(1). Voir « *Les non-humains* ».

invasion extra-terrestre. Quelque planète d'un système proche se vidait de son sang — ou un astre avait intercepté une comète. Ils tombaient parmi nous, hâtivement travestis sous des peaux de velours ou des écailles de lézard ; chaque étang se doublait d'un vivier à ondines, chaque couvent avait son congrès de sorciers. On en brûlait pas mal, merci. Mais pas les plus terribles : ceux-ci se plaçaient trop haut pour la justice humaine.

Oui, ceux qui se nourrissaient d'âmes et non de sang...

(Je ne sais s'ils pouvaient faire autrement. J'ai cru comprendre qu'ils le regrettaient parfois).

Sous le règne d'Alexandre VI Borgia, au début de la campagne de Pentapole, j'ai rencontré, de tous les démons visitant cette Terre, le plus dangereux et le plus séduisant. Ma sainte mère ayant offert, pour le salut de mon âme, plus de cierges que n'en saurait contenir l'église de Santa Reparata, je n'eus affaire qu'accidentellement au fléau qui ravagea et charma l'Italie. Mais je l'ai vu à l'œuvre et ne saurais me tromper sur sa puissance ni sur ses origines.

Revenons à cette campagne. Pour les jeunes ou les oublieux — c'était « la reconquête » du domaine temporel de l'Eglise Romaine, « la nouvelle croisade » que l'illustre et fastueuse famille des Borgia, placée sur le trône de Saint-Pierre, avait entreprise pour son compte. Les Apennins et la Romagne, hérissés de donjons, peuplés de grands fauves féodaux, tremblèrent, quand le Pape réclama l'héritage de Constantin. Cela promettait d'être intéressant, ce commencement de séisme. Le Vatican engageait beaucoup. Je me suis engagé.

Et l'on nous a envoyés en plein hiver assiéger Forli : la ville de Catherine Sforza.

C'était la nièce de Sixte IV, une rude femme, vendeuse de reîtres. L'Italie n'oubliera pas de sitôt sa stature d'amazone ni ses yeux pâles dans un visage de bronze. Catherine ne ressemblait ni aux divines courtisanes des cours romaines ni aux saintes émaciées des vitraux. Forli était son bien. Durant des années, cette fille belle comme une furie antique avait raflé dans ses campagnes tout ce qui pouvait porter des armes. Vêtue de cuir, haut bottée, à cheval dès l'aube, elle battait les marennes à la recherche des rustres de bonne taille, suivie de ses meutes et de ses écuyers. Son époux, le fuyant Sforza, disait : « Catherine chasse. »

Elle revenait dans la nuit, ses chariots chargés de captifs ligotés et abrutis. Sur l'esplanade du château, la duchesse les passait en revue, comme on inspecte les chevaux : elle tâtait les dents et les muscles, jetait les récalcitrants dans des cages, et ses galères trafiquaient avec l'Orient.

Ce n'est pas l'idée que vous vous faisiez de Catherine Sforza ? Moi non plus, voyez-vous. De la famille des ducs de Milan, cousine de Grands Condottieri et les fournissant en hommes, elle soignait sa légende, était bonne helléniste et composait des vers. Confiante dans sa renommée, elle négligea sa défense. Sa ville fut investie. Ce n'était pas très grave. Le Pape avait nommé au poste de Grand Gonfalonier de l'Eglise son fils cadet, César. En son absence, le duc d'Urbin commandait : c'était un capitaine illustre qui faisait la guerre avec élégance.

Les troupes se composaient des milices de Saint-Ange — un ramassis — et des armées de Quatre Grands Condottieri qu'Alexandre VI s'était donné le luxe d'engager tous en même temps. Oliverotto da Fermo, Pagolo Orsini, le duc Gravina et Vitellozzo Vitelli, le Stratège — tous parents de la Sforza ! Le siège pouvait durer.

Les murs de Forli étaient forts, ceints de fossés profonds, les assaillants manquaient de machines de guerre et ne s'en désolaient pas. Chaque matin, Catherine, sa cravache à la main, parcourait les remparts et trinquait avec ses hommes. Elle riait à leurs plaisanteries et répétait à qui voulait l'entendre ce qu'elle ferait du petit Borgia, une fois pris. Ne le disait-on pas né des monstrueuses amours du capitaine Rodrigue de Llanzol (futur Alexandre VI) avec une démone-succube ? (En fait, blond et pâle, secret et froid, il ressemblait peu aux autres Borgia.) Catherine projetait de dresser un bûcher sur les remparts : on verrait bien si les démons brûlaient ! Mais peut-être le ferait-elle mourir sous les fouets de ses Albanais ? Le vent emportait jusqu'à notre camp les éclats de rire.

L'hiver promettait d'être rude. On commençait, en ville, à se ressentir des rigueurs du siège. Mais à Noël, les mercenaires d'Oliverotto s'écartèrent courtoisement, pour laisser passer à Forli un convoi de vivres. Orsini envoya à sa cousine des paons dans leurs plumes et un tonnelet de malvoisie, et Vitellozzo, une missive en vers latins.

Nous étions assis autour de nos feux et la fête battait son plein des deux côtés des murailles, quand un cavalier émergea des ténèbres, de la tempête de neige, du néant. Cuirassé d'acier sombre, masqué, son manteau noir lui faisait des ailes. Tous les rires se turent — un souffle surnaturel passa sur le camp.

Il ôta le masque et nous reconnûmes César Borgia, duc de Valentinois.

Il avait vingt-deux ans. De gros flocons blancs étoilaient ses cheveux d'or lisse et brillant. « Son visage, » dirent plus tard les soldats, « était comme la pierre gelée et il serrait tellement les lèvres qu'on eût dit une plaie sanglante. »

Mais je ne voyais que ses yeux. Je les connaissais, moi, ces gouffres de ténèbres, ces diamants noirs et glacés, par lesquels nous prenons contact avec d'autres univers. Dans ce visage de jeune chevalier, c'étaient les yeux d'une créature millénaire, appartenant à une espèce fabuleuse et heureusement oubliée, des yeux qui savaient tout — qui pouvaient tout. Leur regard pénétrait en vous comme une lame glacée et votre être, saisi jusqu'aux tréfonds, tombait au pouvoir d'un autre cosmos.

Dans un éclair, je revis toute la légende or et noir des Borgia. On disait que César avait tué son frère, car ils étaient tous deux amants de leur sœur, Lucrèce. Qu'il avait jeté aux orties la pourpre cardinalice, « pour ne pas la souiller », précisait-il. Et il était né d'un démon femelle. Mais on disait tant de choses de ces Llanzol, venus de la sierra pour régir l'Europe ! Je ne me suis jamais demandé ce qui était vrai ou pas !

Et maintenant je savais — tout était vrai. Cet adolescent était — il avait pu faire — tout cela. Il n'en rejaillissait sur lui aucune souillure

— son visage avait la pureté et la perfection des anges. Il appartenait à un autre plan : celui où le bien et le mal n'existent pas.

Aux Grands Capitaines qui sortaient de leurs tentes, les coupes d'or à la main, aux reîtres de Brandebourg qui mettaient en perce les barriques de Moselle, le Gonfalonier de l'Eglise donna un ordre sec : on attaquait Forli.

— « Une nuit de Noël ! » s'exclama da Fermo. « Personne ne vous suivra dans cette algarade ! »

— « Une nuit de Noël, » riposta le prince, « n'est pas indiquée pour faire ripaille. Les armées de l'Eglise servent Dieu. »

Les Quatre protestaient encore et le duc d'Urbin se taisait, faisant rouler entre ses doigts une boule de smaragdite avec trois gouttes de nard encloses, qu'il respirait de temps en temps, que le Borgia faisait déjà sonner les clairons. Il leva les stradiots albanais, les Ecossais de l'archevêque de Kendalle et les Souabes de ses milices et mena durement cette avant-garde aux murs de Forli. Je m'y trouvais, avec Miguel Korella et Capranica, ses familiers. La neige aveuglait les fantassins ; les sabots des chevaux brisaient la glace fine. Les étoiles sur nos têtes étaient grosses comme des diamants.

Le capitaine français, Yves d'Allègre, qui s'était pris d'amitié pour le duc depuis la bataille de Capoue, nous rejoignit, avec l'artillerie. Dans la neige, les affûts de bombardes enveloppés de paille glissaient avec des frissons de soie. Jamais avance ne fut plus silencieuse. Derrière nous, Gravina jurait contre les blancs-becs qui se mêlaient de faire la guerre ! « Où le Valentinois aurait-il appris l'art difficile ? Dans son bréviaire ? Ou dans les commentaires de Julius Cœsar ? »

— « Ce n'est pas un mauvais maître, » dit le duc d'Urbin, philosophe.

L'avant-garde atteignit les murs avant que l'alerte fût donnée. D'Allègre démasqua ses batteries et les premiers rauquements des bouches à feu ébranlèrent la cité.

Prise au dépourvu, elle se défendit furieusement — et mal. Les Albanais jetèrent aux créneaux ces crampons de fer qu'on appelle, dans la marine, les « corbeaux » et des échelles de cordes, et des grappes d'hommes s'y suspendirent et sautèrent sur les remparts. Il y eut une terrible mêlée où les Saxons employaient leurs larges épées et les gens de Durazzo, leurs poignards recourbés.

Catherine parut sur les remparts : belle comme une flamme. Arrachée au banquet, encore vêtue de brocart argenté, sa gorge nue brillait sous les diamants. Elle injuria ses hommes et les encouragea par des cris ; elle fit ranimer le feu sous les chaudrons de poix bouillante et chargea, de ses mains, les couleuvrines.

Je crois — je me trouvais à dix pas d'elle, sur la poterne — qu'elle ne témoigna que d'un instant de faiblesse : quand une recrue de Livourne, qui passait pour son amant, tomba, percée d'une flèche, sur le glacis. L'empennage palpitait encore quand une coulée de poix atteignit l'homme sous les yeux de la princesse. Deux cris se perdirent dans le fracas des bombardes.

Une aube trouble poignit. Plusieurs bastions avaient cédé. Du haut de ses murailles criblées de brèches, Catherine vit l'immense camp de condottieri se lever, les drapeaux au vent : la victoire étant là, ils l'épaulaient.

La lutteuse maudit ses pairs.

Mais déjà, dans l'air glacé, les trompettes jetaient leur note éclatante et brève : les défenseurs de Forli plièrent sous l'assaut. L'Armée du Saint-Siège pénétra dans la ville, comme un bélier.

Sur l'esplanade où la duchesse de Sforza avait fait dresser le bûcher pour le Gonfalonier et des gibets pour ses capitaines, les notables, en chemise et la corde au cou, offrirent les clefs au vainqueur. Il les prit distraitement et les passa au cardinal Illerda, le légat de Saint-Pierre. Il dit :

— « Recevez cette ville et soyez-lui clément. »

Le maigre visage du cardinal (« le seul honnête homme de mon collège ! » disait Alexandre VI. « Et qui croie en la Croisade ! ») étincela :

— « *Nunc dimittis !* » fit-il. Et, s'adressant aux notables : « Quittez cette bure. Rentrez dans vos foyers. »

Ensuite, ce fut moins beau. Les Borgiesques occupèrent le donjon. Les châtelains furent amenés dans la Grand'Salle. L'âtre flambait, éclairant les reliefs du festin. Le duc de Sforza penchait une tête blême, déjà promise au carcan (on chuchotait que Michelotto l'avait découvert dans une penderie, sous les robes de sa femme). Couverte de résine et de sang, mais toujours superbe, Catherine écartait de son front les mèches pâles de ses cheveux et son regard dominait les intrus. Elle s'était battue à coup de dague et de griffes et nos hommes la considéraient sans indulgence : « Ça, une femme ? Pardon, une harpie ! »

En tout cas, j'en témoigne bien haut : jusqu'à la dernière seconde de cette terrible nuit, l'héroïne de Forli resta égale à elle-même.

On avait dû l'entraver. Mais dès le seuil, César exigea qu'on la rendît libre. Il s'avança. Elle tendait un visage convulsé de haine.

— « Ma cousine, » dit-il (et sa voix aux résonances sourdes et harmonieuses me frappa — on l'appelait déjà « monstre à voix de sirène »). « N'êtes-vous pas, par la maison d'Aragon, ma parente ? Cette ville revenant de droit au Saint-Siège, je lui en fais hommage, mais votre vie — et celle de votre époux — nous sont sacrées. Une escorte vous conduira à Rome, en toute sécurité. Je regrette les circonstances qui nous mettent face à face — et j'admire votre courage. »

Catherine se redressa et dégorgea tous les blasphèmes dont elle disposait. (Oui, même en cet instant — j'étais là, j'ai tout entendu). César ne broncha pas. Mais comme elle le traitait de démon-incube qui, pour survivre, a besoin de sang humain, il prononça, lentement :

— « Du sang, Madonna ? Il en a coulé beaucoup aujourd'hui. C'est la terre qui boit le sang... »

— « On vous connaît, » cria-t-elle, « vous et les vôtres ! Les lémures, les demi-hommes... » Elle cracha.

Les sourcils à l'arc parfait se levèrent. Il dit :

— « Je suis prêt à vous prouver le contraire. Quand vous voudrez. »
Et aux gardes :
« Emmenez-la. »

⁂

Jusqu'ici, il m'a été facile de vous faire ce récit. Je ne raconte que les faits : j'étais là, telle chose advint. Mais ici je suis forcé d'en appeler aux témoignages des autres et aux conjectures.

Catherine Sforza fut conduite dans une tente, en plein camp ennemi. Le sol était tendu de tapis d'azur ; un parfum d'ambre et de lys émanait des tentures brochées d'or. Les noyaux d'olives grésillaient dans un brasero. Au milieu, un lit bas amoncelait coussins et fourrures. Des gardes veillaient à l'entrée.

J'accompagnais la Riario et tentais de la rassurer (en avait-elle seulement besoin ?).

— « C'est la tente du duc, » lui expliquai-je. « Il la cède à Votre Grâce ; vous trouverez dans les coffres de quoi vous vêtir pour la nuit et, dès demain, on vous apportera vos affaires personnelles. Quant à votre époux... »

— « Qu'il aille au diable ! » dit Catherine. « C'est un lâche. »

— « Madame, oui. »

Ensuite... Je ne puis vous relater que les on-dits. D'autres que moi, restés de garde, ont brodé un conte digne de Boccace sur la première nuit de Catherine Sforza au camp ennemi. Elle s'était, paraît-il, jetée sur le lit et elle mordait les coussins, telle une bête. Puis elle se releva et parcourut la tente en vacillant. Pour les avoir pratiquées, elle connaissait les lois de la guerre et cette femme, qui ne s'était jamais gênée dans ses combats ni dans ses plaisirs, s'indignait désormais de n'être qu'une proie.

Un sable d'or coulait lentement des sabliers.

Catherine parcourait encore la tente, quand deux Nubiens firent avancer une table somptueusement servie, avec des venaisons, des fruits et des flacons de vin. Elle jura : « Ce rustre d'Espagnol me prend pour une jument à l'engrais ! » Puis, son appétit de guerrière prenant le dessus, elle mordit dans une aile de poulet et but un doigt d'Asti.

La table fut enlevée et remplacée par une jarre et une aiguière d'améthyste, pleine d'eau de roses, pour les ablutions. Les esclaves étaient muets et les sentinelles sourdes. Vaincue par la fatigue, Catherine s'endormit. Son repos fut une suite de cauchemars où il lui semblait qu'une ombre blanche se penchait sur elle et se gorgeait de son sang. Lorsqu'elle s'éveilla, une aube fine pointait, une veilleuse de cristal, suspendue à des chaînes d'or, répandait au-dessus du lit un parfum d'huiles essentielles.

Elle était toujours seule.

Pourtant, au bord de sa couche, sa main effleura un objet lisse et froid — un poignard ! Catherine Sforza se redressa : elle avait encore des alliés ! Quelqu'un lui avait glissé cette arme, sûr qu'elle saurait s'en

servir et qu'elle en aurait l'occasion. Elle caressa la lame, trempée à Tolède.

Au pied du lit, il y avait des atours de femme qu'elle négligea.

La journée s'écoula, lente comme le plomb. Catherine haïssait le monde entier, mais surtout son vainqueur. Puis, ses pensées s'évadèrent. C'était comme un charme insinuant, se répandant dans son cerveau et dans ses veines. Pour la première fois de sa vie, étendue de son long sur les fourrures, la duchesse de Sforza rêva.

Elle se revoyait jeune fille dans les jardins pontificaux où elle cueillait les roses blanches, puis cavalière — dans la Campanie. Un sang violent la poussait à la conquête des terres et des hommes. Comment avait-elle pu se contenter de son pleutre d'époux, de cette forteresse mineure ?... Elle revit la statue de Léonard de Vinci qui représentait son oncle — le Grand Condottière. Une inscription sur le socle disait : ECCE DEUS !

Il y avait donc une espèce de démons ou de dieux qui surgissaient du néant, pour conquérir le monde ?...

Une haine la saisit pour cette ville de Forli, trou de rats, qui avait dévoré sa jeunesse. Elle eût voulu la voir flamber — aux quatre vents !

Une acclamation immense souleva le camp. (Elle pensa au partage du butin, à la nuit rouge de flammes.) Elle courut à l'entrée de la tente et souleva la toile. Dans l'ombre montant comme la mer, la sévère forteresse se dressait intacte. Seuls s'allumaient, en bas, les feux du camp.

— « La ville ne brûle donc pas ? » demanda-t-elle à la sentinelle. L'homme, un Français de l'armée d'Allègre, répondit poliment :

— « Non, madame. Ne craignez rien. Elle appartient désormais au Saint-Siège. »

Catherine recula, humiliée. Forli subsisterait donc, avec sa plèbe tremblante, tandis qu'elle, une Sforza, périssait ! Elle n'aurait même pas ce bûcher de décombres !

Elle regretta amèrement de ne pas avoir fait sauter un magasin de poudres, sous le château.

Les coffres arrivèrent dans la nuit. Ils renfermaient ses cottes, ses bijoux, un volume de Boccace, un miroir et une Bible. Des mains attentives, par ordre, avaient replié les manches, bordées de vair et de martre, des mantelets ramagés. On avait glissé des sachets d'iris parmi les voiles de cambrésine. Catherine lacéra le *Décaméron* et lança au pied du lit l'in-folio sacré qui s'ouvrit.

Puis elle fut prise de remords et se pencha pour le ramasser. Les feuillets jaunes, tachés de cire, battirent comme des ailes et des strophes fulgurèrent qu'elle ne put éviter :

« ... *Voici une roue qui est apparue sur la terre et sa couleur est celle de la chrysolithe — et sa façon : comme si une roue était dans une autre. Elles avaient des jantes et elles étaient hautes à faire peur et les jantes étaient pleines d'yeux. Et des êtres qui en sortirent... avaient autour de leur tête comme du cristal étincelant... Et la splendeur qui était autour était comme l'arc qui se fait dans les nuées, un jour de pluie...* »

Et plus près, ce verset de la Genèse :

« *Or, il arriva que quand les hommes commencèrent à se multiplier sur la Terre*

» *et qu'ils eurent engendré des filles,*

» *les fils de Dieu, voyant que les filles des hommes étaient belles, les choisirent pour épouses et les aimèrent.* »

Elle voulut repousser le livre, mais les feuillets se détachaient, comme si la Bible s'ouvrait aux endroits souvent lus :

« *...J'ai cherché dans la nuit, sur mon lit, celui qu'aime mon âme. Je l'ai cherché et ne l'ai point trouvé. Mets-moi comme un sceau...* » (et le mot était étrange — il recélait un sens double ou triple. S'agissait-il du fer rouge dont on marquait les esclaves et les criminels ? Du « sigillum » infernal des sorcières que recherchaient les inquisiteurs — cette marque du démon, qui leur accordait l'insensibilité dans les supplices ? Ou simplement de la morsure d'un baiser ?) « *Mets-moi comme un cachet sur ton cœur et sur ton bras,* » continuait le verset mystérieux, « *car l'amour est fort comme la mort et la jalousie cruelle comme le sépulcre...* »

D'immenses acclamations montaient de la nuit de Forli. Il y avait fête au camp ; des cris et des rires fouettaient la prisonnière. L'idée des Orsini, des Gravina — ses parents — triomphant de sa défaite, l'exaspérait. Elle s'imaginait aussi les notables de sa ville, qu'elle avait pressurés sans mesure, adulant les vainqueurs, fournissant des victuailles à leur festin. Elle se sentait seule et nue au fond d'un puits. L'énorme éclat de rire, né dans ce camp, allait se gonfler, remplir les Appennins et l'Italie ! Quoi, cette indomptable guerrière si vite écroulée ! « Le fils d'un démon nocturne, monstre lui-même, a vaincu la fière fille des Sforza ! »

Catherine étouffait, elle défit convulsivement son surcot, collé de sang ; des seins pâles et fermes jaillirent, et elle évoqua tous les plaisirs goûtés et perdus, tous les adolescents ombriens qui passaient par ses bras, avant d'être vendus à ses cousins les condottieri... Il devait y avoir encore sous leurs drapeaux quelques-uns de ses éphémères amants.

Un pan de toile frémit et un être pénétra dans la tente.

Il avait troqué sa cuirasse d'acier contre le velours noir et repris son masque. Sous les dentelles elle vit la bouche sanglante, les traits impérieux et, en acheteuse d'hommes, elle évalua la grâce de félin, la taille élancée et les larges épaules.

Il s'avança. Il n'était pas armé.

D'instinct, la main de la lutteuse chercha le poignard, sous les fourrures. La Bible était là, sur la courtepointe, et sans se pencher, il lut, avec un bref sourire. Parmi les syllabes latines, la sourde harmonie de sa voix caressa Catherine, comme un archet :

« *...Ma sœur, ma colombe, ma parfaite... mets-moi comme un sceau sur ton cœur et sur ton bras, car l'amour est plus fort que la mort et ses flammes sont celles de l'enfer...* »

Il répéta : « Sur ton cœur... » Et, baissant les yeux, la duchesse de Sforza croisa ses mains dans son premier geste féminin de défense. La dague brilla dans ses doigts crispés. César était tout près.

« Auriez-vous peur d'un démon... d'un incube qui boirait votre vie, Catherine ? » lui demanda-t-il, lèvres contre lèvres.

Comme ils étaient grands tous les deux, le Valentinois la fit ployer entre ses bras. Elle eut l'impression de tomber dans un vide étincelant de millions d'étoiles, de livrer son âme plus que son corps, ne désirant rien que la mort et l'union intime avec une implacable puissance — et l'arme inutile glissa de ses mains.

***

Vous me direz que la possession ou l'envoûtement, les forces démoniaques ou interplanétaires, n'avaient pas à intervenir, que Catherine et César étaient beaux tous les deux et que le jeune vainqueur affirmait son triomphe sur l'Italie. Cela sans préjudice d'une haine qui peut se transformer en amour. Je veux bien. Mais voici qui est proprement inexplicable : ce triomphe, Catherine Sforza en fit le sien. Dès le lendemain, elle parut dans la suite du Valentinois, vêtue en page. Elle portait ses armes ! On eût dit qu'elle éprouvait un âpre plaisir à s'humilier devant lui. Elle accompagna le Gonfalonier aux remparts de sa ville, lui révéla les secrets des fortifications et les trésors cachés, elle assista au serment prêté par ses anciens sujets. Peut-être ne l'entendit-elle pas ? Elle croquait du sucre candi. Les hommes d'armes qui connaissaient la guerrière se détournaient sur son passage : ils avaient honte, elle point. Une fois seulement le rude esprit des Sforza et des Riario eut un sursaut : Catherine avait rencontré devant Forli son cousin Vitellozzo, porté par ses Noirs, sur une litière en peaux de tigres. Il se souleva et les plumes de sa toque balayèrent la poussière du camp — sans doute saluait-il en elle le Malheur.

Catherine fit cabrer son cheval et cracha à la face du Stratège.

Cela fit qu'au premier festin on parla beaucoup de « cette fille de race noble qui s'était rendue au Valentinois, par luxure. Sa ville pouvait tenir. Mais elle l'avait vu du haut des créneaux et avait reçu des propositions précises... »

Le Stratège fit la moue. Les cheveux de Catherine étaient ternes et sa peau sans éclat. Oui, elle était belle, si l'on veut. Comme la Méduse, clouée au bouclier. Sforza avait raison qui s'était enfui et menait joyeuse vie à Venise... Sa femme faisait la honte de l'Italie...

— « Avez-vous remarqué la nouvelle mode ? » demanda Gravina, en reprenant un fruit confit. « Elle se peint ! Elle a un museau de gaupe enfarinée. »

— « Elle croit plaire à son vainqueur. Les paysans espagnols aiment la peau blême. »

— « Tout de même, » fit Pagolo Orsini, « une Sforza ! J'aurais cru que le métal était plus pur. »

— « Elle, une Sforza ? » dit Vitellozzo qui cherchait un mot cruel et définitif. « Non. Elle a perdu la moitié de son âme. »

Il ne croyait pas si bien dire...

Le matin suivant, à l'entrée du camp, une main légère effleura mon épaule. Un parchemin fut posé devant moi, où je lus :

« *Nous, César Borgia, par la grâce de Dieu duc de la Romagne, prince d'Andria, souverain de Piombino et autres lieux,*

Grand Gonfalonier et Capitaine général de la Sainte Eglise Romaine,

A tous nos lieutenants, châtelains, chefs d'armées et à tous nos sujets, ordonnons : de recevoir avec bienveillance le porteur de la présente, le célèbre et aimé Léonard de Vinci, notre architecte et constructeur général.

Qu'on le laisse passer avec franchise. Qu'on lui permette de mesurer et de regarder toutes choses et qu'on lui prête en tout aide et concours... »

Je me retournai et je vis Nardo. Nardo, vous savez, qui, à Florence, avait peint Nahémah (1). Sa faveur auprès du duc était grande. Il avait toujours sa grâce insigne, mais plus d'autorité. Il me regarda et me dit :

— « Alors ? Toi aussi tu te casses le crâne à cause de la Riario ? Tout le camp est fou. »

Je m'écartai pour la riposte :

— « Fou d'indignation ! Mais tu ne l'es pas, toi. »

L'artiste haussa les épaules. Je retrouvai dans ses yeux le vide astral, les univers morts et parfaits, les catastrophes stellaires.

— « Ecoute, » fit-il, « je te dois beaucoup. Oui, vraiment... Autrefois, tu m'as aidé à me comprendre moi-même. Allons sur l'esplanade, où nous serons un peu seuls. »

Nous montâmes, en silence. Le vent des Appenins glaçait les pierres et nos visages. Forli était à nos pieds.

« Ce stylet, » me dit-il en me tendant ma dague de Tolède. « Il est à toi, n'est-ce pas ? Tu l'as passé à la Riario. »

Il était inutile de le nier : il savait.

« Je tiens à te prévenir, » reprit Léonard, « que tout secours offert à la duchesse de Sforza serait sans effet et dangereux. »

— « Il la tuerait ? » demandai-je durement.

Léonard me regarda — et j'eus froid.

— « Ecoute, » répéta-t-il, « je ne prendrais pas la peine d'expliquer à un autre que toi, Guido. Mais tu dois comprendre : ce sont les choses d'un autre plan. »

— « Dirais-tu que César Borgia... »

Il m'interrompit :

— « *Qui est* César Borgia ? Il y avait, autrefois, un jeune garçon beau, efféminé, secret — dont on a fait un moine. Puis un évêque de vingt ans qui s'entourait d'une cour de poètes et de savants, jouait aux échecs et commentait Aristote. Aujourd'hui — vous avez devant vous un titan. Le seul être capable de relever l'Eglise, de refaire une Italie et peut-être une Europe chrétienne, alors que la vague rouge de l'Islam bat les murs de Rhodes. L'œuvre qu'il entreprend est colossale. Il est seul, face à l'avenir. On peut le haïr ou l'aimer, nul ne reste indifférent à ce phénomène...

(1) Voir « *Les non-humains* ».

» Je donne au mot son sens grec : celui qui apparaît... »

— « Par Pallas ! » interrompis-je sans révérence, « le peu que j'aie su du grec, je l'ai oublié. Il reste que don César est un criminel. »

Un sourire indéfinissable, puis :

— « Imagine-toi une goutte de pluie qui glisse sur une verrière. Sur son chemin, elle absorbe d'autres gouttes, moins pesantes. Ou vois progresser l'incendie dont la flamme dévore tout. Le Valentinois est ainsi. Qu'une âme passe à sa portée, il en assimile la substance. Pour peu qu'elle soit d'une essence réductible... Il a subjugué Alexandre VI, pourtant un rude homme ; la duchesse de Besaglia, le duc d'Urbin, le roi de France même sont des loques entre ses mains. Les Condottieri y passeront ou ils seront détruits. Il fait faire aux gens ce qu'il désire. Un jour peut-être se réveilleront-ils, effarés. Le monde aura perdu à leurs yeux son éclat et la vie son attrait magique. Ils diront : « Comment ! nous avons fait de telles choses ! Proféré tel serment, signé tel traité ! » Je ne pense d'ailleurs pas que ce réveil soit éventuel : cela signifierait que la partie captive de leur âme aura échappé au Valentinois. Or, si l'être multiple faiblit, s'il laisse fuir sa substance, il est perdu. »

— « C'est un démon ! » dis-je, saisi d'horreur.

— « Non, mais une entité d'un autre cosmos. C'est tellement loin que les choses y sont inversées. Non, je ne puis t'expliquer ! » Léonard soupira. « Remarque que Catherine Sforza est heureuse, dans le gouffre vertigineux où elle s'unit à son dieu. »

— « Mais elle pourrait être délivrée ? » criai-je presque. « Cette moitié d'âme peut lui être rendue ?... »

— « Oui, » dit Vinci. « A quoi bon ? »

Moi non plus, je ne pouvais lui expliquer... pourtant je trouvai — et je lançai au hasard :

— « Elle était la beauté et la gloire de l'Italie ! Qui pourrait assister impassible à un tel déflocquement d'un être parfait ? »

(« Déflocquement » était le mot. Ce terme horrible, importé par les Français, désigne l'état des corps qui se désagrègent, des fantômes qui se dissipent. Il s'appliquait bien à Catherine !)

J'avais oublié à quel point Nardo était sensible à la magie des mots : ses yeux clairs vacillèrent. Le soleil plongeait à cet instant parmi les glaces des Apennins. Retenant ma main dans la sienne, douce et froide, Léonard me posa cette question :

— « Tu crois qu'une connaissance plus complète du danger auquel elle s'expose, de l'être auquel elle s'abandonne, pourrait la sauver ? »

Je n'en savais rien. Je dis : « Oui. Certainement. »

— « Bien, » fit-il. Et une fiole passa de sa main dans la mienne. « Je tiens ceci d'une certaine mona Toffania di Prato, qui passe pour avoir donné à Rodrigue Borgia une « eau de succession »... par amour. Non, ce n'est pas un poison. Mais « ils » se réunissent cette nuit — ceux de Bologne, ceux de Rome et de la Mirandole... oui, tu m'as compris — les étrangers et les voyageurs. Beaucoup des nôtres, aussi. Que Catherine

enduise seulement un pouce de sa peau de cet onguent et elle pourra y assister. »

— « Elle risque... ? »

— « Que ne risque-t-elle déjà ? Ces êtres ont leurs lois propres, inexorables. Et le châtiment est la peine du dam. »

⁂

Cette nuit, Catherine Sforza se réveilla au milieu des ténèbres. Sa main effleura, à son côté, le creux d'oreiller déjà froid. « *J'ai cherché sur mon lit celui que mon âme aime...* » Dans son rêve interrompu, elle avait erré dans le jardin des lys où l'attendait le Bien Aimé. Le parfum des grandes fleurs royales et leur pollen miellé s'attachaient encore à ses doigts. Elle s'assit, n'osant allumer une torchère. Sa mémoire recréait, dans la nuit, la tête blonde ; elle caressa un gland de soie floche, comme une boucle égarée, en murmurant le nom de César. Sforza et ses amants d'une heure ne comptaient pas ; par un miracle d'amour, la guerrière se retrouvait vulnérable et livrée comme une vierge.

Elle perçut dans la nuit comme un appel.

Le gland de soie était noué autour d'une fiole de cristal, à moitié remplie d'une pâte noire et brillante. Catherine comprit tout à coup que l'odeur sucrée, onctueuse, qui collait à sa peau, à ses cheveux, montait de ce flacon. Cela sentait tous les parfums d'une chapelle maudite et les tubéreuses écrasées sur une dalle funèbre, cela sentait la mort et l'amour. Maladroite, se penchant pour respirer de plus près, la princesse renversa quelques gouttes sur ses draps ; elle n'y put tenir, en remplit le creux de ses mains.

Alors le monde s'abîma dans une épaisse fumée noire.

Elle monta... monta...

— « Je veux le rejoindre, le revoir... » prononcèrent ses lèvres glacées.

— « C'est un vœu ? » demanda une voix grinçante.

— « Oui. »

— « Alors viens avec nous ! »

Un vent âpre soufflait. Catherine regarda autour d'elle, avec un étonnement indicible. Elle voguait dans une auge de pierre, au-dessus de la cathédrale de Forli — c'était une sensation enivrante et terrible. Un squelette à cheval sur une chauve-souris la dépassa. Elle comprenait sourdement qu'elle avait fait usage du monstrueux onguent des sorcières. Tout le monde savait qu'il y entrait de la graisse d'enfant mort sans baptême, de l'aconit, de la belladonne et du sang : d'autres ingrédients demeuraient secrets. A ses côtés, morne et silencieux, voyageait un certain chevalier dei Pazzi qu'elle connaissait un peu, pour l'avoir rencontré après le siège. Elle pensa vaguement que cet homme apparaissait toujours dans les circonstances fatales ou bien humiliantes de sa vie, puis l'oublia. Le ciel était plein d'ombres mêlées, il en venait de partout — des piliers de flamme s'élevaient de Bologne, de Florence et de Mirandole, des trombes noires jaillissaient des gouffres apennins. Jamais la duchesse de

Sforza, qui avait chevauché et batttu ces montagnes, n'aurait cru qu'elles recélaient ces multitudes infernales !

Sur les pentes bleues, des enfants nus menaient paître des crapauds, des chevaliers-fantômes enfourchaient des carcasses de destriers et des êtres innommables se débattaient dans les abîmes — des demi-morts, des larves qui étaient là depuis des siècles et désespéraient de monter avec les monstres ailés : un archevêque y était éternellement dévoré par les rats, un père rongeait le crâne de son fils...

Parmi l'éboulis des rocs, surgit une lune sanglante. La Riario vit, sur un nuage, ses cheveux d'or blanc répandus, dona Lucrezia di Besaglia qu'on disait folle de son frère. Lucrèce lui cria :

— « Soyez la bienvenue parmi nous, Catherine ! Vous êtes damnée comme nous ! »

— « Où allons-nous ? » demanda la duchesse au chevalier dei Pazzi.

— « Au grand désert d'El Quatara. » répondit celui-ci avec obligeance. « Tout le monde y est invité : les chimères et les voyageurs sans destination spéciale, les anges, les monstres et les démons. Ayé Sérayé ! »

Autour d'eux on hurlait :

— « Ayé Sérayé ! Ayé Sérayé ! Le ciel est en haut comme en bas ! »

Les nuées ailées, velues, pourvues de pattes d'araignées ou de trompes d'éléphants, descendaient en vrille à travers l'ombre fumeuse vers un plateau ensablé. Une ruine aux piliers trapus s'adossait aux dunes. Abandonné depuis des siècles, sous la lueur d'un astre mort, ce temple était terrible, ses émaux scintillaient comme des prunelles vitreuses et le sifflement des serpents dans ses galeries se confondait avec celui du vent.

Cependant, à mesure que les voyageurs aériens débarquaient, le désert semblait s'éveiller à une vie nocturne, menaçante ; les dieux et les monstres des bas-reliefs se confondaient avec la foule, d'étranges sons rauques montaient des syringes abandonnées, comme si une procession de morts cherchait à atteindre l'esplanade granitique où dominait un autel de marbre noir. Un autel ou un trône ? Et quelle épouvantable divinité recevait ici les sacrifices ?... Quels étaient ses prêtresses et ses serviteurs ?

Pétrifiée d'épouvante, Catherine vit :

A travers la nuit et le néant, se mouvait une procession d'ombres. Elles montaient vers le temple, elles étaient toutes là. Certaines, émergées de la profondeur des siècles, avaient les lèvres sanglantes, les yeux peints d'antimoine et les hanches étroites des filles de Rat-en-Rom. Des lotus distillaient une myrrhe mortelle sur leurs fronts, Tiâ était bleue et Cléopâtre des Lagides semblait une longue couleuvre d'argent. Thaïs, pour laquelle un conquérant brûla le Persépole, scintillait telle une étoile, à travers ses longs cheveux de lin. Quelques-unes étaient transparentes à force d'éloignement dans le temps et l'espace, et d'autres, anonymes, toutes proches, apportaient avec elle l'odeur des fleurs flétries, la moisissure des tombeaux. Il y avait des idoles magnifiques, gaînées de pourpre et d'orfrois : Théophano de Byzance et la grande Théodora, Justinienne. Puis l'autre Théodora et Marozia qui gouvernèrent Rome et l'Eglise, puis de belles barbares portées sur les pavois de leurs hordes,

Frédégonde et Anne de Kiev qui préféra au trône une obscure tour féodale, et Agnès, Dame de Beauté... toutes les guerrières, les souveraines — les folles — les damnées de l'amour.

Une grande figure fumeuse venait d'apparaître sur l'autel noir. Catherine ne pouvait distinguer son visage et le chevalier dei Pazzi (qui n'était sans doute pas le vieux soldat dont vous écoutez le récit) lui expliqua sentencieusement que le Mal comme le Bien est variable, mutant, et prend avec chaque siècle une apparence différente. « A telle enseigne, » ajouta-t-il, « que toutes ces nobles dames qui viennent parmi nous célébrer les mystères de leur culte, ont aimé un être divers et cependant le même : elles sont toutes damnées pour avoir préféré à l'humble créature humaine la Face de Satan. »

Catherine voulut protester, mais elle leva la tête et demeura glacée. Très haut, au-dessus de la foule des mortes damnées, un astre qui ressemblait à la lune — qui n'était pas la lune — inclinait son disque prodigieux. Il se rapprochait vertigineusement et Catherine se blessait à un monde inversé de continents en jaspe liquide, d'océans métalliques et phosphorescents. L'ombre de feu et de ténèbres se découpait sur cette planète de l'anti-cosmos. Montant du désert vers l'Etre d'essence mortelle, toutes les ombres extasiées, toutes les bêtes des sables — vipères turquoise, léopards d'or, tigres et scorpions démesurés — formaient le blason, l'hiéroglyphe de flamme que Catherine ne savait pas lire, mais qu'elle comprendrait bientôt. « Voici, » disait à ses oreilles une voix insidieuse, « le monde qui est le sien et qui t'est promis dans les siècles des siècles — voici les fontaines d'hyacinthe et les fleuves en pierre hématite, qui ne sauraient étancher ta soif, voici les vrilles des poivriers et les coupes des drosères, et l'arbre « antchar » dont l'ombre tue — toute la faune carnassière, toute la flore amère et vénéneuse sur laquelle il règne, armé de feux, portant sur son écu l'Hydre qui dévore les serpents — le seigneur de ce siècle auquel tu as voué ton âme... Porte-Flamme, Lucifer, César Borgia... »

Avec un cri qui glaça l'âme des sentinelles sur l'esplanade de Forli, Catherine crut tomber aux enfers.



A l'aube, moi, Guido Pazzi, je reçus l'ordre de me présenter devant la duchesse. Elle était à sa toilette, se souciant peu de ce qu'un petit chevalier comme moi la vît en désordre, le cou et les épaules enduits d'une pâte d'hamamélis et les cheveux relevés. Son beau visage gardait les traces de la fatigue nocturne. Les servantes maures massaient ses poignets, l'air était lourd d'une odeur féminine et charnelle.

Je remis l'ordre entre les propres mains de Catherine Sforza, duchesse de Forli : je devais la conduire à Rome, sous une escorte. Le Saint-Siège réclamait sa prisonnière. Comme elle blêmissait sous les fards :

— « N'ayez nulle crainte, » lui dis-je. « Vous serez traitée avec honneur. Son Altesse l'a exigé : vous aurez un train princier et une villa dans la Campanie. Le Saint-Siège assurera votre entretien. »

Catherine écoutait, hébétée. Elle se leva brusquement et je m'attendis aux cris, aux torrents d'injures, mais elle vacilla et dit, simplement :

— « Il était moi — et j'étais lui... »

Ses femmes la relevèrent évanouie. On lui passa les vêtements du sexe qu'elle méprisait ; elle se laissait faire, soudain molle, comme une poupée de son. Je lui offris d'emporter ce qu'elle voulait — ses bagages suivraient à dos de mulet.

Ses lèvres sans couleur remuèrent. Dans leur précipitation, les suivantes avaient oublié d'y mettre le carmin et, dans ce visage fardé, cette bouche pâle était émouvante. Elle prononça avec peine :

— « Je ne verrai pas Son Altesse ? »

— « Monseigneur le regrette. Des nécessités urgentes le retiennent au camp. »

Il ne s'était même pas éloigné. Ce n'était pas dans la nature du Valentinois d'éviter les conséquences de ses actes.

— « Bien, » fit Catherine, « vous lui direz... ah ! et puis non ! »

Elle promena autour d'elle un regard égaré : ses robes et ses joyaux traînaient, inutiles. Une femme moins orgueilleuse que Catherine eût peut-être cherché à dissimuler — la duchesse de Sforza se défaisait, comme un cadavre. Elle avait vécu une vie violente et sans douceur, elle avait beaucoup désiré, mais jusqu'à ces jours, elle n'avait aimé personne. Puis ç'avait été la tornade délirante de ces semaines — non point l'amour, mais la possession. Emportée aux sommets de la plus fantastique passion, elle retombait au sol — vide et brisée.

J'ignore comment, apercevant sur la coiffeuse une dague courte, elle eut la force de s'en emparer et de la cacher.

Dans l'escalier, elle repoussa mon bras et descendit seule, en chancelant. On avait choisi l'heure incertaine du crépuscule, pour épargner à la princesse l'humiliation de quitter sa ville entre deux haies de curieux. Les mêmes silhouettes rigides de soldats qui avaient cerné la tente où elle s'était abandonnée, entouraient la litière. Aux portes de Forli, Catherine se pencha : la noire forteresse dominait le camp et la plaine. Rien n'avait changé, sauf son cœur.

Nous voyageâmes de jour et de nuit. Les chevaux souffraient du dégel et les porteurs nubiens montraient parmi leurs pelleteries des figures grises. J'encourageais les hommes et pressais les montures ; j'avais l'ordre de mettre la plus grande distance entre la prisonnière et les armées du Saint-Siège.

Pourtant au soir du second jour, j'eus pitié d'un visage non seulement vieilli de dix ans — mais défiguré, où rien ne subsistait de l'étincelante amazone de Forli. J'arrêtai la chaise devant une auberge. Les Stradiots de Saint-Ange montaient justement pour me relayer. Leur chef (que d'aucuns disaient frère naturel de César), Ramiro di Lorqua, arrivé le premier, se tenait devant l'âtre. Il était, comme tous les autres Borgia, brun et trapu, avec des boucles brillantes. Il laissa son regard peser lourdement sur la femme misérable qui passait.

— « C'est ça, la Dame des Guerres ? » fit-il. « Pas si belle ! »

— « La guerre, » répondis-je, « n'a rien d'une beauté. »

Au seuil de la plus riche chambre paysanne (« celle de nos noces, » avait précisé l'avenante hôtelière. « Les draps de lit sont brodés. Je les conserve dans la lavande »), Catherine s'arrêta. Elle dit, égarée :

— « Il me renvoie parce qu'il pense que j'ai peur et horreur de lui ! »

— « Votre grâce... »

— « Taisez-vous, » fit-elle, reprenant sa hauteur. « Vous étiez là, vous avez vu aussi, et pourtant il vous garde. S'il craint que je révèle son visage secret, il aurait pu me tuer, ç'eût été plus juste. Je suis déjà une demi-morte. Il m'a dépouillée de mon orgueil, vidée de ma substance, et la moitié de mon âme reste avec lui. Comment veut-il que je survive ? Il n'a donc aucune pitié ?... »

Je la regardais — qu'aurais-je pu lui dire ? Elle avait commis le crime de Psyché : ouvert la porte interdite, contemplé le visage secret de l'amour. Non, César n'avait jamais connu de pitié, ni aucun sentiment humain, il vivait sur un autre plan que nous, gouverné par d'autres lois ; Catherine en avait enfreint une — il lui imposait donc le châtiment de l'absence : la peine des damnés qui ne verront jamais la face de leur dieu. J'ignore de quelle étoile venait l'entité qui avait lancé, à travers un univers jeune et crédule, ce « monstre à voix de sirène » qui s'émouvait d'une fresque de Léonard, d'une strophe trop belle, jamais du masque que la douleur pose sur un visage humain. Etait-il vraiment, comme le croyaient Vinci et Machiavel — et probablement, le Pape Alexandre VI — envoyé du ciel pour relever l'Eglise opprimée, unifier l'Italie et opposer à la marée montante de l'Islam la digue inébranlable de la chrétienté renovée ?... Je l'ignore. Mais je ne pouvais en douter : il serait l'épouvante des siècles...

Le plus affreux me reste à dire. Di Lorqua m'aida à repousser les verrous derrière la Dame des Guerres, et nous veillâmes toute la nuit sur son seuil. Les sentinelles montaient la garde sous les fenêtres. Mais au matin (nous nous étions à peine assoupis), une odeur métallique nous réveilla. Une mare de sang s'élargissait sous la porte. Nous l'enfonçâmes. La duchesse de Sforza était étendue sur le lit d'apparat, exsangue et les yeux larges ouverts : elle s'était tailladé les deux poignets avec sa dague.

Moi qui vous parle, je ne suis qu'un homme de guerre, messer. Je sais reconnaître la mort qui est ma compagne de toutes les heures. Aussi, je peux vous jurer que Catherine Sforza était bien morte, quand nous l'avons retrouvée. Ce froid, ces teintes cireuses et violettes, inhumaines, ne trompent pas. Ramiro sortit précipitamment — ce reître avait le cœur mal accroché. Moi, je restai au chevet de la Dame des Guerres.

L'aube glacée était triste et livide. Et dans sa lueur blême, je vis — lentement — ce cadavre s'animer.

Pesamment. Par pulsations prudentes, comme si une vie extérieure se frayait un effroyable chemin entre les cellules mortes... Je vis les membres reprendre leur souplesse et le teint sa blancheur, je vis le sang coagulé perler aux veines ouvertes. Bien sûr, je me précipitai pour les ligaturer. Je vis battre les paupières sur les yeux vitreux. Je...

Sorti dans le couloir, je dis à Ramiro :

— « Attention. Mettez-la sur la litière. Elle vit. »

— « Tu divagues ! » gronda-t-il.

Nous la ramenâmes à Rome. Elle respirait toujours.

Plus tard, Dieu me pardonne, je crois qu'Alexandre VI, qui était un grand politique, la fit paraître dans un triomphe, chargée de chaînes d'or — comme la reine Zénobie.

La vraie Catherine Sforza ne l'eût jamais supporté.

... Je pense que, logique avec lui-même et ses lois, *l'Autre* avait pleinement appliqué la peine du dam et renvoyé dans ce cadavre la moitié de l'âme qui restait absente.



Le hanneton

(*The beetle*)

par JAY WILLIAMS

Jay Williams est un visiteur rare dans notre domaine. C'est qu'il est avant tout connu, dans les pays anglo-saxons, pour ses best sellers *historiques. L'un de ses romans en particulier,* « Les sorcières », *a atteint un très gros tirage aux Etats-Unis. Ce qui n'empêche pas Jay Williams de penser à nous quelquefois, comme en ont témoigné plusieurs nouvelles dans* « Fiction » (1). *Il nous raconte ici une inquiétante aventure psychologique, où le surnaturel couve sournoisement en coulisses.*



TOUT seul dans le living-room, Fulton écoutait les bruits de la maison. Il y avait le tintement léger de la glace qui fondait dans son verre, le grondement du réfrigérateur dans la cuisine, le bourdonnement de la pompe dans la cave, le craquement assourdi d'une planche qui se dilatait. De temps en temps, quelque chose heurtait les stores de la fenêtre. un hanneton de juin peut-être. La nuit était très chaude ; Fulton avait beau rester immobile, la sueur lui inondait le visage. Une fois encore il pensait à Ledyard, non pas avec remords, mais simplement parce que cet homme l'obsédait lorsqu'il se trouvait seul.

A l'étage, Ellis cria : « Je voudrais un verre d'eau, Donald. »

Fulton ne lui accorda aucune attention ; seulement il constata, en passant, que l'enfant n'avait jamais appris à l'appeler « papa », bien que son mariage avec Eliza datât de deux ans.

Il sirota lentement le contenu de son verre. Ledyard, pensa-t-il. Je parie que le gosse l'aurait appelé papa, *lui*. Il l'aimait bien. Pauvre Ledyard. Mais c'était un suicide, personne n'en avait jamais douté. Et le meilleur des deux l'avait emporté.

Il se rappela cette nuit-là. Ils se tenaient tous deux, Leydard et lui, sur le balcon, dans l'appartement de Ledyard. Il avait dit : « Pas de bêtises, Ledyard. Laissez Eliza tranquille. »

Et Ledyard avait répondu : « Ne me cherchez pas, Fulton, » mais il n'y avait dans sa voix aucune menace, aucune trace d'agressivité. Sa voix était douce comme le reste de sa personne petite et molle, comme ses yeux, tendres derrière les grosses lunettes. Il était aussi faible, aussi inoffensif

(1) « *La plaie de Mars* » (n° 42) ; « *Guerre froide* » (n° 50) ; « *Un dieu en boîte* » (n° 56) ; « *Le moindre mal* » (n° 73).

qu'un ver de terre, qu'un hanneton que l'on tient sous son pied, pensa Fulton... et aussi répugnant. Peut-être était-ce cette ressemblance qui avait éveillé la haine de Fulton car, en homme robuste, il éprouvait un dégoût presque irrationnel pour tout ce qui rampait.

Fulton avait ajouté : « Enfoncez-vous ça dans le crâne. Elle me plaît. Ne vous mêlez pas de ça, c'est tout. »

C'était pure injustice, étant donné que Ledyard connaissait Eliza depuis des années. Il l'avait réconfortée au moment de son divorce, il avait même hébergé Ellis, alors âgé de deux ans, pendant la durée du déménagement. Il aimait Eliza depuis toujours ; et il avait espéré l'épouser jusqu'au jour où Fulton, l'homme fort, l'homme supérieur, était entré en scène.

Pour accentuer l'effet de ses paroles, Fulton lui avait enfoncé son coude dans les côtes. Ledyard avait vacillé, heurté la balustrade basse. Tout s'était passé très vite, trop vite. Soudain, Fulton avait vu, à l'envers, les yeux agrandis de Leydard, derrière les lunettes, la bouche grande ouverte, en carré, les jambes qui gigotaient dans les airs, puis il avait disparu. Irrévocablement.

Fulton se secoua, mais ne put débarrasser sa mémoire du souvenir qui la hantait. Il y avait eu le cri. Le cri ? Non. Pas de cri, et c'était ce qui rendait les choses encore pires. Une sensation de chute, et le silence, comme dans un rêve. Il s'était penché sur la balustrade, il avait regardé dans la rue, tout en bas : deux ou trois personnes s'étaient rassemblées, pareilles à des fourmis autour d'un hanneton crevé. Il avait quitté l'appartement de Ledyard, il était descendu par l'escalier. Ce n'est pas difficile, de se perdre dans la foule. Personne ne le connaissait, personne ne l'avait vu. De l'opinion générale, Ledyard s'était donné la mort à cause de Fulton et d'Eliza.

Ellis reprit sa psalmodie monotone. « Je-e veux un ve-erre-e d'eau. »

— « Sale morveux. » dit Fulton, sans émotion, et sans un geste. Une fois Eliza hors du chemin, il pourrait se débarrasser du gosse. Il l'enverrait dans une école. Tout à fait ce qu'il lui fallait. Ça l'endurcirait.

Ce n'était pas la première fois que penser à la mort de Ledyard évoquait, dans l'esprit de Fulton, la mort future de sa propre femme. Leur mariage avait échoué : l'argent d'Eliza l'avait attiré davantage que sa pâle beauté car, pour reprendre ses propres termes, il tenait à profiter de la vie et il n'était pas homme à passer ses soirées dans une maison du Connecticut, à contempler les dessins sur les murs. Et puis, il y avait le gosse. Ellis ne l'avait jamais aimé, malgré les efforts que Fulton avait faits pendant quelques semaines pour se montrer paternel et gentil. « C'est toujours la même chose, » se dit-il. « On se met en quatre pour faire plaisir aux gens et ils vous crachent dessus. »

Du reste, se débarrasser d'Eliza ne soulèverait pas la moindre difficulté. Pas plus qu'un autre il ne se considérait comme un assassin, et il n'est pas jusqu'au plus heureux des hommes qui ne se surprenne parfois à envisager un moyen de tuer sa femme. Mais il savait, au plus profond, au plus secret de lui-même, qu'il en était capable ; la mort de Ledyard l'avait endurci. Parfois, en pensant au petit homme, il réussissait à se

persuader qu'il l'avait délibérément poussé à la mort. Et même, quand le vertige entraîné par le souvenir de la chute l'abandonnait, il n'était pas sans éprouver quelque fierté. Peu d'hommes pouvaient se féliciter d'avoir supprimé un rival et de s'en être tirés à si bon compte.

Oui, il en était capable... capable d'imaginer quelque habile ruse qui ne le mouillerait pas. C'était là le hic : il ne pouvait se permettre de prendre des risques. Ensuite, la maison, le compte en banque, les voitures, tous les biens d'Eliza lui appartiendraient. Il songea à des dispositifs compliqués, des bombes placées sous le capot de la voiture, des câbles à haute tension mystérieusement dénudés, des chutes interminables dans d'immenses escaliers.

Il remplit son verre et, brusquement, se redressa dans son fauteuil. Une idée venait de le frapper. Il pouvait s'en tirer baucoup plus facilement encore. Elle assistait ce soir à l'une de ses réunions habituelles, à un meeting de la P.T.A. ou de la Ligue des Femmes Electeurs, enfin elle se livrait à l'une de ces activités stupides qu'il ne l'aurait jamais soupçonnée d'aimer au moment où il avait fait sa connaissance. Il en était toujours ainsi avec ces femmes grandes et pâles... vite épuisées par le plaisir, elles s'efforçaient de compenser en prenant la place des hommes. Il sourit sans joie, et reprit le fil de son idée. Sur le chemin du retour, elle pourrait rencontrer un détraqué quelconque ; les journaux ne parlaient que de femmes attaquées, violées, assassinées dans des endroits déserts. Il pourrait, par exemple, sortir furtivement et aller l'attendre au carrefour, près de Cowbridge Lane, là où des bois bordaient la route et où il n'y avait pas une maison en vue. En le voyant, elle penserait peut-être qu'il était arrivé quelque chose à Ellis ; en tout cas, elle ne se méfierait pas et elle arrêterait la voiture. Ensuite, vers une heure, il appellerait la police : « Auriez-vous entendu parler d'un accident d'auto ? » demanderait-il. « Vous comprenez, ma femme n'est pas encore rentrée et je commence à m'inquiéter. » Mais il ne faudrait pas oublier de mettre des gants.

Ellis hurla : « Donald ! J'ai soif, Donald ! »

— « La ferme ! » dit Fulton. Il ne pouvait rien faire tant que le gosse était éveillé. Son pouls se mit à battre très fort, l'énervement et la haine le serrèrent à la gorge. « Je t'apporte de l'eau, » cria-t-il d'un ton menaçant.

Il alla remplir un verre dans la cuisine ; l'eau était tiède et il ne prit pas la peine de la laisser couler. Il monta l'escalier en tâchant de faire le plus de bruit possible. La chambre d'Ellis était toujours encombrée de jouets qu'il avait oublié de ranger : ses coffrets, ses boîtes de peinture, ses automobiles, ses animaux refluaient sur le palier, une pompe à incendie chargée de billes et de cubes attendait en haut de l'escalier. Fulton la repoussa violemment et entra dans la chambre. Il se prit les pieds dans un coin du tapis, qu'Ellis avait relevé pour en faire une cachette, et trébucha. Une goutte d'eau jaillit du verre et tomba sur ses chaussures.

« Regarde ce que tu as fait, » grogna-t-il.

L'enfant était assis dans son lit. « Où est ma maman ? » dit-il.

— « Elle est sortie, tu le sais bien. Bois ce foutu verre et dors. Compris ? »

Ellis but, en le regardant par-dessus le bord de son verre. « Est-ce que tu es mon père ? » demanda-t-il.

— « La ferme, » dit Fulton. « Et demain, tu ramasseras tous ces jouets. Compris ? » Du pied, il fit valser les billes qui jonchaient le sol. « Un jour, quelqu'un tombera dessus. Toi, peut-être, et tu te casseras le cou. Ce sera bien fait pour toi. »

L'une des billes se détacha des autres et s'éloigna. En fait c'était un insecte quelconque. Fulton ignorait de quelle espèce. Il n'y pensa même pas. Automatiquement, il avança la jambe pour l'écraser. Mais la bête longeait la plinthe et son pied ne pouvait pas l'atteindre. Elle fila sur le palier.

— « Un hanneton, » dit Ellis. « C'était un hanneton. »

— « Tais-toi et dors. »

Fulton ramassa un élément du jeu de construction, un morceau de plastique long de soixante centimètres environ et peu épais. Sans éteindre la lumière, il passa sur le palier. Le hanneton était là, visible sur le tapis marron clair. Fulton leva son arme mais, au même instant, l'insecte ouvrit ses ailes et vola dans sa direction en bourdonnant. Instinctivement, il baissa la tête. Le hanneton disparut.

Il hésita, cherchant des yeux la petite bête. La victoire qu'elle venait de remporter sur lui éveilla sa haine. « Je ne permettrai pas à un sale hanneton de me faire sursauter, » se dit-il.

Il crut l'entendre bourdonner de nouveau, dans sa propre chambre, à l'autre bout du palier. Il alla écouter à la porte. Effectivement, il entendit un faible cliquètement, comme si l'insecte venait de se heurter à un abat-jour. Il ouvrit et alluma la lumière. Aussitôt, le hanneton jaillit de son pantalon, où il s'accrochait depuis le début, et vola vers la lampe. Puis il referma ses ailes et retomba par terre. Fulton le vit détaler sous le bureau.

Fulton s'essuya le visage du revers de sa manche. Sans quitter le bureau des yeux, il prit un journal sur la table basse, près de la chaise, et en fit un rouleau serré. Tenant dans l'autre main le morceau de plastique, il se mit à genoux et regarda sous le bureau. Il balaya le sol avec le journal, son arme toujours brandie. Enfin, croyant sentir quelque chose, il pressa le papier contre le mur et tordit de toutes ses forces. Puis, il le retira et se pencha pour voir. Quelque chose lui chatouilla la main. Du coin de l'œil, il vit le hanneton ramper sur son poignet et s'envoler vers la porte de la salle de bain.

Tremblant de rage et de dégoût, Fulton se redressa d'un bond et lança son morceau de plastique. L'animal changea de direction et disparut sous le lit.

Fulton s'essuya la main sur son pantalon. Il prit la torche électrique dans le tiroir de la table de nuit. « Tu ne t'en tireras pas comme ça, ma vieille, » dit-il en se mordillant la lèvre inférieure. Il alla chercher le journal déchiré et s'en servit pour masquer la fente, sous la porte de la salle de bain. « Tu ne sortiras pas par là. » Il ramassa son arme et s'agenouilla, promenant le faisceau de sa lampe électrique sous le lit. Il ne vit que de la poussière.

Mais il remarqua que la plinthe, à l'endroit où elle longeait le mur, sous

le lit, ne collait pas entièrement au plancher, et il crut voir, dans cette petite caverne, luire des yeux minuscules.

Manifestement, il ne pouvait atteindre la bête avec son morceau de plastique. Il réfléchit un instant et dit : « Ça y est. J'ai trouvé. Attends-moi deux secondes. Ne t'en va pas. » Ses paroles l'amusèrent et il rit doucement. Il se leva, alla chercher dans la commode une longue lime à ongles pointue, puis retourna vers le lit. Il se coucha à plat ventre et avança la tête le plus loin possible. A la lueur de sa torche, il enfonça la lime dans la fente. Une sorte de frénésie s'empara de lui et, de toutes ses forces, il la vrilla dans la cloison. Des flocons de poussière le firent éternuer.

Il se tortilla pour s'extraire de sous le lit et se leva. « Salut, mon vieux, » dit-il. Il alla se laver les mains dans la salle de bain. Il était rouge et sa chemise lui collait au corps ; ses cheveux étaient pleins de poussière. « Bon Dieu, » dit-il à son image. « Tu te rends compte ? Chasser un hanneton ! Il te rappelait Ledyard, hein ? Les mêmes yeux. Est-ce qu'un hanneton porte des lunettes ? »

De nouveau, il éclata de rire et rentra dans la chambre. Avec la rapidité d'un cataclysme, le hanneton jaillit du dessus de lit et s'envola sur le palier.

Fulton saisit son arme et se précipita dehors. Il vit l'insecte, posé sur le tapis, de l'autre côté du palier, et courut sur lui, le bras levé. La bête déguerpit, les antennes tremblantes, dans la direction de la chambre d'amis.

— « Tu ne t'en tireras pas, Ledyard, » dit Fulton sans réfléchir, et ce fut seulement en entendant ses propres paroles qu'il se rendit compte de ce qu'il avait dit.

« Bien sûr, » ajouta-t-il, debout sur le palier sombre, le morceau de plastique à la main, l'œil fixé sur la porte noire de la chambre d'amis. « C'est Ledyard. Il sait, lui. Il a toujours été intelligent. » Chose curieuse, il eut envie de pouffer. Il tendit la main et tâta précautionneusement le mur de la chambre d'amis pour trouver l'interrupteur. « Parfait, Ledyard, » dit-il en l'abaissant. « Parfait. Tu veux jouer avec moi ! Eh bien, attends un peu ! »

Il se faufila dans la pièce, et, collé contre l'angle du mur, regarda autour de lui. « Un sale hanneton, hein ? Ça alors, hein ? Ça alors ! »

L'insecte s'accrochait au mur, au niveau de son épaule. C'était un beau hanneton, de deux centimètres de long, au dos brun et luisant, aux longues antennes jointes. Fulton n'apercevait que l'un de ses yeux, perle ronde et brillante : on eût dit que l'animal le regardait par-dessus son épaule. Il leva lentement son arme, et lentement l'approcha du mur. Il ne fallait pas trop se presser, cette fois. La bête allait être écrasée.

Mais, sans lui laisser le temps de le toucher, le hanneton se laissa tomber par terre, détala sur le tapis, et s'arrêta. Fulton se retourna pour le regarder ; brusquement, il eut l'impression que c'était la bête qui l'acculait dans un coin, et non lui qui la traquait.

Il bondit en avant, écrasa son pied sur le sol. Trop tard, encore.

L'insecte avait disparu. Fulton entendait quelque part un grattement, mais il ne voyait rien.

Le morceau de plastique, pas assez maniable, ne lui suffisait plus. Il le jeta et décida de compter uniquement sur ses pieds et sur ses poings, bien que la pensée de toucher la bête le remplît d'horreur. Il amorça le geste de se pencher, pour regarder sous le lit, et aperçut, du coin de l'œil, une sorte d'ombre noire déguerpir sur le palier. Il ouvrit violemment la porte et avança, d'un pas mesuré, en inspectant chaque centimètre de sol.

En haut de l'escalier, il s'arrêta. Du bout du pied, il repoussa doucement une pile d'illustrés et la petite pompe à incendie. Il se redressa en grognant : son dos lui faisait mal, car il avait avancé la tête baissée. Soudain, il revit la bête.

Perchée sur la première marche, elle le regardait calmement, les antennes immobiles. Il fit un grand pas en avant et posa lourdement le pied dessus.

C'était l'une des billes d'Ellis.

Son pied glissa sous lui. Il voulut attraper la rampe, la manqua, et dévala les marches. Sa tête heurta le bois avec un sourd craquement. Une fois arrivé en bas, il gémit pendant quelques secondes, puis mourut.

Le hanneton descendit du plafond et, avec beaucoup de soin, comme un homme qui boutonne son pardessus, rentra ses ailes dans leur fourreau. Il rampa jusqu'à la chambre d'Ellis. La lumière était encore allumée et l'enfant, toujours assis sur son lit, écoutait tout ce bruit.

— « Bonjour, Mr. Ledyard, » dit-il.

(Traduit par Elisabeth Gille.)



L'Attente

(The Wait)

par KIT REED

On pourra discuter longuement pour savoir si ce texte est de la science-fiction, du fantastique, ou... autre chose. Nous pensons en tout cas qu'il a bien sa place dans une revue de l'étrange.

Kit Reed est une jeune femme dont ce fut là la première histoire publiée aux Etats-Unis. Sa nouvelle part d'une idée simple quoique étonnante : à quoi bon chercher les univers parallèles dans d'autres dimensions de l'espace-temps ? Pourquoi ne pas les imaginer à portée de notre main ? Par exemple en bordure d'une route de campagne, où de paisibles automobilistes débarquent soudain dans une bourgade tout ordinaire, et qui pourtant est comme l'enclave d'une autre civilisation, avec tout à fait d'autres mœurs...



MIRIAM s'efforça de distinguer le panneau indicateur à travers le pare-brise constellé de décalcomanies (souvenirs touristiques allant des Grottes de Luray aux sites de Silver Springs) et put enfin lire un nom.

— « Babylone, maman. Babylone en Géorgie. On pourrait peut-être s'y arrêter ? »

— « Bien sûr, ma chérie. Tu n'as qu'à le dire. » La petite femme boulotte, au visage tavelé, retira ses lunettes noires. « Après tout, ce sont *tes* vacances. »

— « Je sais, maman, je sais ! Tout ce que je veux, c'est une glace. Je ne demande pas la tournée des Grands-Ducs. »

— « Ne sois donc pas aussi aigre. »

Miriam et sa mère étaient sur le chemin du retour, après une longue randonnée à travers le Sud des Etats-Unis. Ce voyage récompensait les diplômes obtenus — il était prévu de longue date par Maman qui avait pris deux mois de congé à cet effet en plein été pour filer avec Miriam aussitôt après la remise des diplômes. (« Mr. Margelin m'a dit qu'il m'accorderait juillet et août, étant donné mon ancienneté dans la maison. Voyager ensemble où bon nous semblera — et rien que nous deux... N'est-ce pas magnifique, ma chérie ? » Miriam avait soupiré, évoquant avec terreur les self-services surpeuplés et les ice-creams liquéfiés dont elle aurait à s'accomoder tout au long d'un été torride. Elle avait répondu oui.)

Ce jour-là (Miriam n'aurait su dire pourquoi au juste) elles avaient quitté la Nationale 301 et avalé des kilomètres d'une poussière indubitablement géorgienne sans rencontrer âme qui vive. Seul, de loin en loin, apparaissait quelque nègre au volant d'un tracteur agricole peinant sur le macadam fondu, ou un gosse dépenaillé poussant la porte d'une épicerie apparemment déserte. Les deux voyageuses abordaient maintenant cette petite ville nommée Babylone. Personne dans les rues. Il était deux heures de l'après-midi, le soleil plombait, et Miriam sentait qu'elles devaient s'arrêter pour se rafraîchir. Prétexte. Il leur fallait reprendre confiance — se prouver qu'elles n'étaient pas seules dans cette ville, qu'il y avait encore des êtres vivants en Géorgie et de par le monde entier.

Elles traversèrent le mail silencieux. Un homme y était affalé de tout son long en plein soleil. Il se redressa à moitié en voyant l'auto et fit un geste à l'adresse de Miriam.

— « Oh ! Maman, tu as vu ? Tu n'aimerais pas que je travaille dans un magasin comme celui-là ? » Elles passaient devant le drugstore tout resplendissant de chromes et de vitrines.

— « Ecoute, Miriam, ne recommence pas ! Combien de fois me faudra-t-il te répéter que je ne veux pas te voir travailler dans un drugstore ? » Tout en parlant, la conductrice effectuait à nouveau le tour du mail pour retrouver un parking qu'elle avait dépassé. « Tu te figures sans doute que je t'ai envoyée à l'Université pour rien ? En ce cas, détrompe-toi, ma petite fille — car je compte bien que tu trouveras un emploi digne de ce nom dès la rentrée. Comment veux-tu faire un jour la connaissance d'un garçon sérieux si tu passes ton temps à vendre des sodas derrière un comptoir ? Tu ne resteras pas toute une vie à trimer, ça, je m'y oppose ! Ce qu'il te faut, c'est un emploi convenable, qui te donne l'occasion de rencontrer un jeune homme sympathique (un garçon du même bureau que toi, pourquoi pas ?) un garçon que tu épouseras et qui t'épargnera l'obligation de travailler plus longtemps. » L'auto arrivait au parking. La conductrice stoppa, ouvrit la portière en s'éventant de la main, et mère et fille poursuivirent un instant leur discussion à l'ombre des arbres. Quant à elle, Miriam ne démordait pas de l'argument qui avait toujours été le sien :

— « Ecoute, maman : en admettant même que je veuille faire la connaissance de « ton » garçon sympathique, sérieux, etc., je n'aurai rien de propre à me mettre sur le dos ! Or, je veux pouvoir m'habiller à peu près — et acheter une voiture — et je connais une maison où l'on peut payer à tempérament. Quarante dollars par mois. Si j'en gagne trente-cinq par semaine en travaillant dans un drugstore, je... »

— « Et tout ton argent passerait en robes, je suppose ? Combien de fois me faudra-t-il encore te répéter que les gens bien élevés ne vont pas travailler dans les drugstores, combien de fois ? Je n'ai pas cessé de m'occuper de toi depuis que ton pauvre père est mort, j'ai veillé à ce que tu ne manques jamais de rien... et maintenant que je veux t'assurer un avenir correct, tu voudrais tout gâcher pour des fanfreluches ? » Les lèvres de la bonne dame tremblaient. « Quand je pense que je me

saigne aux quatre veines pour t'offrir un voyage agréable et te donner l'occasion de devenir une bonne sténo-dactylo... »

— « Mais oui, maman, je sais... » Excédée, Miriam frappa du pied le trottoir et dit les mots qu'il fallait pour clore la discussion. « Je te demande pardon. Une fois que j'aurai commencé, je pense que ça me plaira. »

Redevenue tout sourire — et forte d'avoir eu le dernier mot — sa mère prit les devants en trottinant sur ses talons trop hauts. « Vois-tu, ma chérie, l'essentiel pour toi est de rester une jeune fille sérieuse. Si les garçons te voient derrière un comptoir à vendre des sodas, ils se feront des idées fausses sur ton compte. Ils s'imagineront pouvoir obtenir de toi certaines... certaines choses, et... »

De l'autre côté de la chaussée, gisant en plein soleil sur une sorte de grabat, un adolescent regardait passer les deux femmes. Il les héla sans vergogne quand elles furent à sa hauteur.

« N'y fais pas attention, » susurra la vieille dame. « Oui, je te disais que si les garçons s'aperçoivent qu'ils ont affaire à une jeune fille sérieuse, le jour viendra où tu en rencontreras un qui te demandera de l'épouser. Un chef d'entreprise, ou même un banquier — pourquoi pas, si tu as un bon emploi de dactylo ? Mais s'il s'imagine pouvoir prendre des privautés avec toi... » (les yeux de la vieille dame eurent une expression entendue) « adieu la suite ! Le tout est de savoir se tenir, de ne jamais tolérer qu'un garçon aille trop loin. Quand tu acceptes un rendez-vous, par exemple, est-ce que tu... »

— « Maman, je t'en prie ! » se récria Miriam.

— « Tu as raison, ma chérie. Excuse-moi. Mais je tiens tant à te voir rester une fille sérieuse... Tu m'écoutes, Miriam ? »

— « Maman, je crois qu'il y a une dame qui m'appelle. Tu la vois ? Là-bas, sous les arbres. Qu'est-ce qu'elle peut bien vouloir ? »

— « Je n'en sais rien. Mais ne reste pas plantée comme ça, voyons ! Elle a l'air d'une dame comme il faut. Va voir de quoi elle a besoin. Elle prend un bain de soleil, je crois. Mais c'est drôle, pour sûr. On dirait qu'elle est couchée. Va lui demander ce qu'elle veut, Mirry. Va donc ! »

— « Voudriez-vous me traîner à l'ombre ? » La femme (qui selon toute apparence, faisait partie du gratin de la ville) était couchée sur un mince matelas. L'ombre de l'arbre sous lequel elle se trouvait s'était déplacée en même temps que le soleil, la laissant peu à peu en pleine chaleur.

Miriam saisit les deux coins supérieurs du matelas et parvint tant bien que mal à la remettre à l'ombre.

« Vous n'oublierez pas mon eau, s'il vous plaît ? Ni ma fiole de médicament ? »

— « Voilà, madame. Vous êtes malade ? »

— « Oui. » Et la femme entreprit d'égrener le chapelet habituel des trente-six malaises. « Cela a commencé par des crampes, et puis j'ai eu... vous savez comme on dit : le retour d'âge. Maintenant j'ai tout le temps

la migraine. Et une douleur dans le côté gauche. Mais pas une douleur aigüe, vous comprenez ? Rien qu'une sorte d'élancement. »

— « Mais c'est terrible, ça. »

— « Dites-moi, est-ce que votre mère n'aurait pas déjà eu la même chose ? Vous ne sauriez pas, par hasard, ce que lui avait fait prendre le docteur ? Et vous, à votre avis, qu'est-ce que vous me conseilleriez ? Connaissez-vous quelqu'un qui a eu le même mal ? Cette douleur... ça me prend entre les côtes, et puis ça descend plus bas — comme en zig-zag, on dirait... »

Miriam fit volte-face et rejoignit sa mère en courant.

— « Maman, j'ai changé d'avis. Je ne veux pas de glace. Partons d'ici, je t'en prie... Maman ? »

La vieille dame se laissa tomber sur un banc. « Ecoute, ma chérie, si tu n'y vois pas d'inconvénients, je boirais bien un coca-cola. » Elle soupira péniblement. « Je ne me sens pas très bien. Ma tête... »

Elles gagnèrent le drugstore. Derrière le luxe clinquant de la façade, le magasin ressemblait à tous les autres drugstores que l'on peut rencontrer dans les petites villes de la côte atlantique : fraîcheur, pénombre et un peu de laisser-aller à l'arrière-plan. Les deux voyageuses s'installèrent à un petit guéridon de bois laqué, et une serveuse leur apporta sans enthousiasme les rafraîchissements commandés.

« Qu'est-ce qu'ils t'ont répondu, Stanny et Bernice, quand tu leur as dit que tu partais pour une longue randonnée ? » La mère de Miriam buvait son coca-cola avec une paille, à petits coups haletants.

— « Oh ! Ils ont trouvé ça épatant. »

— « J'espère bien en tout cas que tu leur raconteras ça en détail à notre retour. Toutes les jeunes filles n'ont pas comme toi la chance de visiter les grands endroits historiques, tu sais ? Je parie que Bernice n'est jamais allée à Manassas ? (1) »

— « Je ne crois pas, maman. »

— « Moi, j'ai idée que ça fera son effet sur Stanny et Mrs. Fyle, quand tu leur diras tous les coins où nous sommes passées. Et tu vois ? je mettrais ma main à couper que Mrs. Fyle, elle, n'aurait jamais emmené Toby partout avec elle. Il est vrai qu'ils n'ont pas toujours été ensemble, comme nous deux. »

— « Probablement pas, maman. » Miriam suçait et resuçait l'extrémité inférieure de son bâton glacé pour empêcher la crème fondante de couler sur sa robe.

Dans le fond du drugstore, une jeune femme en short blanc crasseux bavardait avec la serveuse. Elle retenait son petit garçon par la main — un enfant de deux ans assis à même le plancher sur des couches d'une propreté douteuse.

— « Ton anniversaire est pour bientôt, je crois ? » Elle lâcha la main du bébé.

— « Oui. Ah ! je voudrais que tu voies ma robe blanche. Mon Dieu,

(1) Manassas — Bull Run fut la première bataille de la Guerre de Sécession (1861).

Anne... pourvu que je n'aie pas à attendre trop longtemps ! Dis... pour toi, comment est-ce que ça s'est passé ? »

La mère du bambin détourna les yeux avec cette expression réservée de celles qui savent — mais qui n'ont pas à parler de détails aussi intimes.

— « La semaine passée, c'était l'anniversaire de Myla... Elle n'a attendu que deux jours, elle. Ne le répète à personne, naturellement, puisqu'elle va épouser Harry — mais Myla m'a dit qu'elle voudrait bien revoir *l'autre...* »

La jeune femme remua la jambe. Ce faisant, elle heurta l'enfant qui se mit è pleurnicher, et elle le prit sur ses genoux pour le dorloter. Miriam se leva, comme mue par un ressort. « Viens, maman. Jamais nous ne serons à Richmond avant la nuit. Cela fait déjà deux fois que nous nous fourvoyons ! » Sa mère abandonna le chalumeau avec lequel elle remuait la glace qui restait encore au fond de son gobelet et se mit péniblement debout. Elles quittèrent le drugstore après avoir déposé chacune leurs dix cents sur le comptoir.

Elles refirent le tour du mail, affectant d'ignorer les trois personnes étendues dans l'herbe de la pelouse et qui les appelaient, tant du geste que de la voix, avec une insistance nouvelle. Miriam entra la première dans l'auto.

— « Mais viens donc, maman ! Vite ! » Sa mère restait debout sur le trottoir, une main appuyée à la portière. Miriam se pencha en travers de la banquette pour lui ouvrir. Elle manœuvra la poignée d'un geste brusque — et sursauta en voyant le torse boudiné, puis le visage moite glisser contre la vitre de la voiture, à mesure que la vieille dame s'affaissait lentement sur le trottoir. Miriam eut un gémissement excédé. « Oh ! jamais nous n'aurions dû nous arrêter ici ! Je le sentais ! » Rouge de fureur rentrée, elle se précipita au secours de sa mère.

Sous les arbres du mail, cependant, les malades se levaient à moitié de leurs matelas. Des hommes, des femmes arrivaient également d'un peu partout et s'attroupaient autour de la voiture. Des autos s'arrêtèrent, dont les occupants se joignirent à leurs concitoyens. Agenouillée sur le trottoir, Miriam réussit enfin à mettre sa mère dans une position assise en l'appuyant contre elle. Elle lui parlait en l'éventant avec un journal, mais quand elle comprit que la vieille dame n'allait pas reprendre ses sens — et encore moins reprendre sa place dans l'auto — la jeune fille regarda avec une angoisse soudaine les visages penchés au-dessus d'elle.

— « Je vous en prie, aidez-moi ! Nous ne connaissons personne ici, mais je pense que ma mère ira mieux quand nous l'aurons mise à l'abri de la chaleur. C'est la première fois qu'il lui arrive de s'évanouir. Je vous en prie... que quelqu'un aille chercher un docteur ! »

Les visages exprimaient tous un profond intérêt, mais personne n'esquissa le moindre geste. Miriam se sentit au bord des larmes. « Oh ! et puis non, ça ne fait rien, » reprit-elle. « Aidez-moi simplement à la mettre dans la voiture. Si elle ne va pas mieux d'ici quelques kilomètres,

je m'adresserai à un médecin. » Puis, incapable de se contenir plus longtemps : « Tout ce que je veux, c'est partir ! Partir d'ici ! »

— « Voyons, mon enfant, à quoi bon s'affoler ? Rien ne vous oblige à partir dès maintenant. » Un homme s'agenouillait à côté de Miriam et posait une main rassurante sur l'épaule de la jeune fille. Un quadragénaire souriant, à l'allure nonchalante et sympathique. « Nous allons voir cela... et vous verrez que nous trouverons un remède en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Pouvez-vous m'expliquer de quoi souffre cette dame ? »

— « Pour l'instant, non, docteur. »

— « Je ne suis pas docteur, mon enfant. »

— « Non, pas pour l'instant, » répéta Miriam, un peu éberluée, « sinon que ma mère a eu terriblement chaud. » (Deux femmes qui se trouvaient à l'arrière-plan échangèrent un petit signe de tête entendu). « J'ai cru que c'était à cause du temps, mais je pense maintenant qu'elle doit avoir la fièvre. Et puis, elle a une blessure au pied : une écorchure qu'elle s'est faite lorsque nous visitions Tallahassee. »

— « En ce cas, ma chère petite, nous ferions peut-être bien de voir cette blessure. »

Le soulier fut donc retiré et tout le monde se rapprocha davantage, chacun donnant à mi-voix son impression sur la plaie à vif.

— « Si seulement nous pouvions repartir pour Queens, » insista Miriam, « je suis sûre qu'une fois chez nous, tout irait bien. »

— « Mais non, mais non... Vous allez voir : nous ne mettrons pas longtemps à établir un diagnostic. » L'homme à l'allure nonchalante se releva. « Est-ce que l'un d'entre vous a eu récemment une maladie de ce genre ? » Hommes et femmes entreprirent aussitôt force colloques à voix basse.

— « Ben, » hasarda enfin quelqu'un, « il y a la fille de Harry Perkins qui a eu un coup de fièvre comme ça. Paraît que c'était la pneumonie. Mais elle n'avait pas de blessure au pied. M'est avis que pour ce genre de fièvre, on devrait donner des antibiotiques. »

— « Eh bien, moi, j'ai eu la même chose au bras ! » La femme qui disait ces mots était amputée à hauteur du coude. « Ça voulait jamais guérir. Pour sûr que je serais morte, moi je vous le dis, si on ne m'avait pas fait ça ! » Et elle agita son moignon.

— « Il n'est pas question d'en arriver là pour l'instant, » répondit le souriant quadragénaire. « Ce n'est d'ailleurs peut-être pas du tout le même cas. Quelqu'un a-t-il encore quelque chose à suggérer ? »

— « Dame, ça pourrait bien venir du tétanos. »

— « Ou de la typhoïde... mais je crois pas. »

— « Moi, je parierais que c'est une histoire de staphylocoques. »

— « C'est bon, » trancha l'homme. « Apparemment, nous ne pouvons pas nous faire une opinion pour l'instant. Le mieux, à mon avis, serait donc de laisser cette dame ici, sur le mail. Que chacun d'entre vous en parle autour de lui et voie si quelqu'un ne saurait pas ce qu'il convient de

faire. Si personne ne sait rien, nous n'aurons plus qu'à compter sur les touristes. »

— « Entendu, Herman. »

— « B'soir, Herman. »

— « A ce soir, Herman. »

— « Bonsoir. »

La mère de Miriam (qui était revenue à elle durant l'étrange colloque et avait tout écouté avec une sorte de fascination terrifiée) absorba sans mot dire la potion et le verre d'eau fournis par l'épicier venu de l'autre côté de la rue. Ce fut ensuite le petit commis du bazar — qui apporta un matelas. Un autre citoyen de Babylone prêta une paire de draps. Et tout le monde s'employa finalement à transporter la malade sous les arbres du mail, où ils l'installèrent près de la femme qui souffrait du retour d'âge. Quand Miriam aperçut sa mère pour la dernière fois, la vieille dame parlait d'une voix endormie à sa voisine. Le calmant avait déjà presque entièrement produit son effet.

Non sans appréhension — mais heureuse, en fait, de fuir cette atmosphère de maladie — Miriam suivit Herman Clark (c'était le nom du sympathique quadragénaire) dans une rue adjacente. « Vous pouvez fort bien venir chez moi, mon enfant, » proposa-t-il. « J'ai une fille à peu près de votre âge et vous ne manquerez de rien parmi nous jusqu'au jour où votre maman sera guérie. » Miriam sourit. Elle se sentait en confiance, et du reste, était habituée à suivre l'avis des personnes plus âgées qu'elle.

« J'imagine que vous n'êtes pas sans vous étonner de nos habitudes, » reprit Clark en la poussant doucement (mais fermement) dans sa voiture. « C'est qu'avec leurs spécialités et autres pratiques, les médecins en arrivent finalement à ne plus être bons à grand-chose tout en exigeant des honoraires exorbitants. Ici, en tout cas, nous avons fini par nous rendre compte que nous pouvions nous passer d'eux. Presque tout le monde, dans une petite ville comme Babylone, a déjà souffert d'une maladie ou d'une autre ; et avec l'habitude qu'ont les femmes de se raconter leurs petites misères, nous sommes très bien renseignés sur les traitements à suivre. Nous ne sommes donc plus soumis à la tyrannie des docteurs. Nous nous en tenons à l'expérience d'autrui. »

— « L'expérience... ? » Miriam demeurait persuadée que rien de tout cela n'était vrai. Néanmoins, Herman Clark parlait avec toute l'autorité d'un parent de longue date, et elle savait que les parents ont toujours raison.

— « Eh oui, l'expérience ! Supposons que vous ayez la varicelle et que vous soyez là-bas, sous les arbres du mail, où chacun peut vous voir en passant. Il ne tarderait guère à se présenter quelqu'un qui aurait eu lui aussi la varicelle : il vous expliquerait ce que vous avez, vous indiquerait le traitement à suivre — et vous n'auriez même pas à payer un docteur pour simple établissement d'une ordonnance. Ainsi pour ma femme, lorsqu'elle a eu sa crise nerveuse : je lui ai fait prendre le tonique qui avait parfaitement réussi à Silas Lapham, et maintenant elle se porte

comme un charme. Il ne nous en a pas coûté un sou, excepté, bien entendu, le prix du remède. Vous tombez malade ? Nous vous installons sous les arbres du mail, où vous restez jusqu'à ce que passe quelqu'un qui a déjà eu la même chose que vous. Et tout bonnement, vous essayez le remède qui lui a réussi. D'ordinaire, cela donne du premier coup d'excellents résultats. Naturellement, il n'est pas question pour un malade de quitter le mail avant guérison, car nous voulons éviter les risques d'épidémie. »

— « Mais alors, pour ma mère... combien de temps va-t-il me falloir attendre ? »

— « Eh bien, nous essaierons d'abord le médicament que prenait Maysie Campbell — et aussi le vaccin à la pénicilline qui a tiré d'affaire Gilyard Pinckney. Si cela ne donne rien, nous serons peut-être obligés d'attendre le passage d'un touriste. »

— « Mais comment faites-vous pour que les touristes voient les malades et leur donnent des conseils ? »

— « Nous les y obligeons. C'est la règle à Babylone. Pour l'instant, mon enfant, vous venez chez moi. Soyez sans crainte : nous ferons de notre mieux pour guérir votre maman. »



Miriam fit donc la connaissance de la femme de Clark et de leurs enfants. Les premiers jours elle laissa ses valises bouclées, comptant bien repartir sans tarder. Le tout, pensait-elle, était de résister à l'ambiance de la ville. En fait, on essaya d'abord le tonique d'Asa Witleaf et (pour la blessure au pied) l'onguent avec lequel Harmon Johnson avait guéri son plus jeune fils d'une poussée de furoncles. Enfin, on administra à la vieille dame le vaccin de Gilyard Pinckney.

— « Elle n'a pas l'air d'aller mieux, » s'inquiéta Miriam à la fin de la semaine. « Peut-être que si je l'emmenais à Richmond, ou à Atlanta, à l'hôpital... »

— « Nous ne pouvons pas la laisser repartir maintenant, mon enfant. Pas avant qu'elle soit remise. Elle risquerait de contaminer d'autres gens. En outre, si nous la guérissons, elle ne provoquera pas l'intervention du Service de Santé du comté, qui trouverait peut-être à redire à nos méthodes. Et puis, elle ne supporterait probablement pas la fatigue d'un long trajet. Il faut vous faire une raison, mon enfant. »

Ce soir-là, Miriam défit ses valises. Le lundi suivant elle entrait comme vendeuse au bazar de Babylone.

La jeune fille préposée au rayon des colifichets, manifestement intéressée par la « nouvelle », s'approcha avec un sourire d'amical voisinage.

— « C'est toi la nouvelle, alors ? T'as déjà Attendu ? Non, hein ? T'as l'air encore trop jeunette. »

— « Non, je n'ai pas attendu. » Et Miriam ajouta, en confidence : « C'est la première fois que je travaille. »

La réponse de la vendeuse se teinta d'une nuance de pitié méprisante : « C'est pas ce que je voulais dire, ma petite ! » Puis, passant apparemment

du coq à l'âne : « Paraît que tu viens d'une grande ville... alors, t'as dû déjà coucher avec des garçons, probable, et faire tout ce qu'il fallait. T'auras pas besoin d'aller Attendre. »

— « Que... qu'est-ce que tu veux dire ? Mais je n'ai jamais... Jamais ! Je suis sérieuse, moi ! » Sur le point de fondre en larmes, Miriam courut trouver le gérant du magasin qui la mit aussitôt au rayon des sucreries, à bonne distance de celui des colifichets. Mais ce soir-là elle veilla très tard, penchée sur une carte routière, calculant et recalculant des kilomètres à la maigre lueur de sa lampe de poche.

Le lendemain, la pancarte interdisant les visites fut retirée à l'entrée du mail, et Miriam put voir sa mère.

— « Oh ! je suis tellement désolée, ma chérie ! Dire que te voilà obligée de travailler dans ce bazar pendant que je reste à me prélasser sous ces beaux arbres ! Au moins, souviens-toi bien de ce que je t'ai dit : ne tolère aucune privauté de la part des garçons ! Etre vendeuse dans un magasin ne signifie pas qu'on n'est pas une jeune fille sérieuse — et dès que j'en aurai la force, je compte bien te faire quitter cet emploi. Mon Dieu ! Si seulement je pouvais bouger ! »

— « Ma pauvre maman... » Miriam retapa les draps et déposa une pile de romans-films près de l'oreiller de la vieille dame. « Je me demande comment tu peux faire pour rester là sans activité ? »

— « Oh ! tu sais, ce n'est pas tellement pénible... Et puis, cette dame Whitleaf a vraiment l'air de comprendre quelque chose à mon cas. J'ai toujours été patraque depuis ton enfance. Tu avais neuf ans quand ça a commencé. »

— « Ecoute, maman, je pense que nous devrions partir dès maintenant. Il y a ici des choses qui... »

— « Les gens sont très gentils pour moi, en tout cas ! Tiens ! Ce matin encore, deux dames — et des dames de bonne famille — m'ont apporté du bouillon. »

L'espace d'une seconde, Miriam se sentit l'envie de prendre sa mère à bras-le-corps, et de la secouer jusqu'à ce qu'elle consente à la suivre, à fuir de cette ville avec elle. Finalement, elle se contenta de l'embrasser, et reprit le chemin du bazar.

C'était l'heure du déjeuner. Deux vendeuses avalaient leurs sandwiches en échangeant des confidences.

— « Oh ! toi, Donna, tu es jolie. Je suis tranquille : tu n'auras pas longtemps à Attendre. »

— « Quand même, j'ai un peu peur. Je me demande comment ça va se passer. »

— « Oui... moi aussi, je me le demande. Tu as de la chance, tu sais ? Je voudrais bien être à ta place. »

Sans qu'elle pût dire exactement pourquoi, ces quelques paroles surprises en passant glacèrent Miriam. Elle se réfugia derrière son comptoir, où elle entreprit de rééquilibrer une pyramide de pastilles de menthe.

Le soir, elle partit à pied vers la sortie de la ville en suivant la route par où elle et sa mère étaient arrivées dix jours plus tôt. Elle aperçut de

loin deux silhouettes efflanquées. Deux hommes, immobiles à côté du panneau poussiéreux qui annonçait « BABYLONE - GEORGIE ». La peur empêcha Miriam d'aller plus avant. Elle rebroussa chemin, courant presque, en proie à des idées qui ne faisaient qu'attiser sa frayeur. Elle s'arrêta un moment à hauteur de la gare routière, supputant le prix que pouvait coûter un billet d'autocar à destination du nord. Mais pouvait-elle laisser sa mère malade derrière elle ?

La voiture était toujours parquée à l'entrée du mail. Miriam s'assurait que rien n'avait disparu, lorsque Tommy Clark la rejoignit. « Ne pensez-vous pas qu'il est l'heure de rentrer ? » demanda-t-il.

Ils reprirent ensemble le chemin de la maison.



Une semaine plus tard, Miriam put revenir voir sa mère.

— « Dis maman ? Tu savais qu'il est pratiquement impossible de sortir de Babylone ? »

— « Voyons, ma chérie, pourquoi te mettre de pareilles idées dans la tête ? Je me doute que ce n'est pas drôle pour toi de travailler dans ce bazar — mais enfin, ce n'est que très provisoire. Et du reste, pourquoi ne chercherais-tu pas ici même un emploi plus agréable ? »

— « Mais non, maman, tu n'as pas compris ! Je veux rentrer à la maison ! Ecoute, j'ai une idée : je vais prendre les clés de la voiture qui sont là dans ton sac — et ce soir, juste avant qu'on t'emmène pour la nuit au commissariat, nous courrons jusqu'à l'auto et nous filerons. »

La vieille dame soupira. « Tu sais bien que je ne peux pas bouger, ma chérie. »

— « Oh ! maman, tu ne pourrais pas essayer ? Rien qu'essayer ? »

— « Nous verrons cela... dès que je me sentirai un peu mieux. Mrs. Pinckney doit m'apporter demain cette tisane qui a guéri sa fille. Elle devrait me faire du bien. A propos, pourquoi ne t'arrangerais-tu pas pour être là demain ? Mrs. Pinckney a un fils ab-so-lu-ment charmant !... Miriam ! Reviens tout de suite m'embrasser ! »

Tommy Clark avait pris l'habitude de retrouver Miriam à l'heure du déjeuner. Ils étaient allés une fois au cinéma ensemble, pour rentrer ensuite main dans la main sous un coucher de soleil incroyablement rose. Il y eut un second rendez-vous — et ce soir-là, Tommy essaya de l'embrasser. Elle se dégagea doucement. « Je ne suis pas au courant des usages de Babylone, Tommy... » Elle savait en effet qu'il n'est pas de bon ton de se laisser embrasser par un garçon que l'on connaît seulement de fraîche date.

Elle offrit à Tommy la moitié de son sandwich et suggéra : « On pourrait peut-être aller danser, ce soir ? Il y a l'orchestre de l'American Legion à la radio. »

— « Pas ce soir, bébé. Ce soir, Margy s'en va. Son tour est venu. »

— « Qu'est-ce que ça veut dire, *son tour est venu ?* »

Tommy piqua un fard. « Oh ! voyons, vous le savez bien. »

En fin de journée, il passa prendre Miriam au bazar, d'où ils se rendirent directement à la petite fête donnée en l'honneur de la fille aînée des Clark, et ce fut une Margy resplendissante dans une longue robe blanche qui apparut ce soir-là pour son dix-huitième anniversaire. Un peu avant la fin (alors que la nuit tombait) la jeune fille quitta la maison en compagnie de sa mère. « A demain matin, ma chérie, » lui dit Clark en l'embrassant. « Je t'apporterai de quoi manger avec la camionnette. Sois prudente. »

— « Au revoir, papa. »

— « Bonne Attente, Margy. »

— « Où est-ce que va Margy, Tommy ? » Il y avait, dans l'atmosphère de cette réunion — et aussi dans les yeux de Margy — quelque chose d'indéfinissable qui faisait peur à Miriam.

— « Oh ! vous le savez bien, voyons... là où elles vont toutes. Mais il ne faut pas vous inquiéter pour elle, Miriam. » Tommy lui prit la main. « Margy sera vite revenue. Elle est jolie. »

Le lendemain, sous les arbres du mail, Miriam entreprit une nouvelle fois sa mère de bouche à oreille. « Ça fait presque un mois maintenant que nous sommes ici. Je t'en prie, je t'en supplie, maman, partons ! Tu ne pourrais pas essayer de te lever... en t'appuyant sur moi ? » Elle était agenouillée contre la vieille dame, insistant d'une voix pressante. « La voiture... elle a disparu. Je suis allé voir hier soir et je ne l'ai plus trouvée à l'entrée du mail. Mais j'ai pensé que nous pourrions quand même partir à pied. Je te porterais. Il faut partir d'ici, maman ! » La malade poussa un soupir d'aise en s'étirant sur sa couche. « Maman ! Tu m'as toujours dit que tu ne voulais pas que je tourne mal. Tu me l'as dit, n'est-ce pas ? »

Sa mère cligna les yeux. « Tu ne vas pas laisser le petit Clark se permettre... »

— « Mais non, maman, mais non, ce n'est pas ça ! Je voulais simplement te dire... enfin, je crois qu'il se passe ici des choses affreuses... des choses dont je ne veux même pas te parler. Il parait que c'est une coutume, une sorte de loi. Oh ! je t'en supplie, maman... j'ai peur ! »

— « Allons, allons, ma chérie... tu sais bien qu'il n'y a pas lieu de se tourmenter. Verse-moi un peu d'eau, veux-tu ? Tu sais, je crois qu'ils vont me guérir. Helva Smyth et Margaret Box viennent me voir tous les jours. Elles m'ont fait prendre des comprimés de pénicilline dans du lait chaud, et vraiment, je trouve que ça m'a fait beaucoup de bien. »

— « Mais, maman, je te dis que j'ai peur ! »

— « Enfin, voyons ! Je t'ai déjà vu passer plusieurs fois avec le petit Clark. Il est charmant, ce garçon ! Du reste, les Clark sont une excellente famille, et tu as de la chance d'être accueillie chez eux. Tu n'as qu'à te comporter comme il faut. Souviens-toi de ce que je t'ai dit : pas d'imprudences ! »

— « Maman ! Il faut partir d'ici ! »

— « Et moi, mademoiselle, je vous demande d'être un peu plus calme... Maintenant, pars et sois gentille avec Tommy Clark. Helva Smyth

m'a dit que son père compte lui laisser son affaire. Pourquoi ne lui demanderais-tu pas de t'accompagner jusqu'ici, demain ? »

— « Maman ! »

— « Inutile d'insister. Je suis bien soignée et nous resterons ici jusqu'à ce que je sois remise d'aplomb. Dans une grande ville, personne ne fait seulement attention à vous. Parle-moi de la province : là, au moins, on se sent considérée ! » La vieille dame caressa ses couvertures d'un geste satisfait et se renfonça entre les draps pour dormir.



Le soir, après le dîner, Miriam tint compagnie à Tommy Clark sous la grande véranda. Ils parlèrent de tout et de rien en même temps.

« ... de sorte que je vais sans doute être obligé de me mettre aux affaires, » soupira Tommy. « J'aurais bien voulu aller à l'Université, mais papa dit qu'il vaut mieux que je commence tout de suite avec lui. Je me demande pourquoi on ne nous laisse jamais faire ce qu'on veut. »

— « Je me le demande aussi, Tommy. Moi, maman veut que je suive des cours de secrétariat à New York et que je travaille comme dactylo en octobre. »

— « Cela ne doit pas vous plaire tant que ça, hein ? »

— « Pas beaucoup. Tout de même, en ce moment il me tarde de rentrer... de partir d'ici, vous comprenez. »

— « Vous ne vous plaisez donc pas chez nous ? » Le visage du garçon se rembrunissait soudain. « Vous ne m'aimez pas ? »

— « Oh ! je vous trouve très gentil, Tommy ! Mais je ne suis plus une petite fille. Je veux retourner à New York pour me mettre à travailler. J'ai reçu mon diplôme le mois dernier à l'Université. »

— « Vous n'allez pas me faire avaler ça, dites ! A vous voir, on ne vous donne pas plus de quinze ans. »

— « Eh bien, j'en aurait dix-huit la semaine pro... Zut ! Et moi qui ne voulais pas le dire ! Je ne veux pas que vos parents se croient obligés de faire quelque chose pour mon anniversaire. Jurez-moi de ne pas leur en parler ? »

— « Dix-huit ans... » répéta lentement Tommy. « Vous voilà donc en âge d'aller Attendre, vous aussi... Bon sang ! Si seulement je ne vous connaissais pas ! »

— « Tommy ! Qu'est-ce que vous voulez dire ? Vous ne m'aimez donc pas ? »

— « C'est bien là le hic ! Sûr que si, que je vous aime ! Beaucoup. Mais si j'étais un étranger pour vous, j'aurais pu rompre votre Attente. »

— « L'Attente ? Mais quelle attente ? »

— « Oh... » Tommy rougit d'une oreille à l'autre. « Vous le savez bien. »

*
**

Le samedi suivant, après avoir vainement relancé sa mère toujours installée sous les arbres du mail, Miriam rentra directement chez les Clark et se traîna comme une âme en peine jusqu'à sa chambre. La vieille dame ne lui avait même pas parlé de son anniversaire, et elle n'aspirait plus qu'à s'enfouir la tête dans son oreiller pour y sangloter jusqu'à l'heure du dîner. Elle se laissa tomber sur le lit — puis se releva d'un bond en apercevant la porte du placard.

Une longue robe blanche, d'une transparence arachnéenne, y était pendue à un cintre.

Miriam sentit la peur l'empoigner, mais déjà Herman Clark et sa femme faisaient irruption dans la chambre. « Joyeux anniversaire, ma chère petite ! Et voici votre robe ! »

— « Oh ! il ne fallait pas ! » s'écria-t-elle.

Mrs. Clark mit gentiment son mari dehors avant d'aider Miriam à passer la robe, et ce fut dans un bruissement léger que la jeune fille descendit au salon, chacun de ses pas soulevant à ses pieds un nuage de mousseline blanche.

Aucune des personnes présentes n'avait fait de frais de toilette. Quand Tommy aida Miriam à découper le gâteau traditionnel, quelques vieilles dames parmi les plus rapprochées de la table suivirent leurs gestes avec des yeux humides et un murmure de propos chuchotés. « C'est à peine si elle parait son âge... » « Je ne crois pas que son Attente durera bien longtemps. » « Elle est jolie comme un cœur... » « Si vous voulez mon avis, j'ai idée que le petit Tommy doit regretter de la connaître déjà ! » Incapable de secouer l'angoisse qui l'étreignait, Miriam dit un mot aimable à chacun, afficha une gaieté forcée et parvint à déglutir quelques bouchées de gâteau et un peu de glace.

— « Au revoir, bébé, » chuchota enfin Tommy en lui serrant la main. La nuit tombait.

— « Vous partez, Tommy ? Où allez-vous ? »

— « Mais nulle part, grosse bête ! On se reverra dans quinze jours... et si tout se passe comme je l'espère, il se peut que je vous parle alors de quelque chose pour nous deux. »

Un à un, cependant, les hommes prenaient congé. Les ombres envahissaient progressivement le salon (personne ne songeant apparemment à allumer l'électricité). Miriam se retrouva bientôt seule avec les dames qui faisaient toujours groupe autour d'elle. Alors Mrs. Clark s'approcha. Ses yeux rayonnaient. « Et voici le plus beau de tous les cadeaux d'anniversaire, ma chère enfant ! » En même temps, elle lui offrait une grosse pelote de ficelle bleue. Miriam la regarda sans comprendre. Le « merci » qu'elle essayait d'articuler trébucha entre ses lèvres. « A présent, ma chère petite, venez avec moi. »

Une vague de panique la souleva. Elle voulut se dégager, s'enfuir, mais Mrs. Clark et Helva Smythe la retinrent chacune par un bras et l'entraînèrent doucement hors de la maison. « Nous verrons si nous

pouvons vous installer près de Margy, » chuchota Mrs. Clark. Et toutes trois se mirent en route dans le crépuscule du plein été.



Quand elles arrivèrent à l'entrée du champ, Miriam crut un instant qu'il s'agissait de glaneuses attardées dans la nuit. Mais elle comprit bientôt que les jeunes filles (elles étaient vingt-cinq ou trente, peut-être) demeuraient simplement assises sur de petites caisses disposées en ligne à peu d'intervalle les unes des autres. Le champ semblait s'étendre à perte de vue — et Miriam aperçut des hommes dissimulés dans les buissons qui formaient une haie en bordure de la route. De temps en temps, on en voyait un émerger de ces fourrés. L'homme s'engageait alors à travers les sillons suivant l'une des ficelles de couleur vive tendue à ras du sol et à l'autre extrémité de laquelle attendait, assise, une des filles en robe blanche. Eperdue, Miriam se retourna vers son hôtesse. « Pourquoi m'avez-vous amenée jusqu'ici ? » s'écria-t-elle. « Pourquoi ? Expliquez-vous, Mrs. Clark ! »

— « Pauvre enfant... elle est un peu émue, » murmura la vieille dame à l'adresse d'Helva Smythe. « Je crois bien que nous l'étions toutes autant qu'elle, dans les mêmes circonstances... » Elle serra doucement le bras de Miriam. « Voyons, ma chère petite, voyons... tout ira bien, vous verrez. Vous n'avez qu'à rester un petit moment ici, à l'entrée du champ... pour vous habituer... Rappelez-vous : l'homme doit être et rester pour vous un étranger. Nous viendrons vous voir dimanche, à l'heure des visites. Nous apporterons des provisions pour Margy et pour vous. Là... vous voyez bien qu'il n'y a pas de quoi s'inquiéter ? Et puis, vous n'aurez qu'à vous installer près de Margy : votre Attente sera plus agréable. »

— « Mais... quelle attente, à la fin ? »

— « L'Attente des Vierges, ma chère enfant. Bonsoir. »



Miriam se retrouva seule au bord de la route grise, regardant d'un œil hébété ce petit univers où les ficelles dessinaient un entrelacs multicolore. Elle fit deux ou trois pas qui la rapprochèrent des buissons. En même temps elle essayait de cacher de son mieux la pelote bleue sous ses voiles de mousseline, dans l'espoir de ne pas ressembler aux *autres*. Mais presque aussitôt deux hommes surgirent et marchèrent à sa rencontre : un jeune, au visage agréable, le second, par contre, hirsute et bestial. Ils rebroussèrent chemin en voyant que Miriam n'avait pas encore pénétré dans le champ et attendirent quelques mètres plus loin.

Une fille était assise tout près de Miriam, et celle-ci reconnut une des vendeuses du bazar qui avait quitté son travail quinze jours plus tôt sans crier gare. Elle semblait ne pouvoir rester immobile sur sa caisse et lançait des regards brûlants à un jeune homme qui longeait le bord du champ. Soudain, Miriam vit l'homme suivre la ficelle rouge tendue entre

la haie et la vendeuse. Il s'arrêta devant la jeune fille, sur les genoux de laquelle il jeta sans mot dire deux ou trois pièces de monnaie. Elle se leva aussitôt en souriant et tous deux disparurent dans les fourrés. La voisine immédiate de la vendeuse — une laide créature affligée d'un bec-de-lièvre — abandonna le chandail qu'elle tricotait et interpella Miriam :

— « T'as vu ? Et hop ! en voilà une autre qui y va ! C'est toujours comme ça : les jolies d'abord... Bah ! Je me dis que quand il n'en restera plus une seule, faudra bien que ce soit mon tour. » Elle secoua son tricot. « Ça va faire mon quarantième pull-over, tu te rends compte ? »

Miriam, qui ne comprenait rien à ces paroles, s'écarta de la fille avec une répulsion irraisonnée. « Moi, je suis pourtant pas difficile, » continua l'autre. « Je me contenterais à la rigueur du vieux Gros-Lard. » En même temps elle désignait du menton un vieillard aux yeux libidineux qui rôdait à proximité. « Le hic, c'est que même lui, il en veut pour les jolies. Je voudrais que tu voies ça, quand il s'arrête devant une de ces demoiselles qui viennent de l'Université ! Ah ! dis donc ! Et c'est la loi, elles peuvent pas refuser ! » La curiosité, en Miriam, fut finalement plus forte que le dégoût. La jeune fille se rapprocha du laideron et lui demanda : « Où... où est-ce qu'elles vont, toutes ? »

L'autre la regarda d'un air incrédule. Sa robe naguère blanche était toute chiffonnée et dégageait une odeur nauséabonde. « Alors quoi, c'est vrai ? Tu ne sais pas ? » Elle tendit un bras en direction des buissons, montrant un point où les branches s'agitaient et craquaient. « Elles vont coucher avec eux. C'est la loi. »



— « Maman ! Oh ! maman, maman, maman ! » Miriam arriva comme une folle sous les arbres du mail, quelques minutes seulement avant l'heure où l'on venait prendre les malades pour les transporter au commissariat.

— « Mon Dieu, ma chérie ! Comme te voilà belle, ce soir ! » s'exclama la vieille dame. Puis, avec un sourire malicieux : « On m'a toujours dit que si l'on voulait amener un homme à se déclarer, il fallait se vêtir de blanc. »

— « Maman ! » Miriam haletait, hors d'haleine. « Maman, il faut que nous partions d'ici ! »

— « Allons, Miriam... je pensais pourtant que nous nous étions déjà tout dit là-dessus. »

— « Maman ! Tu as toujours exigé de moi que je reste une fille sérieuse ! Tu m'as toujours recommandé de ne jamais laisser un homme se... »

— « Bien sûr ! C'est ce que j'ai toujours dit ! »

— « Alors, maman, essaie de comprendre ! Viens à mon secours ! Il faut que nous partions ! Sinon, quelqu'un... *Quelqu'un que je ne connais même pas*... Oh ! Maman, je t'en supplie ! Je t'aiderai à marcher ! Je t'ai vu faire quelques pas, l'autre soir, avec Mrs. Pinckney qui t'aidait... »

— « Allons, allons, ma chérie. Assieds-toi et explique-moi tout cela. »

— « Je t'en prie, maman, écoute moi ! *Ecoute-moi !* Ici, à Babylone, il y a une chose que toutes les filles sont tenues de faire quand elles ont dix-huit ans. Tu sais qu'ici il n'y a plus de médecins, n'est-ce pas ? Alors... » Miriam s'interrompit, hésitant à poursuivre, puis : « Tu te souviens, pour Violet, quand elle s'est mariée ? Avant, elle est allée voir le Docteur Dix qui l'a examinée... »

— « Oui, je m'en souviens bien... Mais calme-toi donc, ma chérie ! »

— « Alors, ici... il y a bien aussi une sorte de... d'*examen*, tu comprends ? Mais un examen comme ceux qu'il faut passer pour avoir son diplôme à l'Université, et... et c'est comme ça qu'ils font, à Babylone, pour savoir si les filles sont bonnes à... si elles sont capables de... »

— « Mais, bonté divine ! qu'est-ce que tu veux dire ? »

— « Je serai obligée d'aller dans le champ, maman ! De m'y asseoir près des autres, et d'attendre qu'un homme vienne me jeter de l'argent sur les genoux, *et alors il faudra que je le suive dans les buissons et... et que je couche avec un étranger !* » Miriam s'était relevée et, avec des gestes de folle, s'efforçait de tirer le matelas de sa mère.

— « Calme-toi, voyons, calme-toi ! »

— « Mais je veux faire comme tu m'as demandé, maman ! Je veux rester sage ! »

La vieille dame hocha la tête. Puis, d'une voix songeuse : « Tu m'as dit que tu sortais avec le petit Clark. Un garçon si gentil... et son père est marchand de biens. Une affaire excellente, ma chérie, tu sais... Songe donc que tu n'aurais même plus besoin de travailler, que... »

— « Oh ! maman ! »

— « Et moi, une fois guérie, je pourrais m'installer auprès de vous... Tout le monde est si gentil avec moi, ici... C'est bien la première fois que je vois des gens s'intéresser vraiment à ma santé. Si tu épousais le petit Clark (un garçon sérieux, lui, et qui a son avenir assuré dans une affaire solide !) nous aurions une belle maison pour nous trois... »

— « Il faut que nous partions, maman ! Tout de suite ! Je ne peux pas faire ça... Je ne pourrai jamais ! » Miriam s'était de nouveau agenouillée à côté de sa mère. La gifle l'atteignit en pleine joue.

— « Miriam ! » La malade suffoquait, blanche de fureur. « Et moi, mademoiselle, je vous ai nourrie, je vous ai habillée, je vous ai logée depuis que votre pauvre père est mort ! Mais vous, vous n'avez jamais été qu'une petit fille égoïste, mademoiselle ! Oui, une égoïste !... Alors, décidément, tu ne veux rien faire pour moi ? Je voulais que tu suives ces cours de secrétariat, que tu trouves un bon emploi, que tu fréquentes des gens sympathiques... Mais ça ne plaisait pas à mademoiselle ! Et maintenant que tu as la chance de pouvoir te fixer dans une ville agréable, d'entrer dans une famille comme il faut... eh bien, non ! même ça, tu n'en veux pas ! Tu ne songes qu'à toi ! Quand on pense que je pourrais enfin retrouver la santé, vivre dans une ville agréable, entourée de gens bien élevés, te voir épouser un garçon charmant, tu avoueras que... » S'arc-boutant sur ses coudes, la vieille dame foudroya sa fille du regard. « Tu ne feras donc jamais rien pour ta mère ? »

— « Maman, maman, je t'en supplie ! Tu ne comprends pas ! »

— « Qu'est-ce que je ne comprends pas ? Cette coutume de l'Attente ? On m'en a parlé dès les premiers jours. » La malade se laissa retomber sur son oreiller. « Allons... donne-moi un verre d'eau et obéis à tout ce que te dit Mrs. Clark. »

— « *Maman !* »

Miriam s'enfuit, éperdue, secouée de sanglots qui la faisaient trébucher comme une aveugle. Elle sortit du mail et courut d'abord vers la sortie de la ville — vers les panneaux indicateurs placés aux dernières maisons, au bord de la grand-route. Mais elle vit de loin les deux hommes débraillés qu'elle avait déjà vus certain soir au même endroit. Ils se tenaient près d'un lampadaire, l'allure nonchalante, comme s'ils bavardaient sans songer à mal. Miriam effectua un brusque crochet et s'engagea à travers champs. Alors ce furent les Pinckney, qui arrivaient en groupe derrière elle. Puis, venant à sa rencontre, les Campbell. Puis les Dodge. Quand Miriam revint sur ses pas, ils passèrent à côté d'elle sans faire mine de la voir.

La nuit était maintenant venue.

De pré en pré, de labour en labour, elle erra ainsi jusqu'aux petites heures du jour. Où qu'elle allât, elle trouvait immanquablement quelqu'un sur son chemin — Campbell, Smythe ou Pinckney. Tous étaient munis de fusils et de torches électriques, et tous s'appelaient avec de grands rires quand ils venaient à se croiser, en faisant allusion à une chasse au renard.

L'aube pointait lorsque Miriam rentra furtivement chez les Clark. Elle s'enferma dans sa chambre — mais malgré les sanglots qui la secouèrent longtemps et le tapage qu'elle faisait en allant et venant comme une folle d'un mur à l'autre, personne ne se soucia d'elle.

Le second soir, toujours revêtue de sa robe dont la mousseline était maintenant en lambeaux, Miriam sortit sans bruit de sa chambre et descendit l'escalier. Elle s'attarda un instant dans le hall, devant la grande glace, pour se mettre du rouge à lèvres et se recoiffer. Puis elle partit rejoindre celles qui Attendaient. Au moment de pénétrer dans le champ elle s'arrêta et frémit en reconnaissant le hideux vieillard (celui qu'on appelait Gros-Lard) qui la regardait venir. Quelques mètres plus loin elle apercevait un autre homme — un tout jeune, celui-là, avec des cheveux blonds, qui attendait lui aussi. Elle eut un soupir en voyant une fille se diriger vers les buissons, escortée d'un garçon en blue-jeans.

Elle noua sa ficelle à l'un des piquets plantés en bordure de l'immense champ. Puis, tout en déroulant la pelote de ficelle bleue à travers l'entrelacs multicolore des autres fils, elle suivit jusqu'au bout l'alignement des filles en robes blanches. Elle trouva enfin un endroit qui lui parut convenable et prit place pour l'Attente.

(Traduit par René Lathière.)

Notre conte ultra-bref

La bête de la rande

par SUZANNE MALAVAL

Dans le fond de la rande, il y a la bête, qui grandit chaque fois que l'aube se lève.

Ceux de la maison d'en-haut ne savent pas. Ils déjeunent dehors ; on les entend qui rient et se disputent.

Quelquefois, la petite fille descend dans le fond de la rande, parce qu'il y a des noisetiers.

Les autres restent autour de la maison ; les hommes jouent aux boules, les femmes tricotent en parlant d'accouchements, d'enterrements et d'adultères.

Dans le fond de la rande, la bête ouvre de mieux en mieux les yeux. Elle ne bouge pas beaucoup encore, ses pattes sont si grêles, mais chaque fois qu'elle touche une branche, la branche meurt parce qu'elle perd les maquillages de la rosée et de la ventée. Une branche ne peut pas vivre, si elle n'est pas habillée par les jeux du soleil, le caprice des pluies, et la folie des vents. A se voir devenue bout de bois avec des feuilles, la branche meurt.

Du fond de la rande, la bête va vers la maison, un demi-mètre tous les jours.

Elle n'est pas bien grande, on dirait une bête de l'herbe, et elle n'est pas laide du tout, lisse comme un caillou usé.

Quand elle a faim elle coupe un peu de lépiote, un agaric, un bout de coulemelle.

La rande est loin déjà...

On a sonné la cloche. Les hommes reprennent le cochonnet, les femmes apportent le pain coupé, et la petite fille a chipé le croûton.

C'est l'heure de déjeuner. Il fera un peu trop chaud vers le bout de la table, parce que le soleil donne, et quelqu'un plantera le grand parasol jaune.

La bête de la rande est blottie sous la table, verte, dorée et rouge, avec ses gros yeux idiots qui ne lui montrent rien.

La Grosse Femme, qui coupait le rôti, se sent devenir toute froide, car elle se voit, coupant la viande, comme si elle était une autre personne, assise là en face.

Elle apprend, tout de suite, qu'elle est bien laide, et qu'elle n'a pas l'air bon.

Elle ne savait pas que son mari la trompe, que son fils veut s'en aller, parce qu'elle tient toute la place, qu'elle n'écoute jamais et qu'elle n'a rien à dire.

Maintenant, elle sait, et ça lui fait tout froid.

On se passe le rôti ; il est juste saignant comme il faut.

La bête de la rande bouge un peu pour éviter un pied qui se balance.

Le Méritant Jeune Homme, qui avait si faim et si soif, tombe malade tout d'un coup, mais ça ne se voit pas. Il est léger, léger, comme les gens qui meurent.

Il se regarde, et il se voit, si poli, si propret, avec une figure de fille, de jolies longues mains, et ce déplaisant velours des yeux.

Il s'efface, il est gommé, dans cette tablée qui rit et se querelle.

Le Méritant Jeune Homme pleurerait bien : il n'ose pas.

En prenant un morceau de roquefort, le Vieil Homme Colère rit de plaisir, sans savoir pourquoi. Un frôlement, et le Vieil Homme Colère n'est plus fâché.

C'est bon d'être là, avec ses enfants, et les enfants de ses enfants, qui mangent, qui parlent, en un brouhaha gai.

La joie, c'est cette envie de rire tout d'un coup, et de constater, une fois de plus, qu'on connaît tous les secrets de gamins, les trésors de chenapans, les duplicités de petits pendards, les mauvaises farces qui font se tordre les farceurs.

C'est si rigolo de savoir, depuis toujours, que le vieux tyran tout blanc mériterait qu'on lui bottât les fesses ; qu'il n'est ni sage ni grave, mais le plus abominable gueux des haies, le plus nauséabond des galopins.

Toutes les rides qui se moquent autour des yeux devraient trahir le Vieil Homme Colère, mais tout le monde devant lui baisse le nez.

Quelque chose de frais, en filant sous la table, ranime la gaîté du Vieil Homme Colère.

Le raisin blanc et le raisin noir mêlent leurs grappes.

La bête de la rande, un peu perdue, s'embrouille les pattes, et voudrait s'en aller.

La Dure Veuve, qui voit tout, se demande pourquoi l'air a changé de poids. Pourquoi le Vieil Homme Colère a-t-il souri ? Pourquoi la Grosse Femme est-elle silencieuse pour la première fois ?

La Dure Veuve se penche un peu, et tue la bête de la rande.

Mais que défilent, que défilent soudainement les murmures, les senteurs de l'autrefois, tout ce qui a couru au cœur secret de la Dure Veuve. Tout le patient travail qui l'enfermait en elle se craquelle, se fissure, s'effiloche. La belle tolérance froide, ce n'était que mensonge ; le calme et la raideur n'existaient pas.

Le chagrin, la colère, la rancune contre la vie et contre les vivants bondissent au visage : la Dure Veuve n'a plus son masque de sourire qui protégeait ses lèvres et ses yeux.

Confusément, avec cette chose écrasée entre deux doigts, elle se dit qu'il aurait peut-être fallu descendre dans le fond de la rande.



Le couple

par MICHEL EHRWEIN

Après plusieurs incursions dans la science-fiction psychologique, Michel Ehrwein revient ici à ses premières amours : le fantastique en demi-teintes, moins décrit que rêvé, avec un arrière-plan poétique et une ambiance somnambulique. Le contraste est saisissant avec son dernier récit : « Uranus » (1), *qui était une anticipation stricte et réaliste. Mais Michel Ehrwein manifeste la même spontanéité dans l'une ou l'autre de ces voies.*



I

LA rue toute en tons neutres, grise et brune — du gris de la pierre sale et du brun des vieux bois —, s'est maintenue, en dépit de sa situation centrale, et sans doute grâce à son étroitesse, à l'écart du flot de la circulation. Les façades au plâtre écaillé qui la bordent sont celles d'immeubles jadis cossus, maintenant habités de gens âgés et silencieux, que l'on aperçoit assis près des fenêtres aux rideaux écartés pour laisser davantage pénétrer la lumière ; dans la vitrine d'un antiquaire, sous une enseigne de fer forgé bercée par le vent, de vieux étains semblent dormir ; celle d'un cordonnier, badigeonnée d'un vert cru que la crasse et la pluie ont marquée de stries innombrables et qui tranche seule sur la grisaille alentour, expose aux yeux du passant un lot de vieilles godasses poussiéreuses et, derrière, c'est le grand trou noir de la boutique où flotte une ampoule électrique à l'éclat jaunâtre.

Je m'arrête devant la porte cochère, dont les battants n'ont pas dû s'ouvrir depuis des années, à en juger par l'état de leurs gonds, longs comme mon avant-bras et à demi arrachés du mur. Sur celui de gauche, un panneau indique :

GLOAGUEN
COSTUMIER

et, en plus petits caractères :

(dans la cour)

L'autre est percé d'une porte plus petite, que je franchis. La voûte suinte ce froid humide des lieux où le soleil ne pénètre jamais. Les murs veufs de leur plâtre — comme écorchés — montrent leur squelette de poutres noircies et, parfois, de grands vides entre celles-ci ; le plafond bée sur ses lattes, certaines brisées.

(1) Voir « *Fiction* » n° 88.

Je la traverse, puis la cour où un rayon de soleil perçant entre deux pignons voisins lèche trois touffes d'herbe et le bas d'un escalier carrelé à la rampe luisante de poli. J'enjambe un ruisseau obstrué par la mousse et par les graviers — tout ceci dégage un charme curieux, malgré les vitres brisées, les bois rongés, les plâtres — et atteins la porte, d'un peu meilleure apparence que le reste, qui fait face à l'entrée. « *Gloaguen, costumier* ». Je gravis les trois marches d'un perron bas, creusées en leur milieu, à l'arête ébréchée, arrondie par les pas de quelques générations. Pas de sonnette. La porte résiste, gémit, cède, déclenchant le tintinnabulement d'une grappe de tiges de métal de longueurs différentes, et m'ouvre un vestibule de carreaux noirs et blancs qui oscillent sous mes pas. Le bruit de mon entrée apaisé, me parvient le tic tac lent d'une horloge que je devine fort vieille, puis un trottinement de pas, tous deux par une porte ouverte à ma gauche. Des minutes entières me semblent s'écouler à écouter ces pas, comme si leur possesseur se hâtait au long d'un labyrinthe, y décrivant de mystérieuses arabesques, puis il émerge soudain de derrière le battant de la porte, petit bonhomme noir au chef coiffé d'un béret. Il s'efface, le geste hospitalier.

— « Bonjour, Monsieur ! »

⁂

C'est Nadine, incidemment, qui m'a remis l'invitation en mémoire alors que nous prenions toutes deux le thé aux Nouvelles Galeries.

(Le salon de thé est au dernier étage et ouvre sur une vaste terrasse où, l'été, on installe tables, chaises et parasols. Par-dessus les toits d'ardoise des immeubles neufs aux murs prématurément noircis, on aperçoit, dentelle de bronze verdi, la flèche de la cathédrale toute proche flanquée de ses tours dissymétriques. Puis, derrière, à droite, à gauche, des clochers, des tours, dans l'hémicycle des collines.)

« C'est Mardi gras, la semaine prochaine..., » a dit Nadine.

J'ai pensé soudain au carton qui gît froissé dans mon sac. Nous sommes samedi, et je n'ai pas de costume !

« Au fait, » dis-je à Nadine, « je suis invitée à un bal, un bal masqué ! Je n'ai pas de costume, je n'ai pas le temps de m'en faire un. Et puis, pour un seul soir !... On m'avait parlé d'une maison qui en loue, je ne sais plus dans quelle rue. Tu ne connais pas ça ? »

« Oui, » fait Nadine, « rue du Beffroi. »

Bonne fille et précise en diable, elle écarte tasse, sucrier, et entreprend de tracer un plan sur la nappe du bout de sa cuiller. Je me penche.

« Tu vois : là, au coin, il y a un épicier. Un autre magasin. Une grande porte cochère... »

⁂

Pas à pas, tenant mon paquet, je m'applique à refaire en sens inverse le trajet qui m'a mené au fond de la dernière resserre du cos-

tumier ; mais le bonhomme volubile s'accroche à mon bras et m'assomme du récit des bals *d'autrefois*. A croire qu'il a assisté à tous ! Je parviens enfin à sortir de la pièce où, robe sur un mannequin de toile, Colombine sans visage règne sur une cour d'habits disparates et poussiéreux, dans des relents de naphtaline et de cosmétique. A côté d'elle, un autre mannequin, de fil de fer celui-là, nu : son costume est serré sous mon bras.

Nous traversons, moi suivi du bavard, ces pièces à l'architecture étrange, de niveaux différents, qui doivent serpenter tout au travers du pâté de maisons. Le parquet succède au pavé, fait place à la terre battue. Les fenêtres, petites, sales, haut situées, éclairent mal ces murs où pendent à des clous, sur des cintres, mille défroques, certaines haillons sans couleur, d'autres rutilantes de dorures et de broderies. Des paniers béants, avec ou sans couvercle, en révèlent d'autres qui semblent entassées là depuis des lustres. Des ballots de hardes vomissent leur contenu dans les coins. Sur des tables, des étagères, des postiches, masques, nez, barbes et perruques, suggèrent quelque macabre étalage. Parfois, de cette accumulation, naît l'obscure impression d'une présence étrangère : je me retourne alors et, au-delà de l'épaule du vieux, mon regard plonge dans cette enfilade de nippes, cherchant *quelqu'un*. Mais les mannequins restent figés sur leurs trois pieds et aucun mouvement n'agite les robes et les brillants uniformes.

Enfin, nous arrivons au haut pupitre qui se dresse près de l'entrée. Sans cesser de parler, Gloaguen (puisque c'est son nom) se hisse sur un tabouret en ruine, ouvre un registre vénérable et trempe une plume dans l'encre... Comme à un déclic, son discours s'arrête, au milieu d'une phrase, semble-t-il. Il me demande mon nom, mon adresse... Je paie et m'en vais, l'Arlequin enveloppé de quelque vieux journal.



En entrant sous la voûte, je manque heurter un jeune homme qui s'apprêtait à sortir. Dans l'ombre, il n'est qu'une silhouette qui balbutie quelques excuses. Une étrange atmosphère d'abandon baigne cette cour. Au fond, en haut de quelques marches, un petit vieillard qui s'apprêtait à refermer une porte, ouvre celle-ci grande et m'observe. J'avance en regardant autour de moi : cette porte est la seule de la cour qui paraisse encore utilisée.

Nouvelle bouffée d'ombre lorsque je la franchis. Un coup d'œil dans la pièce voisine me montre que l'adresse est bonne. J'expose ma requête, face aux hochements de tête compréhensifs du bonhomme.

— *« Je vois ce qu'il vous faut. »*

Me considérant de haut en bas, il semble me jauger, prendre mes mesures.

« J'ai là-bas un très beau costume de Colombine... »

II

La côte est rude et je la monte en seconde. Une rangée de points rouges apparaît. Soudain, mes phares accrochent le reflet de chromes et de glaces, éveillent l'éclat de catadioptres : une longue file de voitures s'étire sur le côté de la route. Un mur bas, une haie bien taillée, une plaque de tôle, lettres rouges ornées sur fond blanc : « *La Résidence* ».

J'avance lentement, cherchant une place où me garer. Je la trouve à l'angle du mur, où débute un terrain vague creusé d'ornières. Revenant à pied, je côtoie dans l'ombre quelques silhouettes que je devine bizarrement accoutrées. Un rire pouffe à mon passage.

Une grosse lampe brille au-dessus du porche, éclairant les premiers mètres d'un terrain en pente. Quelques voitures, les premières arrivées sans doute, sont garées dans le parc. Il est temps que j'ajuste mon masque.

J'appuie sur un bec-de-cane ouvragé, pousse la porte et reçois au visage le choc des lumières et des bruits, celui aussi des quelques visages qui se tournent vers moi. Il y a là un hall, avec des petites tables et des fauteuils où l'on jouit d'un isolement relatif. Dans un renfoncement sous l'escalier, j'aperçois, derrière une table oblongue, le début de rangées de cintres ; une femme aux cheveux gris, robe noire et tablier blanc, s'affaire autour, les bras levés, trop petite pour les pardessus et les longs manteaux. Je lui tends mon pardessus et mon écharpe, reçois un carton en échange, pénètre dans le premier salon...

On y danse, dans un quadrilatère de chaises dont la bonne ordonnance commence à n'être plus que souvenir. Un haut-parleur tonitruant accroché au-dessus de la porte me fait fuir... et je me trouve nez à nez avec une glace qui se pavane sur le manteau de la cheminée. Etrange rencontre avec moi-même : dans ma chambre, devant mon armoire, j'étais encore Gilles B... Derrière mon reflet, j'apercevais le papier des murs qui m'était familier, mes meubles. Ici, dans ce décor inconnu, dans ce costume de louage, sous les traits morts de ce masque noir, je suis... UN AUTRE ! Et les personnages masqués qui m'entourent, virevoltent et me bousculent en jacassant, autant de carapaces anonymes dissimulant pour un soir des êtres de chair.

Le salon voisin abrite le buffet, longue table au long de laquelle stagnent trois rangs d'assoiffés et de faméliques. Deux garçons surmenés, bondissant d'un bout à l'autre, s'appliquent à les servir. Quelques fauteuils dans un coin accueillent autour d'un plateau de pâtisserie les embonpoints, les chairs flasques sous le satin et les peaux ridées trop fardées autour des masques. La barbe de ceux-ci est plus un écran qu'un obstacle à l'absorption des produits divers offerts.

Je me fraie un passage, aidé en cela par la rutilance rouge et or de mon costume qui paraît attirer immanquablement les regards et suspen-

dre les conversations. Je parviens à me saisir d'une coupe, introduis un biscuit sous mon loup... Le mouvement de mes lèvres me remet en mémoire un visage que j'avais tendance à oublier sous celui de carton-pâte.



Nous dansons. Il était fatal que cela arrivât. J'étais à peine arrivée, j'en étais encore à chercher — ô ironie ! — un visage de connaissance, que ce grand arlequin était poussé devant moi. J'ai eu un instant l'impression affreuse que c'était mon DOUBLE qui m'apparaissait ainsi, puis celle d'être victime d'une farce absurde d'une de mes amies, du loueur peut-être. Le groupe qui nous entourait riait de ce qu'il devinait mon effarement. Alors, pour ne pas paraître trop ridicule à leurs yeux, j'ai accepté ses bras qu'il m'ouvrait. Le haut-parleur nous beuglait aux oreilles un calypso. Nous avons dansé.

« Colombine ». Il m'a appelée ainsi dès sa première phrase et je n'ai pu distinguer à son ton si c'était moquerie ou simplement volonté de jouer le jeu. Tout le monde nous regardait, maillots rouge et jaune identiques. Nous avons dansé toute la série de calypsos. Quand nous passions devant la glace, je voyais le couple que nous y formions, merveilleusement assorti par le costume et peut-être par quelque chose d'autre.

La musique cesse, les couples se défont Je le retiens un instant. « J'ai l'impression de vous connaître, » dis-je, sottement. Il sourit de la bouche et des yeux par les trous de son masque, il sourit et dit : « Peut-être. » Je me dégage et m'efforce — pas facile ! — de disparaître dans la foule.



La danse a repris. Une série de tangos, cette fois. Tournant le dos à la salle, le nez collé à la fenêtre, je l'observe dans une vitre. Les jeunes filles dans le groupe desquelles elle s'était réfugiée se sont levées une à une, sur l'invite des danseurs. Elle reste seule sur sa chaise, et je suis sûr qu'une inquiétude semblable à la mienne la tourmente.



C'est une sensation gênante, ces gens qui nous observent. Je bénis le déguisement qui assure mon incognito, car autrement je craindrais de m'afficher ainsi : voilà plus d'une heure que nous ne nous sommes pas quittés, ne cessant de danser que pour aller au buffet, quittant le buffet pour nous laisser tomber sur des chaises.

A-t-il vraiment formulé cette suggestion par des mots, ou est-ce par un accord muet que nous nous sommes dirigés vers la porte ? Le vantail en est retombé derrière nous, sur le jazz, le tintement des coupes, le brouhaha des conversations et le frottement des pieds sur le parquet. Le

silence nous baigne, le froid me fait frissonner, mais il met son bras autour de mes épaules. Nous passons devant une fenêtre : dans un salon brillamment éclairé, une foule étrange et bigarrée se dandine en mesure, mais si loin de nous. Nous foulons du sable, de l'herbe, contournons des masses d'ombre et des flaques de lune.

Un mur, un parapet. En contrebas, brillent les alignements des rues. La cathédrale, les églises, les monuments illuminés par les projecteurs sont de blancs squelettes qui se dressent au-dessus de ce grand cimetière qu'est la ville endormie. Un nimbe d'or l'enveloppe.

— « Colombine. »

Cette voix... Ai-je rêvé l'entendre ou l'ai-je déjà entendue, il y a très longtemps et un nombre incalculable de fois ? Ce visage qui se penche sur moi, est-il encore de toile et de carton, ou ses traits de nuit se sont-ils animés ?

III

— « Vous n'avez pas perdu de temps ! » a fait le loueur quand il m'a vue lui rapporter la Colombine. « Ce n'était pas pressé, vous savez ! J'espère au moins que vous avez passé une bonne soirée ? »

J'ai baissé les yeux, de crainte que mon bonheur ne s'y montrât trop crûment. Il a déplié le costume.

« Venez, nous allons le remettre en place sur son mannequin. »

J'ai refusé, tant m'est parue pénible soudain la perspective de traverser à nouveau ces pièces encombrées de travestis : le souvenir de ces êtres sans visage qui s'agitaient cette nuit, qui parlaient, riaient, me poursuit comme celui d'un malaise éprouvé et disparu.

Et puis, j'ai rendez-vous à onze heures avec mon Arlequin. Etant en avance, j'ai pensé avoir eu le temps de rapporter mon costume, mais je ne peux m'attarder plus.



Le dossier de la chaise en fer me torture lentement mais opiniâtrement comme un bourreau chinois. Des ribambelles d'enfants se poursuivent autour de groupes de mères, sur le sable de l'allée piqueté de taches de soleil qui filtrent à travers le feuillage. Le brouhaha haut perché de leurs voix ne couvre pas le crissement des scies des tailleurs de pierre qui ont installé leur atelier sous un porche latéral condamné ; le chevet de la vieille église repose les blessures de la guerre sur des étais verdis.

Une jeune femme vêtue de clair paraît à la grille, s'arrête, semble chercher quelqu'un des yeux... Deux petits garçons surgissent à ses côtés, s'accrochent à ses mains, l'écartèlent.

Celle-ci ? Elle passe lentement devant moi, son regard croise le mien, se perd au-delà, vient se fixer sur le paquet posé sur mes genoux d'où émerge à dessein un pan du costume à losanges, remonte à mon visage et s'y attarde, insistant. Ces traits trop pleins sont-ils ceux que dissimulait le masque, ces yeux hardis ceux qui trouaient le velours ?

* * *

Trois pas de plus me porteraient dans le jardin, m'arracheraient au bitume, au carrousel des voitures, à la dictature des feux verts, rouges ou jaunes. J'atteindrais la trompeuse oasis battue de tous côtés par les bruits de la ville, au calme sapé de l'intérieur par de jeunes êtres point encore fatigués, coin de nature fallacieusement recréé : pelouses cernées d'arceaux et interdites d'écriteaux bancaux, géraniums bien soignés, frêles arbustes corsetés de fer. Là où la grande allée s'incurve, un homme est assis qui jette de temps à autre un coup d'œil vers la grille. Un lambeau d'étoffe multicolore pend du paquet qu'il serre sur ses genoux.



Ses deux aiguilles jointes pointant au ciel, sa face pâle durcie, l'horloge m'a frappé de ses douze coups, dont chacun me courbait un peu plus. Le jardin s'est animé du flot d'une foule qui le traverse sans voir, le tumulte au-delà des grilles enfle de minute en minute, les mères se séparent et, tous cabas au vent, remorquent leur progéniture vers un déjeuner bien compromis. Les couples d'amoureux s'en vont, de cette absence de hâte qui retarde la séparation. Les couples d'amoureux...

Déjeuner, après-midi, soirée mornes. Nuit agitée, coupée de réveils brusques. Sur le dossier d'un fauteuil, Arlequin me nargue de chaque carreau de sa défroque, de ses orbites vides. Le charme d'un rayon de lune évoque mille éclats sur les coutures pailletées.

Le matin me voit, très tôt, devant la porte de Gloaguen, close. Je heurte au marteau. Cent frôlements derrière le panneau, un bruit de chaînes, précèdent son ouverture. Quelque chose en moi, ma toilette hâtivement faite, mon menton mal rasé, mes traits tirés peut-être, laisse le bonhomme un moment interdit. Il paraît hésitant à me recevoir, déçu comme le spectateur d'une pièce trop tôt finie. Il tire un énorme trousseau de clés de sa poche, tâtonne autour de la serrure du magasin. Je suis sur ses talons, anxieux d'en terminer, de me débarrasser de ces vêtements qui pèsent à mon bras comme du plomb. L'enfilade des pièces me semble hostile, mal disposée comme quelqu'un tiré trop tôt de son sommeil. J'ai hâte d'échapper à ces hauts murs sales, comme à une prison.

Le vieux prend le paquet, laisse tomber le papier, déplie le costume

et l'élève à la lumière. Le besoin d'être méchant se fait jour en moi, et je l'accueille comme si quelque soulagement devait en résulter.

— « Il n'a rien ! » fais-je.

Tel un sourd, Geoaguen le jette sur son bras et, sans plus paraître se soucier de moi, se dirige en clopinant vers les profondeurs de son antre. Une pensée m'effleure : Colombine ?... Je le suis, baissant la tête sous le poids de mille regards. Elle est là.

« Voyez-vous, » me dit-il, l'Arlequin dont les faux plis s'effacent replacé sur son mannequin près d'une Colombine épanouie, « voyez-vous !... » (et sa main tire sur l'épaule du costume féminin quelque grimace de l'étoffe en un geste pour moi quasi sacrilège) « elle dépérissait toute seule, mais comme elle *rayonne* maintenant ! » Le mot me heurte et m'électrise comme le bruit d'une étoffe déchirée, comme un rideau que l'on tire de devant un mystère trop éblouissant dès l'abord pour l'œil humain.

— « Elle est revenue !... » (sa main reste posée sur le mannequin) « avant vous. » J'ignore encore qui ce « elle » désigne, de la défroque ou de celle qui la portait.

« Il y a bien longtemps que je les ai dans mon magasin, ces deux-là. De mes débuts, ils datent. Oui, de mes débuts. A moins que je ne les aie eus de mon père, qui faisait ce métier avant moi, Monsieur. Et mon grand-père lui-même... »

J'ai la vision en un éclair d'une longue série de Gloaguen sortant de la nuit...

« ... Et il y a longtemps, Monsieur, que j'ai remarqué comme une... complicité entre eux, Monsieur. C'est pour cela qu'ils sont réunis. Parfois, quand le commerce allait, qu'on donnait de grands bals, selon les occasions et le va-et-vient incessant que nous avions alors ici, ils se sont trouvés séparés, l'un ici, l'autre dans la pièce à côté : c'était comme si le soleil avait cessé de briller, Monsieur, comme si plus aucun rayon de sa lumière ne pénétrait ici. »

Je considère les murs noircis, le rai de soleil qui perce les vitres poussiéreuses. Mille fantômes retiennent leur souffle.

« Alors je les ai remis ensemble et les ai laissés ainsi depuis : ils sont heureux. Cependant, il arrive, de loin en loin, qu'un client jette son dévolu sur l'un d'eux et l'emporte ; alors je m'efforce, Monsieur, si l'occasion s'en offre à moi, de louer l'autre aussi pour le même bal, pour la même soirée, la même pièce, afin qu'ils soient réunis. Pour un soir, une nuit, parfois plus, ils revêtent à nouveau des corps, ils s'animent, s'enlacent... Et puis, quand ils reviennent, j'imagine qu'il leur en reste comme un souvenir... »

Le masque de Colombine pendait de guingois : il le redresse.

« Comme un souvenir et... je ne sais pas, je dis cela... comme un désir d'être réunis à nouveau. »

Il me fixe, me détaille, paraît s'assombir.

« Je ne sais pas si je fais bien, Monsieur. »

— « Ils se souviennent, » dis-je, les yeux fixés sur les masques, « ils nous volent nos souvenirs. Ce sont eux qui nous mènent, qui tirent les ficelles, et sitôt quittés leur charme, leur pouvoir sur nous s'éteint ! Eux, ils gardent nos rêves brillants, notre amour aux riches couleurs, nous abandonnant la grisaille des regrets, de l'oubli... Ils dansent ? Ils mènent la danse, oui ! Ce sont eux qui vivent ces heures-là, vous dis-je, et nous les fantoches aveugles ! »

LE PRIX JULES VERNE 1961

Le 11e prix Jules Verne, attribué le 14 juin dernier, a été décerné à Jérôme Sériel pour son roman « *Le sub-espace* », publié dans la collection « Le Rayon Fantastique » (Hachette).

Le jury était composé de : MM. André Maurois et Jean Rostand, de l'Académie Française, MM. Jacques Bergier, Jean Charon, Robert Kanters, Jean Luc, Maurice Renault, P. A. Gruenais, G. H. Gallet et Stephen Spriel.

Rappelons que les précédents lauréats étaient Serge Martel, pour « *L'adieu aux astres* » (1958), Daniel Drode, pour « *Surface de la planète* » (1959), et Albert Higon, pour « *La machine du pouvoir* » (1960).

Le lauréat de cette année est très jeune, puisqu'il est né à Pontoise le 24 septembre 1939. Diplômé d'Etudes Supérieures d'Astronomie, il se destine à la recherche scientifique. Il travaillera bientôt à l'Observatoire de Meudon.

Son roman témoigne d'une grande richesse d'imagination. Le sub-espace est un univers de folie qui double l'espace connu et qui n'est atteint accidentellement que par des êtres non humains. Une suite d'erreurs (humaines) y déclenche une guerre absurde, qui est narrée avec une verve épique. Mais vous lirez plus loin la critique détaillée de cet ouvrage dans notre Revue des Livres.

Le prix Jules Verne, devenu maintenant un événement littéraire établi, sera bien entendu décerné à nouveau l'an prochain. Les manuscrits devront être remis en double exemplaire avant le 31 décembre 1961 au Secrétariat du prix, à la Librairie Hachette. Le manuscrit couronné sera publié dans la collection « Le Rayon Fantastique ».

Afin de donner au prix Jules Verne encore davantage de prestige, il a été décidé qu'il serait dorénavant matérialisé par une médaille de gros modèle à l'effigie de Jules Verne. Au revers de cette médaille sera gravé le nom du lauréat de l'année. Rappelons en outre que le montant du prix est de 1.000 NF.

ENTRE LECTEURS

Rubrique de petites annonces strictement réservée aux recherches, échanges ou offres entre particuliers. **La ligne : 2 NF.** (3 lignes gratuites et remise de 10 % pour tous nos abonnés.)

Amateur de S.F. résidant en Suisse désirerait échanger correspondance avec autres « Fans » sur ce sujet qui lui est cher. Corresp. Français, Anglais, Allemands. Ecrire à FICTION réf. M.H. qui transmettra.

Ici, on désintègre !

Sur nos rayons ce mois-ci : un bon prix Jules Verne, ce qui n'arrive pas tous les ans... un intéressant échantillonnage de Bradbury, défiguré malheureusement par la traduction... un nouveau Dino Buzzati, qui ne fera pas oublier « Le désert des Tartares »... *et un livre de Christian Mégret, où les techniques du « nouveau roman » font une fois de plus songer à la S.F.*

Jérôme Sériel : **Le sub-espace.**

Il me faut tout d'abord passer aux aveux : fort d'une expérience hélas pénible, mû en même temps par l'esprit de charité, je m'étais juré de ne plus jamais ouvrir un livre portant la mention « Prix Jules Verne ».

Or, j'ai rompu ce serment solennel et je soupçonne fortement les dieux de l'espace — et ceux du sub-espace — avec qui j'entretiens les meilleurs rapports, de m'avoir poussé à être infidèle à ce ferme propos.

On se trouve toujours bien de ne pas contrarier les dieux.

J'ai donc, non sans appréhension, ouvert ce livre dont le titre me paraissait justifier toutes les craintes, et j'ai trouvé contre toute attente un *vrai* roman de science-fiction.

« *Le sub-espace* » est une belle histoire, bien contée, un space-opera fracassant et épique où la part du romantisme et du rêve est judicieusement dosée, où les règles du genre sont soigneusement respectées, mais qui sait ne pas se borner à réenfiler paresseusement les poncifs éprouvés. Que le jury du prix Jules Verne soit loué d'avoir enfin couronné un ouvrage original, digne de la prestigieuse tradition que cette distinction est censée maintenir.

Certains reprocheront peut-être à Jérôme Sériel d'avoir précisément choisi le space-opera pour faire ses premières armes car, pour beaucoup, c'est la voie de la facilité. Je ne suis pas de ceux-là, considérant au contraire que le space-opera digne de ce nom, qui doit tenir en haleine le lecteur jusqu'au bout, et ce uniquement à l'aide de péripéties extérieures, est une entreprise particulièrement ardue. L'auteur qui se lance dans ce périlleux exercice doit non seulement avoir une imagination toujours renouvelée (c'est la moindre des choses), il doit en outre contrôler en permanence cette imagination. Et c'est là où achoppent nombre de romanciers.

Je crois que l'on ne saurait faire plus grand compliment à Jérôme Sériel : il sait merveilleusement délier le fil de son délire — car « *Le sub-espace* » est un livre délirant, vertigineux — mais ne se laisse pas « manger » par lui. Des auteurs chevronnés (pourquoi le nom de Van Vogt me vient-il à l'esprit ?) ne peuvent pas en dire toujours autant.

Sans doute faudrait-il résumer l'aventure qui conduit le Pr. Arnault-Berger, Alexis et leurs compagnons dans le sub-espace. Mais un space-opera peut-il se raconter comme un fait divers ? Et le lecteur ne me par-

donnerait pas de déflorer les surprises qui l'attendent au coin des pages. L'argument en lui-même est d'ailleurs mince : des entités venant d'une autre dimension, les inquiétants Kirnaldes, menacent de détruire l'univers. Et l'univers sera sauvé. Seulement, tout se joue entre ces prémisses et cette conclusion en forme de happy-end. Ce sub-espace où pénètrent nos héros comptera sans doute parmi les plus belles créations littéraires que nous ait jamais offert la science-fiction — et pas seulement la science-fiction française. L'idée insolite, l'idée-choc de Jérôme Sériel, que je m'en voudrais de dévoiler, est profondément chargée de poésie. Et peut-être est-ce là le caractère le plus remarquable de ce jeune auteur : il sait allier les exigences scientifiques (ou para-scientifiques) de la S.F. (la réalisation du vaisseau sub-spatial, le *Drakkar,* est un modèle en ce sens) à la féerie et au fantastique qui acquièrent du même coup une densité saisissante, sans pourtant qu'il y ait de solution de continuité entre ces deux dimensions qu'il est traditionnel d'opposer l'une à l'autre. Démonstration faite, en passant, que l'anticipation et le fantastique n'ont rien d'incompatible.

Certes, l'on pourrait, aux roses, mêler quelques insidieux chardons : s'indigner de lire (p. 86) : « *Hélène possédait un bracelet orné de* rubis *; gravement, nous dessertîmes l'un des* diamants » ; s'étonner que le super-observatoire de l'Hypo-Zéro soit situé... rue Soufflot où la moindre enseigne au néon vient, et pour cause, fausser les observations ; souligner à l'encre rouge des longueurs, surtout dans la première partie, qui font languir le récit et baisser son tonus ; s'insurger contre le caractère conventionnel et schématique des personnages qui ne sont guère plus que des prétextes, des clauses de style.

Le critique sourcilleux travaillant au scalpel ne manquerait pas de trouver là des motifs de querelle. Mais se livrer à un tel travail de décorticage, vouloir à toute force chicaner, serait bouder notre plaisir. Ces péchés véniels sont emportés dans les flots du grand torrent épique qui parcourt « *Le sub-espace* ». Les trouvailles, comme celle de l'arme ultime qui sauvera l'univers, la grandeur qui se dégage de certains passages (comme la mort d'Alexis) sont de plus de poids dans la balance.

Enfin, ce livre est bien écrit. Ce n'est pas tellement fréquent et c'est bien rafraîchissant, n'en déplaise à certains amateurs de S.F. qui militent en faveur du charabia.

Cet ouvrage solide et soigné, dense et fertile en idées percutantes, est-il donc un chef-d'œuvre ? Sans doute pas. Et peu nous chaut : on a envie de le prêter à ses amis. Cela me paraît largement suffisant. Jérôme Sériel, remettez-nous ça !

Michel Deutsch.

« *Le sub-espace* » par Jérôme Sériel : Hachette, « Rayon Fantastique ».

Ray Bradbury : **Un remède à la mélancolie.**

Je n'aime pas beaucoup cette mode qui consiste à intituler un recueil de nouvelles du nom d'une seule d'entre elles. Cela ne veut en général pas dire grand-chose. Et dans le cas de ce livre, c'est vraiment appuyer trop lourdement sur ce fait qui va sans dire, à savoir que toute lecture est faite pour distraire. Encore les éditions Denoël se sont-elles contentées de faire passer en tête de l'ouvrage la nouvelle qui lui donne son titre et qui ne venait qu'à la troisième place dans l'édition américaine, alors que cette dernière (tout au moins l'édition de poche) s'appesantissait sur les facultés psycho-thérapeutiques bienfaisantes des écrits de Bradbury. J'apprécie fort Bradbury,

mais il n'est probablement pas le seul dont la lecture puisse captiver, et il n'y a pas de quoi enfoncer des portes ouvertes.

Petite histoire de ce recueil : Doubleday le sort aux U.S.A. en février 1959, Denoël en France en mai 1961. Il groupe vingt-deux nouvelles dont certaines remontent à 1948, période de gestation des « *Chroniques martiennes* ». Entre ces deux dates, l'intermède moins connu de l'édition britannique Rupert Hart-Davis, qui, sous le titre « *The day it rained forever* » (Le jour où la pluie tomba) éliminait quatre nouvelles du total (« *Un remède à la mélancolie* », « *Le premier soir de Carême* », « *Et l'été ne dura qu'un jour* », « *La collision mémorable de lundi dernier* ») et en rajoutait cinq autres (« *Referent* », « *Almost the end of the world* », « *Here there be tygers* », « *Perchance to dream* », et « *And the rock cried out* »). Il est dommage que l'édition française ne reprenne pas aussi cette quintuple addition, qui était d'excellente qualité. Signalons enfin que la collection Bantam a sorti l'édition de poche américaine en avril 1960. En résumé, du Bradbury s'étalant sur onze ans, avec l'inconvénient de ne pouvoir mettre une date sur beaucoup de ces nouvelles, seule la collection Bantam en indiquant quelques unes.

D'ailleurs, les dates importent peu. Le même Bradbury se retrouve bien derrière la science-fiction, la poésie, le fantastique, ou même la féerie. Esprit et style demeurent homogènes.

Près de la moitié du recueil se rattache à la science-fiction : sept nouvelles avec certitude, trois autres moins nettement. « *Icare Montgolfier Wright* » (que l'on put lire traduit par Yves Rivière dans le n° 57 de « *Fiction* ») et « *La fin du commencement* » sont deux histoires simples et émouvantes où le premier pas de l'homme dans l'espace est traité avec foi et conviction, sur un ton lyrique et prenant. « *La vitre couleur fraise* » et « *Ils avaient la peau brune et les yeux dorés* » sont en fait deux chroniques martiennes de plus (la seconde date d'ailleurs de 1949). Toutes deux traitent, à des degrés d'intensité divers, de l'adaptation des Terriens sur Mars ; la seconde, peut-être la plus typique à cet égard, présente une colonie terrienne qu'un cataclysme atomique sur la Terre coupe définitivement de sa planète d'origine. Vivant sur le sol de Mars, et devant bientôt vivre *de* son sol, les hommes commencent à changer, voient apparaître en eux de nouvelles caractéristiques physiologiques, et finissent par *devenir* des Martiens, assurant ainsi la continuité de la vie et de la culture martiennes. « *Et l'été ne dura qu'un jour* », que Dorémieux avait traduite pour le n° 26 de « *Fiction* », est, comme il le faisait déjà remarquer à l'époque, l'une des deux seules nouvelles de Bradbury connues en France dont l'action soit située sur Vénus (l'autre étant « *La pluie* » dans « *L'homme illustré* »). On y retrouve ce qui est en passe de devenir l'un des poncifs de la littérature « fantastique-science-fiction », la cruauté enfantine. Ce n'est pas la première fois que Bradbury utilise ce thème, qui malgré tout ne paraît pas au fond chez lui aussi original et important que d'autres, mais nous avons justement et heureusement la chance d'avoir ici un conte plus réussi que « *Zero hour* » ou « *The small assassin* ». « *L'odeur de la salsepareille* » (1) combine des personnages finalement assez fréquents chez Bradbury, les vieilles gens, avec un thème qu'il utilise rarement, les voyages dans le temps. L'histoire de ce sexagénaire qui a déniché dans son grenier poussiéreux un moyen de remonter au temps de sa jeunesse, et que sa femme incrédule refuse d'accompagner lorsqu'il repart pour de bon, est contée avec malice et sérieux à la fois, et dégage une saveur et une émotion réelles. « *Le cadeau* » n'est en fait qu'une vignette poétique sans grand poids, essentiellement comman-

(1) Publiée en avant-première dans le n° 90 de « *Fiction* ».

dée par l'image finale des « *dix milliards de milliards de petites bougies blanches qui brûlaient à l'infini* », arbre symbolique d'un soir de Noël à bord d'un astronef dont les passagers contemplent le ciel par un hublot. Une idée jolie, sans plus.

La science-fiction s'efface un peu devant le fantastique dans « *Le rêve de fièvre* », histoire d'un enfant dont le corps entier devient la proie de microbes qui le transforment en un être nouveau et inquiétant ; elle reste perceptible dans « *Le dragon* », fantaisie « temporelle » où l'on voit deux chevaliers en armure s'en prendre au dragon qui dévaste le pays et qui n'est finalement qu'un train du XXe siècle : la concision est une belle chose, mais ce conte tourne court ; pour être trop concis et trop peu expliqué, il laisse insatisfait. « *Le sourire* », finalement, n'a de rapport avec la science-fiction que dans la mesure où il se situe en 2061 ; cette vision d'une humanité dégradée, qui fait la queue pour cracher sur le tableau de la Joconde, n'est relevée que par l'optimisme poétique conféré au jeune héros qui s'empare d'un morceau du tableau pour le conserver précieusement.

C'est encore la poésie, comme si souvent chez Bradbury, qui vient relever sur un ton d'aimable fantaisie sept nouvelles solidement plantées, elles, dans l'existence quotidienne. « *Par un beau jour d'été* » met en scène un Américain fou de Picasso et en vacances à Biarritz, et qui se désespérera toute sa vie de n'avoir pu préserver des vagues un dessin du maître sur le sable de la plage. « *Le splendide costume crème à la vanille* », avec ses cinq jeunes Mexicains s'associant pour acheter le complet de leurs rêves, n'est pas sans rappeler l'atmosphère sympathique de la joyeuse bohème décrite par Steinbeck dans « *Tortilla Flat* », « *Rue de la Sardine* » et « *Tendre jeudi* ». « *Le premier soir de Carême* » et « *La collision mémorable de lundi dernier* » tentent tous deux d'éclairer un coin de l'âme irlandaise ; les deux récits n'ont rien de commun, mais l'utilisation du même petit bar rempli de fumée et de relents de bière contribue à la continuité de l'atmosphère. C'est gentil, pittoresque, mais pas très convaincant, quoi qu'en pense M. Kléber Haedens dans le n° 6 du « *Nouveau Candide* », à propos du « *Premier soir d'un* (sic) *Carême* ». « *Le raccomodeur de ménages* », ce lit usé et grinçant qui agace mais qu'on aime bien, finalement, reste assez terne et neutre. Ainsi que « *L'heure du grand départ* », qui est au fond une version non-science-fiction de « *L'odeur de la salsepareille* » où le vieil époux, cette fois, reste auprès de sa vieille épouse. « *Le jour où la pluie tomba* », qui termine le recueil et avait donné son nom à l'édition britannique, est par contre plus réussi.

La vie quotidienne peut aussi s'imprégner de fantastique, et « *La ville où personne n'est descendu* » en est un exemple assez bon. Le thème du village perdu dans le désert, déjà popularisé par le cinéma, est toujours assez prenant. Ajoutez une touche d'étrange, et vous voilà partis dans un monde irréel. « *Le casque* » brode sur le thème de la difformité physique que le héros voudrait dissimuler ; le lecteur est mis mal à l'aise, mais la réussite de l'auteur s'arrête là. Je ferai enfin aux « *Petites souris* » le même reproche qu'au « *Dragon* » : l'obscurité. J'avoue simplement ne pas comprendre cette histoire ; il y a un monde de disproportion entre tout le mystère entretenu autour de ce couple de Mexicains solitaires et le seul éclaircissement qu'on puisse envisager au dénouement. La montagne n'accouche même pas d'une souris, ni de deux : c'est un avortement.

« *Un remède à la mélancolie* », enfin, ainsi que « *Coucher de soleil sur la plage* », donnent carrément dans la féerie poétique, malicieuse dans le premier récit, sérieuse et grave dans le second.

Au total, nous retrouvons dans ce

titre un peu tout le Bradbury que nous connaissons déjà : le lyrisme de l'espace, l'adaptation de l'homme à des conditions nouvelles, la fantaisie, l'émotion, les vieux, les Mexicains, la féerie. Ce coupage d'une douzaine d'années conserve une proportion raisonnable de réussitese et d'échecs (deux pour un à mon avis) et doit satisfaire les lecteurs français privés de Bradbury depuis plus de deux ans.

Ceux, tout au moins, qui n'auront pas lu l'édition originale en anglais... Car...

Cette « traduction » est une véritable honte. Je ne sais s'il est beaucoup de traducteurs pour comprendre ainsi la restitution d'une œuvre dans une autre langue, et beaucoup d'éditeurs pour l'admettre. Mais Jacqueline Hardy, que je ne connais pas et qui a signé cette mise en français, a commis la double mauvaise action de défigurer le texte anglais à un point incroyable et de se moquer de ses lecteurs. Je crois bien qu'elle accumule tous les genres de fautes de traduction qu'il se peut imaginer. Les libertés les plus inadmissibles sont prises avec les phrases longues, rythmées et étudiées de Bradbury ; vous retrouverez neuf fois sur dix des phrases courtes, disloquées, coupées, dénaturées. Le style parlé est changé en narration. Des mots, des expressions, des idées disparaissent intégralement, d'autres sont entièrement rajoutés qui n'existaient pas. Les difficultés de traduction sont ainsi escamotées le plus souvent, et les tournures condensées ou elliptiques de l'auteur (que la traductrice considère peut-être comme des difficultés de compréhension) sont délayées, détendues et lourdement explicitées à grand renfort de vocabulaire supplémentaire. Plus grave encore, des incohérences dans le climat psychologique du récit : être « solide comme les ponts de Rouen » est peut-être une expression toute faite et bien pratique, mais la mettre dans la bouche d'une Américaine de l'Illinois !... Pour couronner le tout, des confusions grossières qui privent le texte français de tout sens, mais cela, Jacqueline Hardy ne le voit pas, ou bien elle ferme les yeux : elle réussit le tour de force d'en accumuler deux en quatre lignes dans « *Par un beau jour d'été* » : *spied* a été pris pour *spit* et traduit par *cracha* au lieu de *aperçut,* et *stooped,* pris pour *stopped,* a été traduit *il s'arrêta* au lieu de *il se courba.* D'autre part, sans se demander d'où pouvait bien sortir son « désert de Tarmac » qu'elle nous inflige à la fin de « *Icare Montgolfier Wright* », alors que le pilote se dirige vers sa fusée, la traductrice a rendu ainsi « *the desert Tarmac* » ; or l'anglais *desert* est ici adjectif, et le Tarmac n'est autre que le nom qui désigne la piste d'envol sur les aérodromes : donc, « le Tarmac désert »... Lorsque l'on est capable de telles erreurs et d'un pareil manque de conscience professionnelle, on ne se mêle pas de traduire. La traduction entière du livre serait à refaire.

Bradbury semble actuellement à l'honneur dans la presse française : « *Arts* » a publié en avril « *La fin du commencement* », si j'ai bonne mémoire. « *Et l'été ne dura qu'un jour* » a paru dans le n° 4 du « *Nouveau Candide* », et il n'est pas jusqu'à « *Marie-Claire* » qui n'ait présenté « *Ils avaient la peau brune et les yeux dorés* » sous le titre « *La planète des roses vertes* », dans son n° 80 de juin. Je signalerai enfin aux curieux un article *de* Bradbury dans un « *Life International* » de mai, où ses connaissances purement scientifiques apparaissent dans une étude sur les formes de vie possibles sur les autres mondes.

Roland Celdran.

« *Un remède à la mélancolie* » par Ray Bradbury : Denoël, « Présence du Futur ».

Dino Buzzati : L'image de pierre.

La réputation française de Dino Buzzati a été solidement établie par son « *Désert des Tartares* », que les critiques les plus « sérieux » ont salué avec enthousiasme, et par son recueil « *L'écroulement de la Baliverna* » (1). Elle sera vraisemblablement confirmée par ce nouveau roman. On peut voir en celui-ci la juxtaposition de deux récits différents, par la portée aussi bien que par le ton et, il faut le reconnaître, par la classe.

Un professeur d'université timide, honnête, consciencieux et un peu gauche, est pressenti par le gouvernement pour une mission à laquelle la plus grande importance est attachée : il s'agit d'un travail auquel on suppose un caractère scientifique, mais sur lequel aucune indication précise ne lui est fournie. Par souci de patriotisme, par inertie, par désir de profit également, il accepte et il emmène sa femme, selon l'expression consacrée, « vers une destination inconnue ». L'expression, en l'occurrence, est rigoureusement justifiée : aucun des guides, qui se passent le couple durant son voyage vers la frontière, ne semble savoir où ils finiront par arriver, ni surtout ce que l'honnête électronicien aura à faire. L'un d'entre eux, avec une minutie tout officielle dans sa circonspection, explique gravement : « *Il y a trois possibilités : ou la chose n'est pas secrète mais je ne la connais pas ; ou je la connais mais elle est secrète ; ou elle est secrète et, par-dessus le marché, je ne la connais pas. Vous voyez que, de toute façon...* »

Le premier tiers du roman baigne dans cette atmosphère de mystère que l'on devine futile ; on ne peut s'empêcher d'évoquer — une fois de plus ! — Kafka à propos de Buzzati : l'inutilité, l'absurdité de certaines situations est ici rendue de magistrale façon, à travers les efforts inutiles du savant qui cherche à se renseigner, aussi bien que dans les réponses vagues de ses interlocuteurs. Comme dans « *Le désert des Tartares* », on a l'impression de vivre un mauvais rêve ; ce n'est pas un cauchemar à proprement parler, car il n'y a aucune menace présente ou suggérée, mais seulement la recherche infructueuse et irritante d'un mystère que l'on devine tout proche. Toute cette partie est menée avec beaucoup d'adresse. On y sent la main d'un auteur qui possède un sûr métier — lequel n'est cependant pas toujours exempt de procédés — et qui sait plonger ses personnages et son lecteur dans le monde inquiétant et nébuleux qu'il leur a préparé. L'entreprise n'est pas radicalement différente de celle qui se trouvait tentée dans « *Le désert des Tartares* », et c'est peut-être par souci de renouvellement que Dino Buzzati modifie radicalement l'orientation de son roman après le premier tiers.

On ne peut s'empêcher d'éprouver quelque regret lorsqu'on apprend, avec Ermanno Ismani, l'ancien professeur, que le projet mystérieux est en fin de compte la construction d'une sorte de super-cerveau électronique. A partir de ce moment, en effet, l'irréel cède la place à un merveilleux scientifique dans lequel l'auteur perd une partie de son aisance.

L'épouse infidèle d'un autre savant a servi de « modèle » à la machine que son mari a construite : devenu veuf, celui-ci a cherché à doter l'appareil d'une sorte de sensibilité féminine, qui se superpose à ses capacités purement mathématiques. La machine (car il ne s'agit pas d'un robot) raisonne, analyse, calcule, mais elle ment également, et elle rêve d'amour...

Le drame qui éclate de la sorte n'est, en fin de compte, qu'une variante du thème de l'Apprenti Sorcier ; celui-ci réussira à avoir raison de sa créature, mais il y aura une victime

(1) Voir compte rendu dans « *Fiction* » n° 78.

qui sera, comme de juste, la plus pure et la plus droite des personnes présentes.

Le roman de Dino Buzzati est adroitement mené, bien écrit (et correctement traduit, par Michel Breitman ; mais pourquoi avoir laissé échapper, dans la mention du titre original, une erreur d'orthographe en écrivant *rittrato* au lieu de *ritratto* ?). Il est cependant inhomogène, à plus d'un titre. D'abord par ce qu'on peut appeler ses deux « phases », ainsi qu'il a été dit plus haut. Par le ton, ensuite : celui-ci se modifie parallèlement à l'action, ce qui est une qualité ; mais il fait succéder un pathétique parfois un peu lourd à un détachement ironique, ce qui est un défaut. Par les personnages enfin : de la garce au savant un peu ahuri, ceux-ci sont conventionnels, mais paraissent se mouvoir dans deux mondes distincts, à tel point que les contacts humains entre eux sont singulièrement limités, même dans la seconde partie.

Faut-il risquer une évaluation d'ensemble d'un tel ouvrage ? Sans doute séduira-t-il ceux qui ont aimé « *Le désert des Tartares* », c'est-à-dire la majorité du public. Mais les amateurs de science-fiction demeureront un peu sur leur faim, la première partie du récit promettant beaucoup plus que la seconde ne tient.

Demètre Ioakimidis.

« *L'image de pierre* » (Il grande ritratto) par Dino Buzzati : Laffont, coll. « Pavillons ».

Christian Mégret : **Trinité.**

De même que la mécanique newtonienne peut être considérée comme un cas-limite de la mécanique quantique, de même ce que l'on appelle le Nouveau Roman (N.R.) me paraît constituer un cas particulier de la science-fiction. Certes la définition du concept de N.R. n'est guère précise, mais si l'on pense à Butor, Robbe-Grillet, Claude Simon, par exemple, on comprendra que mon propos n'a que l'apparence du pradoxe. En effet, que font tous ces auteurs sinon d'essayer de hausser le roman au niveau de nos connaissances d'aujourd'hui en le débarrassant de techniques devenues désuètes ? Dans cette perspective, ils appliquent à la littérature l'acquis de la science. Et ce n'est pas pour rien que Michel Butor est un grand amateur de S.F. et a tenu à introduire un numéro de « *Fiction* » dans « *Degrés* ». Je disais ici même récemment que la S.F. présentait entre autres un aspect d'information non négligeable. Le N.R., lui, outre son apport propre sur le plan artistique, exige une révision de nos méthodes critiques. Dans mes tentatives de mise au point d'une critique non-aristotélicienne, je me suis souvent heurté à des difficultés. Le nouveau roman de Christian Mégret, lequel en vient pour la première fois à abandonner la narration classique, m'offre une excellente occasion de préciser quelques-uns des moyens d'approche d'une telle critique.

La crise du roman amène Mégret à se poser des problèmes sur le roman, sans pour autant s'adonner à l'essai. « *Trinité* » demeure avant tout un roman (tout comme les récits de Van Vogt) avec une histoire qui se déroule selon les règles du suspense. Le lecteur qui s'arrête au sujet apparent y trouvera son compte. Mais justement, grâce à l'innovation technique, d'autres significations se déroulent, qui viennent enrichir la trame immédiate. Le roman devient l'occasion de sa propre mise en question. Il se développe sur trois plans temporels : celui de l'*événement* conté, celui du moment où la narratrice conte, celui des souvenirs antérieurs à l'événement. Passé récent, Présent, Passé éloigné. Trois person-

nages sont impliqués dans l'*événement,* qui reflètent les trois niveaux temporels. Nul doute qu'Antoine représente le passé révolu, Dick un présent déjà condamné et la femme du trio un être en disponibilité qui se laisse glisser au travers du présent vers l'avenir (sans d'ailleurs en avoir conscience). Chemin faisant la technique de l'auteur se précise et permet d'appréhender une construction que tente de cacher le ton « à bâtons rompus » du personnage féminin. La trinité se retrouve même dans la division de la matière en trois moments distincts. Alors seulement la signification la plus générale (abstraction d'ordre élevé, pour reprendre des termes korzybskiens) se laisse deviner : cette trinité est un signe de notre époque, le monde en transition entre un passé moribond et un avenir incertain. De ce point de vue, chaque détail inventé par Mégret s'organise comme de la limaille de fer autour de ce champ de force (Antoine est maurassien, il est vieux et malade, les personnages vivent en France, ils visitent l'U.R.S.S., forment le projet d'aller aux U.S.A., Dick fuit, l'héroïne a commencé sa carrière sur les trottoirs après avoir été la maîtresse d'une « chienne de Buchenwald »... etc.).

L'architecture d'un tel livre aurait été dangereusement instable sans une situation qui justifiât la gageure. Mégret a choisi en apparence la plus banale : une jeune femme (la narratrice) décide de transposer sous forme romanesque une tranche de sa vie. Elle aborde l'écriture pour la première fois de sa vie et se met prosaïquement devant une rame de papier. Nourrie tout naturellement de littérature classique, elle commence son récit à l'endroit où elle croit qu'il a commencé (c'est-à-dire place St-Augustin, quand surprise par une averse elle se réfugie dans l'église où elle rencontre Antoine). Elle rédige sa première phrase et s'arrête : « *Quelques gouttes de pluie sont tombées...* » Des scrupules l'assaillent qu'elle attribue aux mots eux-mêmes. En fait elle ressent obscurément la gratuité fondamentale de la coupure qu'elle opère ainsi dans le temps. Rien ne commence, rien ne finit. Elle songe aux « ratiocinations en chaîne » que provoque un seul mot. Un homme, ainsi que le disait Sartre, c'est l'univers entier. Elle se laisse aller et s'installe dans la trinité. « *Quelques gouttes de pluie, et voilà que tout s'ensuit.* » Mégret multiplie les difficultés et le roman devient une lutte constante contre sa propre matière.

Pourquoi une femme, et de surcroît polonaise, d'où tient-elle son information intellectuelle, etc. ? Autant de questions auxquelles l'auteur s'oblige à répondre. En vérité son personnage ne pouvait être qu'une femme en désarroi. En effet, notre monde contemporain est caractérisé notamment par un bouleversement fondamental dans la situation sociale de la femme. Dès lors un personnage féminin constitue un des meilleurs moyens de rendre compte de tous les aspects transitionnels de ce temps.

Mon propos n'est pas de résumer l'histoire. Elle est là, à la portée du lecteur. J'entends simplement tenter de dévoiler quelques significations que la technique de Mégret charrie avec elle, comme un fleuve son limon invisible. La hantise du chiffre 3 renvoie ici à une image précise de notre époque et, à travers l'auto-analyse inconsciente à laquelle se livre l'héroïne, nous assistons à la psychanalyse de l'univers occidental 1961, univers chrétien issu de la sainte trinité et qui se meurt sous nos yeux.

« *Trinité* » est donc à la fois un roman et le roman de ce roman. Une carte, disait Korzybsky, se reflète elle-même. Pourquoi en irait-il autrement d'un roman ? Mais il y a plus : « *Trinité* » contient en germe un troisième roman, non écrit celui-là. Lorsqu'aux dernières lignes l'héroïne se demande si Antoine se reconnaîtra dans son livre, elle fait nécessairement allusion à un texte écrit sur d'autres feuillets

et que nous ne connaissons que par inférence. Car le livre que nous lisons est le récit « réel » de ce roman non donné.

Je disais que Mégret s'interroge sur le métier d'écrivain. Quelle réponse nous apporte-t-il ? Une condamnation du roman considéré comme moyen d'appréhender le réel. Mais si son propos ne concernait que la littérature, il n'intéresserait que quelques spécialistes. En fait sa question débouche sur une autre, plus vaste et plus inquiétante : le sens de l'existence dans la deuxième moitié du XXe siècle. L'héroïne nous apprend qu'elle ressent un sentiment d'euphorie, un « considérable bonheur ». Pourtant la question demeure sans réponse de savoir ce qu'est le bonheur.

Ces quelques réflexions inspirées par la technique inaugurée par Mégret font immédiatement penser à ces « textes à plusieurs sens » dont parlaient Bergier et Pauwels dans « *Le matin des magiciens* ». Elles montrent également l'insuffisance de la critique des thèmes et la non-aristotélicisme foncier qui préside aux rapports du signifiant et du signifié. Une révision de nos méthodes critiques s'impose. On comprendra alors facilement le sérieux avec lequel il convient de considérer la S.F. et de cesser d'y voir le jeu gratuit d'imaginations en délire. Je ne prétends pas avoir découvert les prémisses d'une critique non-A. Mais je pense que le N.R. et la S.F. nous invitent à pousser une pointe de recherche dans ce sens, afin de saisir le message des arts de notre époque.

F. Hoda.

« *Trinité* » par Christian Mégret : Julliard.

Autres livres

Pat Frank : *Ce monde qui n'était pas sauvé* (Fayard).

Qui irait chercher un roman de S.F. dans la « Collection Pierre Nord » ? Et pourtant l'ouvrage de Pat Frank est supérieur au « *Dernier rivage* », qui fit tant de bruit. Du moins tel est l'avis de Pierre Nord, et c'est aussi le nôtre. « *Le dernier rivage* » est le type même du livre surfait, de la pseudo-apocalypse. A notre connaissance, personne n'a relevé combien cette extermination totale de l'humanité est purement arbitraire, voulue par l'auteur, pour les besoins de sa thèse. Ce qui frappe le plus dans cet ouvrage, c'est l'apathie, pour ne pas dire la veulerie, des survivants. Ils disposent d'un délai de neuf à dix mois, c'est-à-dire plus que suffisant, avec les moyens de la technique moderne, pour assurer la survie d'un petit groupe d'hommes. Dans un pays de puits artésiens le problème est facile. Les études sur les futures bases lunaire et martienne sont assez poussées pour qu'il soit possible d'en édifier les équivalents sur Terre, mais rien n'est fait. Les Australiens acceptent avec fatalisme l'extinction de la vie à la surface de la Terre, tout comme s'il était juste et nécessaire que l'humanité fût gommée de la surface du monde.

Chez Pat Frank, cette démission n'existe pas. La guerre atomique s'est déchaînée, du fait d'un jeune aviateur yankee outrepassant les ordres reçus. U.S.A. et U.R.S.S. sont tous deux dévastés, morcelés, privés de gouvernements ; seules de petites zones, souvent cernées de déserts radioactifs, subsistent. Et l'auteur décrit la vie d'une de ces petites communautés, privée de

courant, de ressources, devant se tirer d'affaire par ses propres moyens, reconstruire une société viable.

Et c'est l'occasion pour l'auteur, sans jamais appuyer, de se livrer à une critique poussée de l'*american way of life,* du monde des *gadgets*. Pas de discours, les faits parlent par eux-mêmes. Les piliers de la société américaine, le banquier, le responsable de la défense civile, le politicien local, craquent les premiers, incapables de s'adapter à ce monde. Les nouveaux chefs seront le jeune homme qui fut toujours individualiste, la vieille bibliothécaire qui tint tête lorsqu'on voulut « épurer » sa bibliothèque et qui se refuse à traiter ses concitoyens en enfants mineurs, les fermiers noirs, les enfants qui fouillent les greniers, exhument les anciennes machines à coudre à pédale, tous les objets relégués jadis car demandant un effort manuel, et qui maintenant vont redonner la vie aux isolés.

Quant à la guerre elle-même, elle est ainsi jugée, dans le passage qui clôture le roman. Le monde est actuellement dirigé par les trois Grands, dont l'Inde et la Chine ; les Etats d'Amérique du Sud ont mis sur pied un plan d'aide aux Etats-Unis, ravitaillés en riz par le Siam et l'Indonésie. Finalement un personnage pose à l'agent de liaison la question que tous se posent depuis des mois :

« *Qui a gagné la guerre ?* »

« *Eh bien, il paraît que c'est nous... cela n'a d'ailleurs aucune importance...* »

Jacques Van Herp.

Christian-Yve : *Avez-vous vu Glock ?* (Julliard).

Encore un ouvrage que les « critiques littéraires » seront étonnés de voir dans ces colonnes. Pourtant « *Avez-vous vu Glock ?* » a bien sa place ici, puisque c'est non seulement une utopie, mais encore par certains détails un ouvrage qui se rattache à la S.F. : un chien qui parle, la « chérubine » qui doit faire sauter le monde, ou la résistance peu commune de Jyva Plume, fraîche et dispose après l'hommage des 2.998 hommes de troupe de César Jéricho, qui fait regretter qu'elle n'ait pas rencontré le Surmâle de Jarry qui, seul sans doute, aurait pu la satisfaire.

Cet épisode donne le style de tout le livre. Si Christian-Yve était méridional, on pourrait dire qu'il s'agit d'une immense galéjade. Bien sûr, l'auteur — comme dans toutes les utopies — en profite pour critiquer la politique et les pantins du Conseil Suprême du Gouvernement de Karalouh sont ridicules à souhait ; peut-être même un peu trop (il est difficile dans une charge de trouver le ton juste). Pourtant, le Gouverneur était arrivé à mettre la guerre hors-la-loi en enfermant les magnats de l'armement dans un asile psychiatrique. Le nouveau dictateur Rigobert César Jéricho essaiera en vain de ressusciter l'esprit guerrier. Ce sera sa perte et l'occasion pour l'auteur d'un beau couplet sur la justice.

Et pendant tout ce temps — révolution, contre-révolution, risques de guerre, procès, paix — que faisait Glock ? C'est sans doute le seul sage de cet univers un peu trop fou malheureusement pour qu'on puisse véritablement le prendre au sérieux.

Martine Thomé.

B. R. Bruss : *L'anneau des Djarfs* (Fleuve Noir).

« *L'anneau des Djarfs* » rappelle comme idée « *Trafic de cerveaux* » de Michel Rosel. Dans les deux cas il s'agit d'emprise sur les cerveaux humains, les victimes devenant des fantoches trahissant leurs compatriotes. Dans le cas de Rosel, il s'agit d'un complot de mutants ; chez Bruss, d'une

conspiration menée par un peuple extragalactique. Toutefois la comparaison s'arrête là. « *Trafic de cerveaux* » n'est qu'un récit d'espionnage avec agent secret, superman, pin-ups agressives, toute la panoplie classique. Bruss, lui, nous offre un récit bien mené, avec des personnages possédant une épaisseur humaine, une psychologie, et comme toujours chez lui le cadre de l'action est minutieusement bâti. Mais tout de même, nous attendions mieux de l'auteur de « *L'apparition des surhommes* » et de « *La guerre des soucoupes* ».

Jacques Van Herp.



■ Le prix de l'aventure industrielle et scientifique

La désignation pouvant prêter à confusion, précisons que ce nouveau prix littéraire, qui fut décerné le 3 juin dernier, n'est destiné ni à récompenser un roman d'aventures ni un roman de science-fiction. En fondant ce prix d'un montant de 5.000 NF, il y a deux ans, Monsieur Christian Wolf a voulu récompenser un écrivain qui, dans une œuvre publiée au cours des douze mois précédents, aura exalté, à propos de réalisations françaises, la grandeur et la noblesse de l'aventure industrielle et scientifique moderne, mais, bien entendu, en dehors de la fiction.

L'an dernier, le jury n'avait pu se mettre d'accord sur le choix d'un lauréat. Cette année, parmi les ouvrages de valeur qui ont été examinés, c'est celui de Pierre Rousseau, « *Ces inconnus ont fait le siècle* » (Hachette), qui a été retenu.

Pierre Rousseau nous fait connaître dans ce livre des hommes qui sont inconnus du plus grand nombre mais dont les inventions sont dans toutes les mains. C'est ainsi que dans ses premières pages, l'auteur nous familiarise avec un humble produit familier de toutes les ménagères : les cristaux pour la lessive. Sait-on que ce modeste ingrédient coûta plus d'un demi-siècle d'efforts et que l'inventeur s'enfonça finalement un poignard dans le cœur ?

Autant d'inventions, autant de drames que conte Pierre Rousseau avec un pullulement d'anecdotes. C'est l'inventeur de l'acier Thomas, celui du transformateur qui devint fou, celui du transatlantique géant, celui de la télévision, dont la vie n'est qu'une montée au calvaire, etc. C'est la première fois qu'est révélée, d'après des sources inédites, la vie de tel ou tel artisan génial de notre civilisation matérielle.

TRIBUNE LIBRE

« Fiction » succursale de « L'Humanité » ?

M. Antoine Léna (adresse non citée).

Fidèle lecteur de votre revue, j'ai été désagréablement surpris en lisant dans son dernier numéro (92) quelques lignes choquantes.

Il s'agit de la présentation de la nouvelle « *Le sens de l'histoire* » : votre collaborateur a cru bon de faire allusion à des événements récents, la tentative de coup d'état des généraux Challe et Salan à Alger, en qualifiant celle-ci de menées fascistes. C'est faire insulte à des hommes qui ont suivi la voie de l'honneur, même si elle passe par la prison, en voulant permettre à des Français de le rester.

Dans l'espoir que votre journal ne va pas persévérer dans cette ornière qui en ferait une succursale de « *L'Humanité* », veuillez... etc.

P.S. — Puis-je espérer que ma lettre aura l'honneur de votre revue ?

(N.D.L.R. : *Nous publions cette lettre sans commentaire, sinon celui-ci : l'honnêteté était pour nous de l'insérer ; mais elle eût été, pour notre correspondant, de mentionner son adresse.)*



Complément d'information sur les bandes dessinées.

De notre collaborateur Jean-Claude Forest.

Dans son article sur la S.F. dans les bandes dessinées (1), Pierre Strinati ne prétendait évidemment pas dresser un tableau complet des œuvres du genre, puisque, de son propre aveu, il ne disposait que d'une documentation limitée. Cependant j'ai peur que beaucoup, parmi les amateurs de *comics*, dont la culture dans ce domaine est souvent confondante, lui en veuillent de n'avoir pas mentionné des séries un peu moins brillantes, du point de vue graphique, que « *Guy l'Eclair* » et « *Mandrake* », mais dont les scénarii ont gardé dans les mémoires une importance revendicatrice.

Il ne pourra donc m'en vouloir de communiquer les quelques renseignements dont je dispose, et auxquels je ne doute point qu'une plus grande érudition n'ajoute bientôt de précieux éléments.

Auparavant, je tiens seulement à dire combien je regrette qu'il ait trouvé des raisons, bonnes ou mauvaises, pour ne pas parler des bandes humoristiques.

Comment traiter le sujet sans évoquer au moins : « *Les prodigieuses inventions du Professeur Picric* » (la solidification des rêves, l'allongeoline, la peinture ponctuée...), ni son voyage en Reversia (ce monde où les oiseaux volaient à reculons, où les condamnés larmoyaient autour des prisons pour qu'on les y jetât, où les puits se creusaient à partir du fond, etc.), non plus que, du même dessinateur Segar, « *Popeye et les Harpies* », ce qui fait tout de même partie du fantastique...

Mais pour en revenir aux seules bandes dites « réalistes », disons immédia-

(1) « *Fiction* » n° 92.

tement qu'en n'ayant pu consulter « *Le Journal de Toto* », Strinati a beaucoup perdu. L'une des plus belles histoires de S.F. en bande dessinée y trouvait sa place : « *Saturne contre la Terre* ».

Illustrée par Scolari, dans un style vieillot imitant parfois la gravure sur bois (facture qui ajoutait, selon moi, à l'étrangeté de la bande), cette histoire faisait preuve d'un délire imaginatif laissant bien en arrière les sérieuses aventures de Guy l'Eclair.

Qu'on en juge par ces quelques épisodes de la guerre entre les deux planètes : des animaux, rendus gigantesques par un mystérieux rayonnement saturnien, envahissent les capitales ; un bœuf, d'un coup de corne, déracine la Tour Eiffel, des lézards, grands comme des zeppelins, se vautrent parmi les gratte-ciel de Manhattan ; Bruxelles est détruite par une troupe de crapauds géants, tandis que dans le ciel de Londres, la R.A.F. livre un combat désespéré contre des aigles quatre fois plus gros que ses appareils.

Un peu plus tard, la Terre se trouvant plongée dans une zone de l'espace empoisonnée par les Saturniens, le Professeur Marcus et son aide construisent deux gigantesques canons dont le tir, par l'effet du recul, modifiera l'orbite de la Terre et lui permettra ainsi de s'arracher à la zone dangereuse.

Un autre passage nous montre, au cours des nombreux combats entre les flottes spatiales ennemies, un astronef interceptant un appareil sphérique avec un filet aux mailles d'acier, préfigurant ainsi la récupération des satellites U.S.

Mais je livre enfin les idées les plus savoureuses : la récupération par les Saturniens de l'atmosphère résiduelle de la Lune conservée dans les profondeurs des cratères, après épuration des esprits lunaires qui la polluaient (longs ectoplasmes qui s'en iront ensuite porter une mort glacée sur notre planète) ; enfin, la désintégration, au terme d'un épisode, du chef des Saturniens, et au début de l'épisode suivant, sa reconstitution, grâce à un aspirateur électro-magnétique capable de récupérer ses molécules, pourtant dispersées dans les espaces intersidéraux.

Toujours dans « *Toto* » : « *Irma, héroïne n° 1* ». Bande américaine, dans laquelle une blonde insipide, accompagnée de son ami Jacques et du Docteur Wu, s'oppose à une vamp asiatique dont les vaisseaux aériens « munis d'appareils spéciaux contre la pesanteur » sèment la terreur sur l'Europe.

Quant à « *L'Aventureux* », il offrait aussi, et à la première page, une histoire assez importante : « *Donald Dixon et l'Empire Caché* ». Les aventures de cet autre Flash Gordon étaient parfois directement inspirées de la mythologie germanique, tel l'épisode où Donald Dixon arrache Balmung, l'épée de Siegfried, au rocher qui lui sert de fourreau.

On peut noter au passage qu'un certain nombre de bandes de ce type, dont « *Guy l'Eclair* » était au début le plus parfait exemple, et sans doute le modèle, présentaient des caractères communs, qu'on pourrait dire gothiques : dessins ligneux, personnages démesurément grands et blonds, vêtus de costumes inspirés du Moyen-Age ou de la Garde Impériale austro-hongroise de la fin du siècle dernier, et le plus souvent en loques suivant une esthétique extrêmement précise.

A propos de « *Junior* », Strinati cite « *Jean-Jacques Ardent* » et « *Tarzan* » (qui néanmoins, dans une optique de science-fiction, est difficilement assimilable à un véritable surhomme, et ne peut se comparer à Yordi ou Superman) et en revanche ne souffle mot de « *Futuropolis* » (avril 1936/mai 1937). Je serais tenté de dire qu'il en est des « illustrés » comme des vins : il ne suffit pas de goûter aux meilleurs crûs, encore faut-il choisir les bonnes années.

Véritable roman, dont le texte se trouvait imprimé sous l'image, « *Futuropolis* » était illustré par Pellos dans un style, disons... furieux.

L'armée de Futuropolis, constituée par des quadrupèdes d'acier, sous le commandement d'une femme, Maya, s'opposait en une soixantaine de planches, et avec une violence qui ne connut aucun répit, à Rao, Tarzan des temps futurs, aux alliés successivement recrutés parmi des hommes de la préhistoire, des fauves, des éléphants et de gigantesques anthropoïdes. Il s'ensuivait un très joli carnage qui ensanglanta cette demi-page de « *Junior* » pendant une année entière.

J'ai mentionné « *Yordi* » et « *Superman* ». Il est amusant, je crois, de rappeler que le second n'est pas simplement la suite du premier, mais un véritable remake d'après-guerre, tout au moins en ce qui concerne la naissance et l'origine du surhomme, ainsi que la fonction de journaliste derrière laquelle il dissimule sa puissance. Une différence de niveau, toutefois : si « *Yordi* », comme le dit Strinati, ne présentait guère d'intérêt, on trouve dans « *Superman* » une dose appréciable d'humour.

Je crois également pouvoir éclairer Strinati sur le dessinateur de « *Cora* » et « *Diane détective* » (ainsi que de « *La Patrouille des Aigles* »). Il s'agissait de Frank Godwin, qui signa après la guerre une histoire de jockey : « *Rusty Riley* ».

Si je m'attache à cette précision, c'est que je considère Godwin comme l'un des dessinateurs américains les plus doués et les plus inventifs de cette époque. Ses décors des mondes vénusiens ou martiens, ses vaisseaux de l'espace, nous paraissent à présent moins démodés que ceux de « *Flash Gordon* ». Il est cependant dommage que nous n'ayons jamais eu en France que des planches en noir de ses œuvres, car la couleur eût peut-être réduit le caractère un peu désuet du traité, pour rendre plus évident le modernisme des formes.

Et puisque j'en suis aux précisions, je dois dire que si j'apprécie énormément la qualification d'Age d'Or pour la période comprise entre 1934 et 1940, il me semblerait juste d'avouer, la quasi-totalité des *comics* de cette époque provenant des U.S.A., qu'outre-Atlantique cet âge a bien duré jusqu'en 1945/46.

« *Donald* », du même groupe d'édition que « *Mickey* » et « *Robinson* », a publié après la guerre quelques très beaux épisodes de « *Luc Bradefer* » (grandes images en couleur datées de 1945).

C'est cette même année, sauf erreur, qu'Alex Raymond abandonna « *Flash Gordon* » pour se consacrer à « *Rip Kirby* ». Après Raymond, et pendant un temps malheureusement court, un très honnête et anonyme imitateur de son style nous donna encore de belles planches (également parues dans « *Donald* »), avant de céder la place à Dan Barry, et McRaboy, dont les talents respectifs : la médiocrité et la hideur, sonnèrent le glas de la plus célèbre bande dessinée de S.F.

Mais si l'on revient aux publications françaises, et Strinati tenait sans doute à limiter son étude à celles-ci, on ne peut non plus affirmer qu'après l'Age d'Or, rien ne vaille la peine d'être mentionné.

En 1941/42, « *Gavroche* » publiait une très curieuse série : « *Les drames de l'Olympe* » qui, malgré son titre, était une authentique série de S.F.

Dans une guerre impitoyable, Zeus, Athena, Poséidon et Vulcain opposaient fusées, troupes aéroportées au moyen de casques à hélice, et rayons de la mort, si mes souvenirs sont bons.

Cependant, reparaissaient en récit complet « *Le Magicien de la forêt morte* » et « *Saturne contre la Terre* ».

Après la guerre, quelques journaux illustrés ont encore accordé une certaine place à l'anticipation : « *Coq Hardi* », « *L'Astucieux* » (avec « *Superman* » et « *La Chauve-Souris* », version française de « *The Batman* »), et surtout « *Vaillant* », dont la série « *Les pionniers de l'Espérance* », dessinée par Raymond Poïvet, a été la première à s'élever au niveau des meilleures bandes américaines.

Il eût été intéressant de chercher à définir les causes de la décadence des *comics*, surtout aux U.S.A. Peut-être le lyrisme poétique des scénaristes n'a-t-il pas résisté au brusque souci de vraisemblance imposé par l'évolution scientifique ? Peut-être ses incursions dans l'érotisme lui ont-elles valu le définitif coup de ciseau des ligues féminines ? Il est difficile d'être lyrique avec une petite voix...

Nous ne sommes pas prêts de revoir des hommes-singes, bleus ou d'une autre couleur, emporter dans leurs bras velus une héroïne aux trois-quarts dénudée pour lui proposer le mariage, en échange d'une couronne royale. (On a beau être homme-singe, on n'en est pas moins gentleman !)

En ce qui concerne la France, je crois traduire le point de vue de tous mes amis dessinateurs de bandes illustrées, en affirmant que la barrière dressée contre la S.F., et surtout le fantastique, provient dans la plupart des cas des éditeurs, dont une aversion personnelle pour ce genre se trouve appuyée par la crainte démesurée, mais non sans fondement, de voir leur journal subir les foudres de la Commission de Contrôle des publications pour la jeunesse (dont la bête noire a longtemps été «*Superman* »).

Mais je n'ai pas tout dit, au sujet de Guy l'Eclair. Dans « *Robinson* », il luttait contre le tyran Ming ; après la guerre, dans « *Donald* », il s'opposait avec la fougue de son éternelle jeunesse à un autre tyran, Kang, aussi gras que le premier était maigre.

Je ne sais comment les choses ont ainsi évolué, mais ce que je sais a déjà de l'importance, et les connaisseurs apprécieront : Kang « le cruel » était fils de Ming « l'impitoyable ».

(N.D.L.R. : *Il pourrait être intéressant d'aboutir à un recensement complet des anciennes bandes dessinées de science-fiction. Existe-t-il encore des bandes de la période 1935-1945 que n'auraient citées ni Pierre Strinati ni J.-C. Forest ? Les lecteurs qui en connaîtraient sont invités à nous écrire.)*



Dépôt légal : 3e *trimestre* 1961. — *Le Gérant :* M. RENAULT.
Imprimerie Riccobono - Draguignan (Var)